24me Année | N° 16 | 15 Août 1917

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Camille Vergniol	*Cinquante Ans après Baudelaire*	673
Charles Baudelaire	*Lettres inédites*. — I	710
Joseph Reinach	*Gambetta et Bismarck. L'Affaire Schnœbelé*	746
Robert de Flers	*La Mort du "Lautar"*	771
Ernest Lémonon	*Une Rome nouvelle*	792
Maxime Gorki	*Ma Vie d'Enfant* (5e partie)	814
Dr G. Dumas	*La Thérapeutique mentale et la Guerre*	842
Andrée Viollis	*Lloyd George, Sir Edward Carson, Lord Northcliffe*	868

Copyright 1917, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE D'ISABELLE,
par **Émile Clermont.**

Émile Clermont, tué en 1916 en Champagne, a été une des plus nobles et des plus pures victimes de cette guerre, une de celles dont la mort a le plus douloureusement affecté les lettres françaises. Nos lecteurs connaissent déjà ce livre posthume ; il a paru en deux fragments dans notre *Revue* sous ces titres : *Le Récit d'Isabelle* et *Un petit Monde*. La dualité n'était qu'apparente : la seconde de ces deux parties est la suite et l'épanouissement naturel de la première, et l'attachante figure d'Isabelle donne à l'œuvre qu'elle remplit et qu'elle anime une parfaite unité. On sera mieux convaincu, après avoir relu ce volume, de la rare qualité de ce talent qui fut à la fois celui d'un écrivain, d'un philosophe et d'un délicat historien d'âmes.

LA VIE APOSTOLIQUE DE VINCENT VINGEAME,
par **Marc Elder.**

Le livre de M. Marc Elder est à la fois un roman fort attachant et une étude d'âme non moins intéressante. Le « cas » de Vincent Vingeame, cet artiste qui, loin de se faire le prisonnier d'une tour d'ivoire, n'aspire qu'à se mêler à la foule des humbles, des déshérités et des errants, a été conté déjà aux lecteurs de la *Revue de Paris* qui ne l'ont certainement pas oublié. Ce Vincent fait souvent songer à un artiste connu par son double apostolat artistique et humanitaire. Le livre est des plus curieux, en raison de sa donnée originale et de la portée philosophique qui s'ajoute à son intérêt romanesque.

LA BATAILLE NAVALE DU JUTLAND,
par **Olivier Guihéneuc.**

Cette journée du 31 mai 1916 a montré ce que valait l'instrument de combat forgé pendant vingt ans par Guillaume II et von Tirpitz. L'étude proprement dite de la bataille, dont nos lecteurs ont pu récemment apprécier la pénétration et la vigueur, est précédée ici d'une esquisse de la genèse de la flotte allemande. La tactique de cette flotte, ses nouveaux moyens d'action, la terrible riposte anglaise et la victoire finale de Jellicoë, tout révèle l'importance trop méconnue encore de la vitesse pour les gros bâtiments, l'efficacité de la « poussière navale » préconisée jadis par l'amiral Aube, la puissance surprenante en guerre d'escadres de la torpille et du sous-marin.

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE ROMAINE.
I.— Monuments, décoration des monuments, sculptures,
par **R. Cagnat** et **V. Chapot.**

Jusqu'à ces dernières années c'était comme un privilège de l'Allemagne de fournir au monde savant ces *manuels* qui, dans chaque branche de l'histoire de la civilisation, font avec ampleur et précision l'inventaire des connaissances acquises. Un effort considérable se poursuit chez nous pour combler cette lacune de notre outillage scientifique. Les manuels d'archéologie française de C. Enlart, d'art musulman de H. Saladin, le premier volume du *Manuel d'archéologie romaine* de MM. Cagnat et Chapot, publié en pleine guerre, sont des livres de premier ordre, pleins de faits et de pensées indispensables aux travailleurs, mais capables aussi de gagner les préférences du grand public cultivé.

LES AMIS LATINS,
par **André Maurel.**

M. André Maurel institue dans ce livre un dialogue à la fois psychologique et pratique entre un Français et un Italien au sujet de problèmes qui se posaient déjà avant la guerre entre les deux peuples, et que la guerre laissera subsister après soi. On aperçoit tout l'intérêt de ces pages : en provoquant la réflexion sur ces graves sujets, elles visent à préparer l'action qui devra suivre et sur les terrains divers, économiques et politiques. Ajoutons que M. Maurel est un des Français qui connaissent le mieux l'âme italienne.

LA RÉFORME DE L'ÉDUCATION NATIONALE
par **Georges Hersent.**

Dans l'introduction de cette remarquable brochure, M. Hersent explique, en s'en excusant presque, pourquoi un ingénieur comme lui a cru devoir élever la voix sur une question qui semble réservée aux universitaires : ceux-ci lui sauront gré d'apporter à un problème si pressant la netteté de son esprit, la largeur et la pénétration de ses vues, et son souci de le dégager de toutes considérations confessionnelles qui éveilleraient la discussion là où, au contraire, l'union de toutes les bonnes volontés est nécessaire. Sur l'allégement des programmes d'instruction, sur l'instruction technique et l'apprentissage, sur l'éducation de la volonté sur la culture physique, on trouvera ici des suggestions qui ouvrent la voie aux discussions les plus fécondes.

CINQUANTE ANS APRÈS BAUDELAIRE

Dans quinze jours, le 1er septembre, il y aura juste cinquante ans que Charles Baudelaire mourait dans une maison de santé, à Passy. Dans quinze jours, ses ouvrages tomberont donc dans le domaine public. Pourquoi notre législation, qui assure tant d'avantages et de privilèges à la propriété en général, se montre-t-elle si peu soucieuse de la propriété intellectuelle? Pourquoi le Code ne connaît-il que les champs, les maisons, les titres de rente, et pourquoi l'héritage d'un maçon, enfin, ou d'un bonnetier, est-il mieux sauvegardé que celui d'un poète?... Passons. — Ce cinquantenaire, qui va multiplier les éditions des *Fleurs du Mal*, nous offre une occasion opportune d'étudier à nouveau la vie et l'œuvre de l'auteur : l'une ne se peut comprendre sans l'autre. Au surplus, durant les cinquante années qui ont suivi sa mort, Baudelaire n'a guère cessé d'être discuté, admiré, honni, et par suite *vivant* et influent. Les raisons de cette survie, de cette influence, de ces critiques et de ces louanges, également sincères ou passionnées, il n'est pas sans intérêt de les rechercher. C'est ce que je vais faire, mettre sous les yeux du lecteur les principales pièces du dossier, — l'attaque et la défense, — et lui procurer ainsi le moyen de se prononcer, par les textes même, sur la question.

I

Charles-Pierre Baudelaire est né à Paris le 9 avril 1821. Son père avait soixante-deux ans ; sa mère, vingt-sept. Il perdit son père en 1827. L'an d'après, sa mère épousa le commandant Aupick. Celui-ci, nommé lieutenant-colonel, puis général en 1830 (il devait être, par la suite, ambassadeur à Constantinople, à Londres et à Madrid), alla tenir garnison à Lyon. L'enfant fut mis au collège de la ville, en qualité d'interne. Interne également au lycée Louis-le-Grand, lorsque le général, fort en crédit auprès du duc d'Orléans, eut été rappelé à Paris (1836). Charles souffrit ce que souffrent les enfants au sang vif, à l'imagination ardente et au cœur tendre, dont la mère se remarie et qui sont tenus à l'écart de la famille. Il a écrit plus tard : « ... Batailles avec les professeurs... Lourde mélancolie... Sentiment de solitude, de destinée éternellement solitaire. Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir... » Élève médiocre, peu laborieux et rebelle à la discipline, avec des élans brefs et un enthousiasme fragile, il montre du goût pour les lettres et fait des vers. Des camarades (mais il faut se défier de souvenirs notés après vingt ou trente ans, et lorsque l'objet en est devenu célèbre) le dépeignent comme « un esprit exalté, plein parfois de mysticisme et parfois d'une immoralité et d'un cynisme qui dépassaient toute mesure..., un excentrique, un cerveau à l'envers ». D'autres témoignages prouvent qu'il tint un des premiers rangs dans sa classe, — de façon à justifier le mot de son beau-père qui le présentait au proviseur : « Voici un cadeau que je viens vous faire. Voici un élève qui vous fera honneur... » ; — qu'il emporta des succès scolaires, et même un second prix de vers latins au Concours Général. Il quitta le lycée dans le courant de 1839, et *peut-être*, — puisqu'il le dit, mais sans détails, — en fut-il renvoyé, pour des causes que l'on devine, à cet âge. Il obtint à grand'-peine le baccalauréat. Tout ceci ne marque pas une rare originalité.

La suite n'est guère moins banale. Baudelaire fréquente, au Quartier Latin, selon son goût, parmi les obscurs cénacles

littéraires. Il connaît Leconte de Lisle, Gérard de Nerval, L. Ménard, etc., et déclare qu'il veut, lui aussi, « être auteur ». Cette belle résolution achève de le brouiller avec sa famille. Le général est un honnête homme et même un brave homme. Sa femme affirme qu' « il adorait Charles ». C'est beaucoup dire, sans doute ; mais il ne l'a point du tout négligé et rudoyé. Il prétendait, au contraire, à s'occuper de lui, à le pousser, à le faire « arriver à une haute position sociale », digne de sa naissance et de ses relations. Il fut donc fort déçu et irrité de cette résistance et il n'avait pas en vain l'habitude de l'autorité militaire. Alors, le conflit ordinaire. Les parents, humiliés, blessés, courroucés des goûts, des amitiés et des desseins du jeune homme et tâchant à l'en détourner, — et celui-ci s'obstinant et se raidissant à mesure, opposant sa « vocation » à tous les conseils de prudence, toutes les exhortations à la sagesse pratique. Piques et disputes qui s'enveniment. Puis, après une scène plus violente, et toute conciliation jugée impossible, le grand moyen. On forme une petite pacotille à Charles, — mis, d'abord, aux arrêts par son beau-père, — on l'embarque sur un navire en partance pour les Iles et l'Inde. Les voyages forment la jeunesse. Il verra du pays et reviendra à la raison (1841). Baudelaire se laissa embarquer mais n'alla pas très loin. Il montra une telle force d'inertie, un si morne ennui, une si invincible obstination à ne pas faire de commerce, et même à ne rien faire du tout, hormis de la « littérature », — que le capitaine marchand profita d'une relâche à Saint-Denis de Bourbon pour le renvoyer à Bordeaux (mai 1842). Cette aventure ne fut pas tout à fait inutile. Elle fournit quelques souvenirs, quelques images à Baudelaire, et suscita peut-être, ou servit, ses goûts d'exotisme. Mais il ne fit qu'entrevoir le Tropique et ne vit jamais l'Inde, quoi qu'il en ait dit et affecté de dire plus tard. La nostalgie qu'il marquait de ces pays merveilleux est purement imaginaire.

Le général et madame Aupick reconnurent qu'il n'y avait rien à faire. Charles était majeur, au reste. Il entra en possession de l'héritage paternel, environ soixante-quinze mille francs. Il était maître enfin de se livrer à ses goûts et il se croyait riche. Il habite quai de Béthune, rue Vaneau, quai d'Anjou, à l'hôtel Pimodan (qui a repris aujourd'hui, son

nom d'hôtel Lauzun), où le rencontra Gautier. Il n'eut jamais le désir ni le sens d'une vie stable, ni de la maison. Il changea quelque cinquante fois de logement, et, vers la fin, passait presque toute la journée au café ou dans la rue, et allait demander asile, pour la nuit, à un ami. Mais, dans l'instant, il jouit de son luxe. Les brocanteurs lui ont composé un mobilier disparate, somptueux et affligeant [1], avec force « objets d'art » de rencontre, camelote et bric-à-brac, à des prix dignes d'un fils de famille et jeune poète bien renté. Il se compose lui-même une tête, un costume et une attitude. Il ne peut pas s'empêcher d'être fort gentil garçon. Le portrait de Deroy, commenté par Gautier [2], montre une taille moyenne, bien prise et robuste, — un large front bien modelé, « une peau ambrée, des yeux de velours », la bouche fine et ironique, de longs cheveux crespelés et d'un noir chatoyant, une barbe légère et frisée.

Baudelaire a vingt-cinq ans. Il mène la vie qui lui plaît. Il est jeune, il a de l'entrain, il est gai. Il fait des vers, sans autre dessein et autre joie que d'en faire, car il ne les publie pas, et, toujours modeste, ou discret, ou mystérieux, il ne les lit, « d'une voix monotone et impérieuse », que si on l'en prie avec instances. Mais on sait qu'il a une vingtaine de pièces, qu'il retouche et polit sans cesse. Il est heureux (1842-1845).

Ce bonheur ne dura guère. En deux ans, Baudelaire avait dissipé plus de la moitié de son patrimoine. Il fût mort de faim plutôt que de demander aide à sa famille. Mais le général Aupick, qui triomphait d'avoir trop prévu ce qui arrivait, lui infligea un conseil judiciaire, le brave, l'excellent homme que fut Me Ancelle. Le poète vécut dès lors du maigre revenu d'une trentaine de mille francs, toujours écorné ou dépensé par avance, auquel s'ajoutent le produit plus maigre encore de sa plume [3], et, sur la fin, les sommes assez fortes que lui

1. Voir la Préface de Gautier aux *Fleurs du Mal*, et les *Souvenirs* de Théodore de Banville.

2. Voir aussi les *Lettres ou Souvenirs* de Le Vavasseur, E. Prarond, Hignard, etc.

3. Vers 1865, faisant le calcul de ce que lui avaient rapporté ses œuvres, — vers et prose, — il n'arrivait pas à quinze mille francs. Il n'a jamais sollicité d'emploi, ni de sinécures. Mais, outre les continuels appels à sa mère, on le voit demander de petites avances à la Société des Gens de Lettres : cent francs, — quatre-vingts, — deux louis, — et avec force excuses et promesses. Quelle pitié !

fit tenir, assez souvent, sa mère. C'est la gêne, et ce sera bientôt le dénûment, que n'allège ni ne dissimule la fierté qui les porte. Baudelaire se débat parmi les emprunts, billets, protêts rongé par les usuriers. Sa correspondance est toute pleine, de ces luttes. Il a d'autres misères et d'autres tares. Il s'est acoquiné avec Jeanne Duval, — la *Vénus Noire*, — dénuée de tout charme et agrément apparents, sotte, fausse et méchante. Elle le trompe à la journée, elle lui tire tout l'argent qu'elle peut ; il la méprise et la rudoie, mais il lui revient toujours, soit qu'il la prenne avec lui, soit qu'il paye ses mois d'hôpital. Sa santé s'altère. A vingt-sept ans, les tempes se dénudent et s'argentent ; — et, quant au moral, il essaie, — ou fait semblant , — de se suicider. Pourtant, il travaille. Il a le goût de l'Art, formé dans les ateliers de l'hôtel Pimodan, des connaissances techniques, un joli talent d'amateur, fantasque et macabre. Il publie un *Salon* en 1845, ce qui lui vaut d'entrer au *Corsaire*, où il donne des Chroniques et des Fantaisies dignes d'oubli. Entre temps, il ajoute quelques pièces ou quelques vers à son volume, qui s'appelle, à ce moment, *les Limbes*. Il semble donc en bonne voie. Mais non. La Révolution de 1848 le jette dans la politique, et, du premier coup, il va à l'extrême, naturellement. Lui qui, l'année précédente, flétrissait le parti républicain comme « l'ennemi acharné des Beaux-Arts et des Belles-Lettres », il traverse une crise aiguë de démocratie, à forme socialo-humanitaire. Il se lie avec Proudhon, fraye avec les innombrables tribuns de réunions publiques. Aux journées de Février, des amis le voient mêlé à la foule qui pille les boutiques d'armuriers, brandissant un fusil à deux coups, « pour tuer le général Aupick ». D'autres le rencontrent au Palais-Royal, où il gesticule, tonne, prêche la banqueroute et réclame « la mort des Tyrans ». Ce dernier propos est possible, le premier certain. L'accès dure assez longtemps pour le lancer dans les velléités électorales et les campagnes de presse. En 1851, il rédige un journal de Châteauroux, et voici le début de son premier article : « Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là, trois cent mille têtes, celui-ci, la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système... » Les abonnés blêmissent, braves gens qui

ne savaient pas ce que c'est que mystifier le lecteur. Baudelaire fut congédié sur l'heure, ravi de cette bonne plaisanterie, et guéri, non seulement de la politique, mais de la démocratie. Il sauta à l'autre bord, et ne cessa plus de proclamer son horreur et sa haine de la République, de la Libre-Pensée, de l'Humanitarisme, « toute cette sottise et cette canaille ». Au surplus, « il se f... du genre humain ». Il finit par se reconnaître et déclarer catholique, et grand admirateur des Jésuites. Il fut catholique de la même façon qu'il avait été démocrate. Mais, à la différence de la République, la Religion, — et non pas du tout la Foi, — devait lui fournir des souvenirs et des sensations, que l'on retrouve, — sans plus, — dans son œuvre.

De cette crise, il tomba dans une autre. « En 1846-47, dit-il, j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poë. J'éprouvai une commotion singulière. Je trouvai, — croyez-moi, si vous voulez, — des poèmes et des nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poë avait su combiner et mener à la perfection... » Il en conçut une admiration frénétique. Elle devint le zèle ardent et pur d'un apôtre. Il se voua tout entier à la gloire de Poë, impatient de le révéler au public, comme un bonheur et un bienfait. Il en devient exact et ponctuel. Il travaille assidûment. C'est la seule période où il ait *travaillé*, le seul sujet qui l'ait fait travailler, et jusqu'à la fin. Traduction excellente, tant les deux écrivains, — Poë, avec une imagination bien autrement riche et puissante, — sont en parfaite communion de goûts et de sensations. Il savait l'anglais dès l'enfance. Pour se rendre mieux maître du texte, pour s'assimiler le savoureux dialecte populaire, il allait l'apprendre dans les tavernes anglaises, buvant le gin et le wisky avec les grooms et les lads. Il est payé de sa ferveur, car cette traduction l'a mis en vue. Il place, de divers côtés, des articles de critique et des *Petits Poèmes en Prose*. En 1856, la *Revue des Deux Mondes* publie dix-huit poésies. Oh ! choisies parmi les moins pernicieuses, avec toute sorte de réserves et d'atténuations qui frisent le désaveu ! Mais cet acte de hardiesse, — car ce n'est rien de moins que cela, — de la *Revue*, était une consécration. Baudelaire rencontre enfin l'éditeur intelligent et lettré, d'esprit

ouvert et de goût sûr, dont ont rêvé tous les poètes, — et même quelques prosateurs. En juillet 1857, Poulet-Malassis publie *les Fleurs du Mal* [1].

On sait, — et l'on verra plus loin, — le succès du livre, succès de scandale et ses suites judiciaires. Il n'en faudrait pas plus aujourd'hui pour être *lancé* (je veux dire : pas plus de scandale, et non de talent). Ce succès, en effet, ne révèle pas seulement Baudelaire au grand public ; il le stimule lui-même. Il s'échauffe, se remplit la tête de projets et de promesses, et, par exemple, jure « de réparer seize ans de fainéantise ». Il écrit... des titres de romans, des ébauches et scénarios dramatiques. En attendant, et comme la seconde édition des *Fleurs du Mal* vient de paraître, avec trente-cinq pièces nouvelles (février 1861), il imagine une candidature à l'Académie française. Ce n'est point, cette fois, une mystification. Rien de plus sérieux et de plus juste, selon lui. Car, s'il déclare, « ... en posant cette candidature inouïe, prendre plaisir à se faire *bouc* pour tous les infortunés hommes de lettres », c'est seulement après l'avoir retirée. Par malheur, il fut le seul à lui donner de l'importance. Tandis que les hommes graves, vertueux et officiels, s'indignaient d'une si forte impertinence, les camarades, les *Jeunes*, — que Baudelaire n'aimait pas, qu'il raillait et redoutait, — se répandaient en brocards sur le transfuge. Sainte-Beuve, qui l'a toujours défendu et parfois aidé, mais sans jamais se découvrir ni se compromettre, — Sainte-Beuve, pour qui Baudelaire a toujours professé une amitié respectueuse et reconnaissante, — réussit, avec Vigny, à le détourner de ce projet.

Baudelaire était de la meilleure foi du monde en faisant serment de travailler et réparer le temps perdu. La plupart de ceux qui n'ont rien fait ne sont pas moins sincères, et ne doutent aucunement de leur volonté au moment où ils l'affirment. Mais, pour lui, c'était trop tard. Sa volonté en complet désarroi, sa raison allait chanceler. Il n'a plus rien de son petit avoir. Il produit peu et est chichement rémunéré. Il n'a plus de crédit, et passe des journées à la poursuite d'un écu. Avec la misère, froide, nue, âpre, sans foyer, sans amis,

1, Ce titre est d'Hipp. Babou.

sans réconfort, — c'est aussi l'usure et bientôt la ruine, c'est la certitude morale de l'impuissance et le désespoir intime. Autour de lui, on ne s'y trompe pas. A peine a-t-il dépassé quarante ans, et il paraît un vieillard. Les Goncourt le peignent « ... sans cravate, le col nu, la tête rasée..., une tête de maniaque..., vraie toilette de guillotiné ». Cela est vu et rendu... par les Goncourt. Mais un mot doit être juste, puisque des amis le reprennent : le Guillotiné. D'autres, sous de longs cheveux blancs, d'un blanc sale et broussailleux, le donnent pour un fantôme, un vieillard maudit, le Juif-Errant. D'autres disent : le Prêtre, et ce surnom, — comme aussi le Guillotiné, — ne devait pas lui déplaire. Il avait la lèvre pateline, le nez gourmand. Il se piquait d'onction ecclésiastique et demandait : « N'est-ce pas que je ressemble à un évêque?... à un évêque damné?... » Il est sec, tranchant, intolérant, frénétique dans les discussions, — ou prostré dans un farouche et hagard silence. Il multiplie ses propos biscornus, il exaspère sa manie de l'étrange. — « Avez-vous mangé de la cervelle de petit garçon?... C'est excellent. Ça ressemble à du cerneau... » Extravagances puériles, si elles n'étaient, avant tout, pitoyables, car il écrit le 23 janvier 1862 : « ... J'ai toujours le vertige et, aujourd'hui, j'ai subi un singulier avertissement. J'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité... »

Tout à coup, une idée le saisit et bientôt le possède : fuir Paris. On lui dit, ou il s'imagine, qu'en Belgique, il gagnera de l'argent à faire des conférences ou des lectures publiques. Il arrive à Bruxelles en avril 1864. Avant cinq mois, il est las, excédé, écœuré de la Belgique, « ... pays où l'on ne voit pas le feu, où les arbres sont noirs et où les fleurs n'ont aucun parfum ». Et le froid ! Et la pluie ! Et la sottise et « la puanteur belge ! »... Il médite de se venger par un livre cruel. Mais « tout est contre lui..., victime de sa sympathie pour les Jésuites ». Comme ses conférences ne lui ont pas été payées au prix fixé, et qu'il a dû les interrompre à la troisième, faute de public, — Camille Lemonnier, qui y assistait, dit qu'il n'y compta pas cinquante auditeurs, — il n'a de ressources que l'argent que lui envoie sa mère, enfin veuve (1857), et prise de la plus tendre pitié. Il n'a plus de quoi acheter du tabac, ni

payer le ressemelage de ses chaussures. Il s'obstine, pourtant, à demeurer à Bruxelles, sans donner de raisons bien plausibles, et il écrit, — hélas ! je choisis cette lettre parmi beaucoup d'autres, non moins désolantes : « ... Un certain état soporeux qui me fait douter de mes facultés. Au bout de trois ou quatre heures de travail, je ne suis plus bon à rien... Tout à l'heure, j'ai été obligé d'interrompre cette lettre pour me jeter sur mon lit, et cela est un grand travail, car je crains toujours d'entraîner avec moi les meubles auxquels je m'accroche... J'ai été saisi d'une névralgie à la tête, qui dure depuis plus de quinze jours. Vous savez que cela rend bête et fou... Pour pouvoir écrire aujourd'hui, j'ai été obligé de m'emmailloter la tête dans un bourrelet que j'imbibe, d'heure en heure, d'eau sédative. J'ai eu du vague dans la tête, du brouillard et de la distraction... Cela tient à une longue série de crises, et aussi à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone... Un médecin que j'avais fait venir ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses... Reprise de crises nerveuses, de vertiges, de nausées et de culbutes. Il a fallu que je me tienne le dos pendant trois jours ; car, même accroupi par terre, je tomberais, la tête emportant le corps... » Le malheureux !... Il va sans dire que la médecine ne comprend rien, et prescrit... des bains et de l'eau de Vichy. Et Baudelaire n'a même pas de quoi les payer...

Au milieu de mars 1866, comme il visitait l'église Saint-Loup, à Namur, en compagnie de Poulet-Malassis et de Félicien Rops, Baudelaire eut un étourdissement et tomba sur une marche. Il dit et crut peut-être que le pied lui avait manqué. On le ramena à Bruxelles. Le lendemain, la mémoire vacillait, et, au bout de trois semaines, Poulet-Malassis écrivait : « ... Depuis six mois, tout l'ensemble du système nerveux était fort compromis. Il a négligé de tenir compte de symptômes et avertissements graves..., et continué à user et abuser d'excitants... On ne mettait plus d'eau-de-vie sur la table, chez moi, pour qu'il n'en bût pas. Vertiges, ataraxie (*sic*) du côté droit, bras et jambe... Puis, il y a eu vendredi huit jours, la paralysie du côté droit s'est déclarée, en même temps que le ramollissement du cerveau... Il baisse à vue d'œil.

Avant-hier, il confondait les mots pour exprimer les idées les plus simples. Hier, il ne pouvait pas parler du tout... » Les médecins y comprenaient moins encore, naturellement, et Baudelaire est tout fier d'avoir une maladie inconnue, extraordinaire, vraiment unique.

On fut obligé de le placer dans une infirmerie et d'aviser sa mère. La pauvre femme s'était mise, ou remise, à l'aimer pour tout le temps et toute la tendresse qui lui avaient manqué ; comme son fils, comme un malade, comme « un tout petit enfant ». Elle obtint, non sans peine, de Baudelaire qu'il se laissât ramener à Paris (juillet 1866). A sa vue, quelle douleur pour ses amis, qu'il accueillait d'un regard furieux ou d'un rire sauvage ! Le cerveau était déjà pris, le corps frappé d'hémiplégie droite, et la langue n'articulait plus que quelques mots, des sons plutôt. Avec ces regards égarés ou fixes, avec ce teint livide et terreux, comment se méprendre et espérer?... On espéra pourtant, parce que le repos et des soins énergiques permirent à Baudelaire de s'asseoir à la table commune, de recevoir ses amis, d'aller dîner chez eux. Ces maladies-là ont des *régressions* inattendues, brèves et inexorables. Au milieu de 1867, plus d'illusion possible. Baudelaire aima encore la musique, et de charitables amies venaient lui jouer ce *Tannhäuser* qu'il avait vaillamment défendu, lui dixième en France. Il aima encore les fleurs, — et, dans les jardins de la maison de santé (rue du Dôme, à Passy), il avait des yeux brillants et des cris gourmands devant les dahlias et les tulipes, aux pétales métalliques, aux couleurs éclatantes, devant les plantes grasses, aux formes de bêtes étranges, hérissées et velues, — car ses goûts d'homme survivaient dans l'animal, et c'est un argument, peut-être, pour sa sincérité. Il aima encore la propreté, et, si l'on peut dire, l'élégance, — et il laissait peigner sa chevelure et sa barbe blanches, autour de son pauvre visage halluciné. Puis il ne voulut plus de mouvement, plus de bruit, plus de paroles, plus de soins ; immobile, assoupi, tout le reste de vie, sinon de pensée, réfugié dans les yeux ; d'ailleurs paisible, inoffensif et doux. Il s'éteignit le 31 août, dans les bras de sa mère, heureuse de l'illusion qu'il l'avait *reconnue* jusqu'à son dernier souffle. Le corps fut conduit à Saint-Honoré d'Eylau, puis au cimetière Montparnasse,

dans le caveau où reposait le général Aupick (quel sujet pour une *Fleur du Mal* !). Soixante personnes à peine avaient entrepris ce pèlerinage lointain, dans le Paris désert et aride des vacances. Sainte-Beuve s'était excusé, Flaubert était absent, Coppée souffrant, et l'on ne pouvait compter sur Gautier, vu « son jour de feuilleton ». Banville et Asselineau parlèrent, — et, comme il faisait très chaud et qu'un orage éclata, la cérémonie fut écourtée, et l'assistance, en hâte, se dispersa.

II

Baudelaire a publié *les Fleurs du Mal, les Petits Poèmes en Prose, les Paradis artificiels, l'Art romantique* et *les Curiosités esthétiques* (recueils d'articles divers, et principalement d'art et de littérature), quatre volumes de traductions d'Edgar Poë. On a publié depuis sa mort, *les Pièces condamnées, les Épaves,* des *Poésies inédites,* une autre suite d'articles, une *Correspondance* assez copieuse, des notes éparses, des fragments de journaux intimes, dont les plus importants sont *les Fusées* et *Mon Cœur mis à nu.* Sans doute eût-il mieux valu, pour Baudelaire comme pour tant d'autres, ne pas divulguer toutes les ébauches, tous les brouillons, toutes les miettes? L'admiration, et la piété même, sont parfois bien fâcheuses. Tout cela ne constitue pas une œuvre considérable. Mais elle est bien plus courte encore. Pour la Littérature et l'Histoire, Baudelaire est, et demeurera, l'auteur des *Fleurs du Mal.*

Les Fleurs du Mal parurent le 11 juillet 1857. Le livre était tiré à treize cents exemplaires, ce qui est beaucoup pour le temps et pour l'œuvre d'un poète, et à peu près inconnu. Comme on le sait, il fit scandale, et l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur furent poursuivis, de compagnie, en police correctionnelle. C'était, pour un volume de vers, la première fois depuis la Restauration. Encore Béranger n'avait-il été visé et frappé que pour ses opinions et tendances politiques. Faut-il attribuer les poursuites à l'article de Gustave Burdin, dans *le Figaro*? Baudelaire le dit et semble le croire. Mais on peut penser, après le procès de *Madame Bovary*, que le Parquet,

vigilant gardien des bonnes mœurs, n'avait nul besoin d'être stimulé. Baudelaire s'attendait-il à ces poursuites? Il n'osait peut-être pas l'espérer. Mais il escomptait « un bel éreintage général ». Il protesta énergiquement, au nom de la Liberté de Pensée, de l'Art, de la Beauté. Il se plaignit qu'en incriminant treize pièces sur soixante, on dénaturât l'esprit et la portée du livre. Il sollicita l'intervention de Sainte-Beuve, qui se contenta de lui indiquer quelques arguments pour la défense. La plaidoirie de Me Chaix-d'Est-Ange (fils) fut-elle maladroite, ou si le jugment était concerté d'avance? Il retint et frappa six pièces, condamna l'auteur à trois cents francs d'amende, l'éditeur à cent francs, avec suppression des six poèmes. Voici le considérant décisif de la sentence : «... Attendu que l'intention de l'auteur... ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui... conduisent nécessairement à l'excitation des sens, par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur [1]... » Au reste, le ministère public avait marqué de l'indulgence, reconnu « l'effort du style », et ne requit pas le paiement de l'amende.

Au sortir de l'audience, comme Asselineau lui demandait s'il espérait d'être acquitté, Baudelaire aurait répondu : « Acquitté !... J'attendais qu'on me fît réparation d'honneur !... » Il se montra tout particulièrement irrité du reproche de *réalisme*. Il n'a cessé de s'élever, bien entendu, contre les accusations et blâmes jetés à son livre, ne s'étant jamais soucié de se disculper lui-même. Il a toujours dénié aux juges le droit de rendre un écrivain responsable des idées exprimées et des mœurs peintes dans ses ouvrages, et le droit même de prononcer sur des ouvrages [2]. Mais lui, qu'en pensait-il tout au fond? Il dit dans ses *Notes et Documents pour mon avocat* : « Le livre doit être jugé dans son ensemble, et alors il en ressort une terrible moralité... Je ne m'adresse pas à la foule. Je pourrais faire une bibliothèque des livres modernes non poursuivis, *et qui ne respirent pas comme le mien, l'horreur du mal*... Je

1. Ces six pièces sont : *les Bijoux, le Léthé, A Celle qui est trop gaie, Lesbos, Femmes damnées, Delphine et Hippolyte, les Métamorphoses du Vampire.* — Le tribunal était présidé par Dupaty. Procureur impérial, Pinard, le futur ministre ; un des juges, le célèbre Delesvaux (20 août 1857).

2. Projet de préface pour la 2e édition des *Fleurs du Mal.*

répète qu'un livre doit être jugé dans son ensemble. A un blasphème, j'opposerai des élancements vers le ciel ; à une obscénité, des fleurs platoniques... Livre destiné à représenter *l'agitation de l'esprit dans le mal...* » Mais ce sont là des artifices de plaidoirie. Il a écrit (à Me Ancelle) : « ... Faut-il vous dire, à vous qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que, dans ce livre atroce, j'ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion (travestie), toute ma haine? *Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre d'art pur, de singerie, de jonglerie ; — et je mentirai comme un arracheur de dents !...* » Mais c'est en mars 1866 ; il est déjà malade, et quand disait-il la vérité? Toujours sans doute, mais une vérité toujours relative, passagère et différente. Il a rencontré plus juste en disant, à la même date : « On commencera peut-être à les comprendre (*les Fleurs du Mal*) dans quelques années. »

Outre ses amis [1], Baudelaire a eu, de son vivant, des admirateurs et peut-être des fanatiques. G. Burdin dit qu'il est « depuis une quinzaine d'années, un poète immense, pour un petit cercle d'individus, qui le saluent dieu, ou à peu près... ». On a vu que, dix ans plus tard, Sainte-Beuve lui signale un très élogieux article de *l'Art* (qui pourrait bien être de Verlaine?). Ces « individus », — *les Jeunes*, — étaient des hommes de lettres, des artistes, des étudiants. On aimerait à les connaître. Mais ils étaient peu nombreux, sans crédit, sans plume. Banville et Asselineau exceptés, les éloges donnés aux *Fleurs du Mal* et à Baudelaire sont assez tièdes en somme, et l'on y distingue un fond de prudence et quelque embarras. Des quatre articles favorables au livre, lors du procès, ceux de Barbey d'Aurevilly et d'Asselineau furent supprimés par la direction du journal. Celui d'Ed. Thierry est tout imprégné de la circonspection d'un homme qui brigue la direction du Théâtre-Français. Pour Dulamon, il faut bien reconnaître que son autorité est mince et son nom oublié. Flaubert écrit :

1. Des amis très sincères et très fidèles, qui l'ont aimé pour lui-même et malgré lui, qui ont secouru sa détresse, vanté son œuvre et défendu sa mémoire, et c'est un grand honneur pour eux, comme pour Baudelaire. Les noms de Poulet-Malassis, Ancelle, Asselineau, Stevens, Rops, Manet, Champfleury, Banville, Vitu, etc., ne peuvent être séparés du sien.

« Vous avez trouvé moyen de rajeunir le romantisme. Vous ne ressemblez à personne. L'originalité de votre style découle de la conception. J'aime votre âpreté, avec les délicatesses de langage... Ce qui me plaît surtout dans votre livre, c'est que l'Art y prédomine. Vous êtes résistant comme le marbre, et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre... » Cela n'a pas dû beaucoup fatiguer l'auteur de *Madame Bovary*, qui ne goûta jamais d'autres vers que ceux de Louis Bouilhet, et c'est déjà, mais en plus mauvais, les formules épistolaires de Victor Hugo. Au jour de sa mort même, malgré trois ou quatre articles sympathiques ou apitoyés, malgré les éloges pas trop mesurés de Gautier, de Janin et de Saint-Victor, dans leurs feuilletons du lundi, — la Presse, en majorité, est ironique, malveillante ou sévère. « Il paraît, dit Asselineau, que la pomme est à un certain M. Vallès, dans *la Situation*. Je n'ai pas lu l'article, mais je sais, par Monselet, qu'il est ignoble », — ce qui n'étonnera personne. L'étude de Leconte de Lisle (*Revue Européenne*, décembre 1861) avait été olympienne et vague. Il n'aimait pas *les Fleurs du Mal*, sans doute, et, certainement, n'y comprenait rien. Il a dit de Baudelaire, au reste : « C'était un bon garçon, qui affectait un rictus atroce, et un écrivain classique qui se barattait la cervelle pour trouver de l'étrange. » Et Gautier, lui même, dans sa célèbre préface de 1868, que de réticences, que de réserves, que de circonlocutions atténuantes !

L'hostilité, par contre, éclata tout de suite, et lança, dès l'abord, les accusations et les injures, qu'on n'a guère fait depuis que répéter. L'article de G. Burdin contient la substance, et les mots mêmes de cent autres : « ... On ne vit jamais gâter si follement d'aussi brillantes qualités. Il y a des moments où l'on doute de l'état mental de M. Baudelaire ; il y en a où l'on n'en doute plus. C'est, la plupart du temps, la répétition monotone et préméditée des mêmes mots, des mêmes pensées. L'odieux y coudoie l'ignoble ; le repoussant s'y allie à l'infect. Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur. Rien ne peut justifier un homme de plus de trente ans d'avoir donné la publicité du livre à de semblables monstruosités. » De ce jour jusqu'aux nôtres, *les Fleurs du Mal* ont subi des critiques sévères et

ardentes, suscité des adversaires éloquents et passionnés. Rien de plus naturel et légitime que de ne pas aimer un livre, et celui-ci particulièrement. Le dire et le démontrer, c'est le moindre droit du Critique, c'est son strict devoir, — à condition qu'il admette l'opinion toute contraire. Mais il me semble que, trop souvent, la réprobation a visé l'homme à travers l'œuvre.

***

J.-J. Weiss [1] est un esprit fin, délicat, juste et modéré. Il n'a point de parti pris, il s'échauffe rarement. Et certes, il ne nie pas toute qualité et ne refuse pas tout éloge. Il reconnaît « l'habileté plastique et la puissance de l'expression, l'instinct de la forme et de la sculpture, une prosodie érudite, une facture sonore, une science peu commune de la langue... » Mais comme il reprend vite ce qu'il vient de donner! « ... M. Baudelaire est au fond de l'ornière sur laquelle penche M. Flaubert. En parfait comédien, il a dû façonner son esprit à tous les sophismes et à toutes les corruptions. S'il lui reste un sentiment quelconque, ce n'est pas la fatigue du vice, c'est un plaisir de dépravation, au milieu de choses qui soulèvent le cœur. Il ramasse (*sic*) les sentines et les égouts. Il souille la Grâce, la Beauté, l'Amour, la Jeunesse, la Fraîcheur, et d'*une voix rauque d'orgie* et pourtant guillerette [2], il s'écrie : Voilà l'Homme !... — Pas de goût, beaucoup de fatras, des imaginations incroyables, que l'ignoble n'exempte pas du ridicule... Le vers... ressemble assez bien à une toupie qui ronflerait dans le ruisseau... Et M. Baudelaire a des lecteurs ! Et on l'admire ! Et on le prône ! Et il faut le discuter comme un événement !... »

Ce petit morceau n'est déjà pas mal. Mais ce n'est rien. Pontmartin [3] frémit d'une sainte colère : « ... *Les Fleurs du Mal* sont une hideuse gageure... Ce jeune homme a écrit avec inconscience ce poème du charnier, de la pourriture et du lupanar... Lorsqu'une littérature en est là..., il ne reste plus qu'une sensation et qu'une forme. (Remarquez cette phrase que P. a jetée là sans y prendre garde.) — Des vers..., où

1. *Revue Contemporaine*, janvier 1858.
2. C'est moi qui souligne.
3. *Nouveaux Samedis*, mars 1868.

l'image grotesque ou répulsive aboutit presque constamment à un trait d'immoralité profonde, ou d'une grossière licence... » — Et ceci, qui répond à ce que j'indiquais tout à l'heure et qui n'est plus de la critique : « Cette gravure (le portrait de Baudelaire, par Nargeot) nous montre un visage hagard, sinistre, ravagé, méchant ; le visage d'un héros de cour d'assises, ou d'un pensionnaire de Bicêtre... *Les Fleurs du Mal* se sont épanouies sur sa figure... »

Encore Pontmartin est-il non seulement royaliste et catholique militant — ce qui l'autorise à refuser à Baudelaire d'être « ... un spiritualiste, un idéaliste exalté, et même catholique et chrétien » ; en quoi, pour le dire tout de suite, il a pleinement raison, — mais un critique de combat et de parti pris, et il ne s'en cache point. Ed. Schérer[1], doctrinaire et empesé, est protestant et républicain. Moins irascible, il est plus tranchant et plus dur. « ... Baudelaire se complaît dans les images nauséabondes. Le lecteur se bouche le nez ; la page pue. Ce n'est pas un écrivain... Les images sont presque toujours impropres (et Schérer en donne comme exemple : *regard perçant comme une vrille!*)... Partout, l'impuissance et le vide. *Il ne sait même pas la grammaire.* Il manquait d'esprit autant que d'âme. *Ce n'est pas un artiste, ce n'est pas un poète.* Rien, chez lui, de simple, de sincère, d'humain... Baudelaire est un signe, non seulement de décadence dans les Lettres, mais d'abaissement dans les intelligences... » Et treize ans plus tard, après tout le temps de mûrir et peser sa pensée, Schérer revient à la charge : « ... Baudelaire n'a rien : ni le cœur, ni l'esprit, ni l'idée, ni le mot, ni la raison, ni la fantaisie, ni la verve, ni même la facture. Il est grotesque d'impuissance. Son titre unique est d'avoir contribué à créer l'esthétique de la débauche, le poème du mauvais lieu. Il n'est pas de réputation plus surfaite que celle des *Fleurs du Mal*... Le Baudelairisme est la littérature d'une génération au sang vicié et au tempérament ruiné. »

Il est vrai que, vers ce temps-là justement, la réaction, — la réparation, si l'on veut, — que Baudelaire avait peut-être entrevue, commençait de se produire. Il avait des admirateurs plus ou moins conscients, des imitateurs, plus ou

1. *Études Critiques*, t. IV, 1869 ; t. VIII, 1882.

moins habiles, des disciples plus ou moins fidèles, mais tous ardents et pugnaces. Pour « les Jeunes », il devenait le Poète, il allait devenir le Maître. Cet enthousiasme ne laissait pas de troubler certains esprits attentifs et sincères ; des nouveaux venus, libres de traditions et d'engagements, qui se piquaient avant tout, de comprendre. M. Paul Bourget est de ces esprits-là, et l'un des meilleurs. Il reconnaît, autour de lui, l'influence grandissante et décisive de Baudelaire, « ... celui, peut-être, qui exerce la plus trouble séduction sur une âme contemporaine [1] ». Il en est frappé, il cherche à en démêler les causes. Il n'en est plus à nier ou chicaner le talent de Baudelaire, et loin de là. Il subit lui-même, un peu, cette séduction. Il juge la lecture des *Fleurs du Mal* « ... inépuisable en révélations... par ses vers mystérieux et câlins, ironiques à demi, à demi plaintifs ». Il le défend d'être « malsain ». Cependant, il résiste, et s'inquiète, et s'afflige et censure lui aussi. Baudelaire est « un des cas les plus réussis de névrose ». Il est un homme de décadence, et qui le sait, et qui, au lieu de réagir, ou de le déplorer, comme Musset, s'en est paré, réjoui, « et, pour ainsi dire, honoré ». Mieux encore : « ... Il recherche, avec on ne sait quel parti pris de bravade, et jusqu'à la fanfaronnade, tout ce qui, dans la vie et dans l'art, paraît morbide et artificiel aux natures plus simples... » Cette décadence, M. Bourget en reconnaît les signes les plus graves et les plus funestes dans la génération nouvelle : naturalisme, pessimisme, nihilisme. Homme de principes, d'autorité et de doctrine, il en fait son principal grief contre Baudelaire, « un des éducateurs féconds de la génération qui vient... Il n'est point d'éducateurs d'âmes plus suggestifs et qui fascinent davantage... » Retenons ce trait, justement observé, et dont l'on verra les suites.

Brunetière, alors, entre en scène. Tout, en lui, répugne violemment au Poète et à son œuvre. Mais il n'est pas un esprit à la remorque, ni que la mode entraîne, et cet esprit, fortement trempé, fortement armé, est accoutumé à ne juger et décider qu'à bon escient et par lui-même. Il étudie donc Baudelaire sans préjugé ni malveillance. Eh bien ! pour être sincère et libre, il n'en est que plus sévère [2]. Il commence par

1. *Essais de Psychologie contemporaine*, 1883.
2. *Questions de Critique*, juin 1887.

quelques douceurs : « ... Tout ce que perdra Baudelaire, et notamment dans l'esprit des collégiens hystériques dont il fait la pâture, c'est en effet la vérité, le bon sens, le goût, la sincérité littéraire, qui le regagneront. » Et, après s'être ainsi fait la main : « Baudelaire est une des idoles de ce temps; une espèce d'idole orientale, monstrueuse et difforme... Le pauvre homme a beau s'être agité, démené, contorsionné, non, je vous assure qu'il ne mérite point sa réputation (de satanisme). Ce n'est qu'un Satan d'hôtel garni, un Belzébuth de table d'hôte... En réalité, Baudelaire n'a rien voulu, rien essayé, que de se faire un nom, comme l'on dit. Il n'y a de sincère en lui que le désir et le besoin d'étonner. Et, pour nous, l'on ne sait de quoi s'étonner le plus : de l'affectation prétentieuse des titres, ou de la pauvreté des inventions? On ne sait de quoi l'on doit sourire : de l'apparente énormité des paradoxes, ou de leur enfantine banalité?... » Cela décrété pour l'ensemble, Brunetière passe au détail. Il examine les pièces les plus célèbres et les plus vantées : *Bénédiction, le Reniement de Saint-Pierre, Don Juan, la Charogne, Une Martyre*, etc. Et qu'y voit-il? Des lieux communs, d'ailleurs empruntés à Vigny, Lamartine, Musset, — « ... des images naturellement répugnantes ou malpropres, des images de sang et de lubricité ». La forme? digne du fond ! « ... Les vers de Baudelaire suent l'effort. Ce qu'il voudrait dire, il est rare, très rare, qu'il le dise, et, sous ses affectations de force et de violence, cet homme fut doué du génie même de la faiblesse, et de l'impropriété de l'expression. Quelle langue ! quel style !... » S'arrêtant à *Correspondances*, et concédant, des deux quatrains, que ce sont les meilleurs vers que Baudelaire ait faits, il déclare les deux tercets « pas très éloignés du ridicule ». — Retenez ce verdict, je vous prie. — Il conclut : « ... C'est qu'aussi bien le pauvre diable n'avait rien, ou presque rien, du poète, que la rage de le devenir. Non seulement le style, mais l'harmonie, le mouvement, l'imagination lui manquent. Pas de vers plus pénibles, plus essoufflés ; pas de construction plus laborieuse, ou de période moins aérée, si je puis dire. » Il ne lui trouve d'excuse que d'avoir été malade, et, par là, d'avoir droit à la pitié. Voilà, je pense, un bel éreintement, et qui fit grand tapage. On pourrait croire que Brunetière y avait déchargé toute sa mauvaise humeur. Point du

tout. Il redouble en 1889 [1]. « ... Après avoir encore une fois relu les *Fleurs du Mal*,... je n'en trouve pas les vers moins prosaïques, ni, surtout, moins laborieux. Quelques beautés, ou plutôt quelques curiosités, m'y paraissent toujours chèrement payées. Les thèmes habituels m'en déplaisent autant, ceux-ci pour leur banalité, ceux-là pour leur ignominie... Je serai bien vieux, ou je serai devenu un bien plat courtisan de la mode et de l'opinion, quand je verrai dans Baudelaire un poète sincère !... » Et voici une phrase encore qu'il convient de ne pas oublier.

Vers le même temps, Jules Lemaître s'essayait à Baudelaire [2]. Dans un tout autre esprit, et d'un tout autre ton, cela va sans dire. Lemaître, si fin, si délié, si subtil, — ou, pour finir, si profondément et admirablement *intelligent*, — n'était insensible à aucun genre de beauté ni de plaisir, et, là même, il le montre bien. La pitié, cependant, ni l'indulgence, ni cette beauté ni ce plaisir, ne le peuvent décider à l'estime ou à l'admiration. « ... J'ai senti l'impuissance et la stérilité de cet homme, et il m'a presque irrité par ses prétentions... Et son catholicisme ! Et son dandysme ! Et son mépris de la femme ! Et son culte de l'artificiel !... Que tout cela nous paraît, aujourd'hui, indigent et banal !... » Et si, comme on le verra, Lemaître ne se refuse pas au charme étrange et puissant de certains poèmes, — Faguet, lui, demeure obstinément rebelle. Il se défend de parti pris. Il se défend d'incriminer, de dédaigner, de ne pas comprendre surtout, — car cet esprit, au surplus juste, ferme, et prodigieusement nourri, a toujours eu la suprême crainte d'avoir l'air, ou d'être accusé, de ne pas tout comprendre, — mais le naturel reparaît vite, et voici la *note* qu'il inflige [3]. Baudelaire n'a aucune imagination. Ses vers sont vagues et creux, ses épithètes banales et molles, ses images fausses, ses chevilles énormes. Point d'idée neuve ; les pièces les plus fameuses, simples lieux communs. Il est « le poète aride de la banalité ». Mauvais écrivain par surcroît, plein d'impropriétés, gaucheries, lourdeurs, platitudes. « ... Les violences verbales, les brutalités et les ordures inutiles, dissi-

1. *Essais sur la Littérature contemporaine.*
2. *Les Contemporains*, 4e série, 1886.
3. *La Revue*, septembre 1910.

mulent mal l'indigence de la pensée et la pauvreté du style. » Et le bon Faguet, qui redoutait comme médecine et peste d'être soupçonné de pédantisme, devait, d'un crayon imaginaire et symbolique, marquer 2, ou 3, sur 20, à cette mauvaise copie. Si retardataire cependant, si fidèle à ses impressions de jeunesse, et si mal informé, malgré l'apparence, de certaines évidences, — qu'il aggravait singulièrement son cas en venant le dernier, en s'obstinant à l'attaque, alors que la victoire était depuis longtemps gagnée.

Que Faguet, à soixante ans de distance, se soit exprimé presque comme J.-J. Weiss ; — que nombre d'écrivains notoires, ou célèbres, ou éminents, par ailleurs d'une bonne foi, d'une loyauté et d'une indépendance sans conteste, se soient rencontrés dans une censure aussi sévère des *Fleurs du Mal*, cela vaut qu'on y réfléchisse. Imaginez ce qu'ont débité les « obscurs blasphémateurs », et ceux-là qui ne mesurent et ne jugent une œuvre d'art qu'au seul point de vue de la morale, ou de la façon qu'ils ont de concevoir la morale et de la servir. Mais le lecteur a dès longtemps deviné qu'une offensive si vive et si obstinée n'était, sans doute, qu'une riposte. Avec le temps, en effet, et les générations nouvelles, et les circonstances aussi, *les Fleurs du Mal*, et tout Baudelaire par contre-coup, avaient suscité et épuisé la louange jusqu'à l'hyperbole, l'admiration jusqu'au fanatisme. Le Poète, le Maître, devenait l'Idole, dont le temple avait ses lévites, ses prophètes, ses marchands et ses bouffons. Malgré tout ce que l'on peut supposer de charlatanisme et de balourdise, une fortune pareille, et en vérité incroyable, ne se justifie point toute par le hasard, le caprice, la crédulité. Les admirateurs conscients et sincères de Baudelaire ont eu de bonnes raisons, sans doute, de l'admirer. Voyons-les exposer ces raisons, comme on l'a vu pour les adversaires, — seul moyen de comprendre l'œuvre, ce qui est le but et la fin propre de cette étude. Ferai-je remarquer que leur pensée ne semble pas toujours très claire, et moins encore la façon dont ils l'expriment?

***

Baudelaire avait dit des *Fleurs du Mal* « qu'elles commenceraient à être comprises dans quelques années ». Il ne se

trompait guère. Je ne saurais fixer, de manière exacte, quand le mouvement s'ébaucha, et qui, premier, donna l'exemple. Dès 1884, M. Maurice Barrès écrivait, — à vingt-deux ans, — dans les *Taches d'Encre* : « ... C'est par *les Fleurs du Mal* que nous reviendrons à la grande tradition classique, appropriée à l'esprit moderne,... rêvant d'exprimer en termes clairs et nuancés des choses obscures, et toutes les subtilités intimes. » M. Barrès parlait au nom « des Jeunes », et je n'ajouterai point que ces jeunes pouvaient être vingt-cinq ou cinquante, et qu'il existe, en tout temps, plusieurs groupes de Jeunes, également jeunes, mais n'ayant pas la même façon d'être jeunes. Et puis, l'on est toujours le Jeune de quelqu'un... — Vers la même date, M. Paul Desjardins était un personnage fort actif et assez notoire. Il prétendait, non seulement à représenter la génération nouvelle, mais à l'enseigner et à la conduire, come un frère aîné. Penché sur elle, et lui montrant la route, il étudiait les *Idées morales du temps présent*. Il s'était fait éducateur d'esprits, directeur de consciences, pasteur d'âmes. Taquiné par Brunetière, qui s'étonnait qu'il n'eût pas donné quelque exercice spirituel sur Baudelaire, M. Desjardins le fit sans tarder, et son témoignage n'a pas que la valeur du rôle auquel il s'employait. Baudelaire, selon lui [1], est : « ...quelque chose d'incertain, d'infirme, de déformé; un esprit assez commun, avec une sensibilité assez rare ». Avec très peu d'idées, et banales, il a « une sensation forte, exaltée, maladive, absorbant tout l'être,... et une imagination viciée de grand garçon pourri dans les internats ». Il n'est pas absolument sincère, mais pas absolument affecté non plus ; il est, par moitié, l'un et l'autre. Il n'a presque rien de complet et d'achevé. Il est infirme dans sa pensée, son cœur et son corps. Voilà pour rassurer les conservateurs, comme le « demi-christiasnisme » de Baudelaire. Le néo-christianisme, fait de beaucoup de morale, d'un peu de pratiques, et de presque rien de dogme, était le thème favori, la substance de la doctrine que s'efforçait à répandre notre prieur laïque. Mais M. Desjardins, qui n'ignorait point ce que sentait et pensait son jeune auditoire, déclare nettement : « ... Et pourtant Baudelaire tient

1. *Revue Bleue*, juillet 1887.

une grande place dans notre histoire intellectuelle. Il n'a rien créé dans le domaine de la pensée; ni doctrine, ni idéal. Il n'a même pas apporté d'émotions nouvelles. *Mais il représente à merveille un état de la conscience moderne.* État singulier, incohérent, maladif ; sens exaspérés, parfums troublants de christianisme ; inquiétude de l'individu qui sent son isolement et son impuissance, s'en épouvante et s'en glorifie ; ambitions vastes et avortements piteux; mélange de sincérité brutale et de vain désir de paraître ; impuissance à exprimer ce qu'on n'est pas maître de ne pas sentir, — *voilà une histoire intérieure que nous connaissons mieux que par ouï dire. C'est pour cela, peut-être, que certains jeunes gens adorent Baudelaire; ils se reconnaissent et s'aiment en lui.* ».

Ceci était fort bien vu et dit, sauf erreur, pour la première fois.

Baudelaire avait donc désormais cause gagnée. Le conservateur de Bonnières [1], et le libéral M. Spronck [2], tous deux encore attachés à des principes, ou à des habitudes, l'admirent profondément. Pour G. Rodenbach [3], il est « essentiellement un poète catholique, le dépositaire fidèle du dogme, le dénonciateur éloquent du péché ». Catholique intégral, qui accepte les doctrines politiques et sociales de l'Église, mais catholique autoritaire, avec une âme sombre et hautaine d'inquisiteur d'Espagne. Catholique, par le rôle prêté à Satan, l'éternel Tentateur, et à la Femme, l'éternel instrument de Tentation. Catholique, mais pécheur, qui rougit de son péché tout en s'y complaisant, qui en souffre et le déteste, mais s'y plonge, mais s'y roule, y trouvant le plus sûr moyen d'oublier, « de sortir de soi-même et de la Vie ». Le Vin, l'Opium, le Jeu, le Voyage, etc., sont d'autres moyens, — les *Paradis artificiels*, — et, plus que tous, la Mort, oubli et consolation suprêmes. — Exégèse ingénieuse, et qui a pour unique défaut d'être radicalement fausse, dès l'origine. Que Baudelaire ait aimé, pour les sensations qu'il en recevait, pour les souvenirs et les rêveries qu'il en retirait, le côté extérieur du Culte : églises, tableaux, chants, musique, encens, costumes, et liturgie même, — tout le décor ; cela ne fait point de doute, et non plus

1. *Mémoires d'aujourd'hui*, 1886.
2. *Les Artistes littéraires*, 1889.
3. *L'Élite*, 1893.

qu'il soit mystique à sa manière. Mais trouver en lui, et dans son œuvre, si peu que ce soit de catholicisme, ou de christianisme, c'est n'y rien comprendre.

En 1892, Baudelaire paraît assez fermement établi dans la gloire pour que l'idée soit lancée de lui dresser une statue. A part quelques voix discordantes, — encore en est-il dont le ton a singulièrement baissé, — le projet rencontre un applaudissement unanime et chaleureux. Leconte de Lisle, Renan, Sully Prudhomme, Heredia, Coppée, Alexandre Dumas fils, tous les « maîtres » patentés, protestent de leur admiration. « Baudelaire, dit Verlaine, fut mon plus cher fanatisme. » Mirbeau l'appelle « le plus profond des poètes », — et M. Mæterlinck, « le plus pur de nos maîtres, *et le père spirituel de notre génération* ». Pour Huysmans, pour Stuart-Merrill, pour Jean Moréas, pour Valeriano Pico et pour d'autres Roumains, Siciliens, Crétois, Cosaques et Groënlandais, il est « le plus exquis, subtil et suggestif poète français de ce siècle ». — Remarquez, avec Mæterlinck et Rodenbach tout à l'heure, et tant d'autres auparavant ou par la suite, cet engouement des étrangers, qui, si bien qu'ils les connaissent et si sincèrement qu'ils les aiment, demeurent cependant fermés, par quelque côté, à l'âme et à la littérature françaises. Et le directeur de *la Plume* résumait ainsi cette enquête : « ... Incontestablement, Baudelaire est le père intellectuel de la littérature présente. Son spiritualisme un peu maladif, son mysticisme consolateur, son souci constant de la forme, du mot rare et précis, de la musique des phrases, se retrouvent, avec plus de sincérité, dans l'expression des sentiments éprouvés chez les poètes de ces dix dernières années... » Mais il aboutit à cette conclusion inattendue : « A l'heure actuelle (novembre 1892), l'influence de Baudelaire est moindre et ne pourrait être qu'inféconde. Il y a autre chose à faire qu'à pasticher un genre qui, si parfait qu'il soit, n'en est pas moins archi-usé. »

Affirmation surprenante, en effet, et copieusement démentie. Le Symbolisme qui, parce qu'il niait tous les maîtres et rejetait toutes les traditions, avait besoin d'un précurseur, se saisit de Baudelaire. Il a très bien vu toutes les raisons qu'il avait de se réclamer de lui, très bien exposé, ou imaginé, toutes

les raisons qui font de Baudelaire son « père spirituel », et qui ne seront peut-être pas aussi manifestes à tout le monde. Et comme, enfin, il y a des symbolistes intelligents, ils ont eu soin de répudier les excès, les simulacres et les pastiches du Baudelairisme.

Jules Lafforgue[1] loue d'abord Baudelaire « d'avoir été le premier à se raconter sur un mode modéré de confessionnal, et à ne pas prendre l'air inspiré. Le premier qui ne soit pas triomphant et superbe, mais s'accuse, montre ses plaies ; le premier qui ait apporté dans notre littérature l'ennui dans la volupté, le spleen, la maladie et la damnation ici-bas ; le premier enfin qui ait rompu avec le public. Le premier, Baudelaire s'est dit : *La poésie est chose d'initiés.* Le public n'entre pas ici... » Et pour combien d'écrivains, et de lecteurs, l'admiration de Baudelaire ne sera-t-elle pas une façon d'appartenir l'élite, un brevet de suprématie intellectuelle? Mais comment Lafforgue peut-il dire : « ... Jamais il ne se bat les flancs, jamais il n'insiste ni ne charge »? Si vous lisez ceci : « ... Baudelaire a trouvé le miaulement nocturne, singulier, langoureux désespéré... Par haine du bourgeois imbécile, voltairien et vénal, il est spiritualiste, onctueux, prélat parfumé, jésuite impie, satanique, succube, douillet, créole et automnal... », songez que Lafforgue s'amuse et qu'il s'agit de *notes.* Mais lisez mieux la suite : « Ni grand cœur, ni grand esprit ; *mais quels nerfs plaintifs* ! Les angoisses métaphysiques ne le touchent pas. Il a fait des poésies sans sujet appréciable, vagues et sans raison comme un battement d'éventail, éphémères et équivoques comme un maquillage, et qui font dire au bourgeois qui vient de lire : Et après?... »

Gustave Kahn[2], depuis trente ans sur la brèche, reste le champion ardent, fidèle et désintéressé du Symbolisme. Il met autant de piété à exalter le Maître, que de rude franchise à dauber sur ses prétendus disciples, imitateurs forcenés et grotesques, — en quoi il se rencontre avec Lafforgue. « ... *Baudelaire cherche la beauté dans l'intensité,* tandis que les autres la cherchent dans l'agrément. Il n'exprime que des choses rares.

1. *Mélanges posthumes,* 1903.

2. *Symbolistes et Décadents, Nouvelle Revue,* 1902.

Il a ce qu'il faut par-dessus tout dans un poème : *l'intensité et la musique.* Aussi... son art fait-il partie des racines profondes de l'art nouveau. »

Et G. Kahn, bien informé certes, annonce, lui aussi, le prochain déclin du Baudelairisme. Il se trompait. L'imitation, et même *l'inspiration*, de Baudelaire, sont devenues moins sensibles, assurément. Tous ceux qui ne savent et ne peuvent que refaire, ou calquer, se sont jetés sur un modèle moins suranné. Un redoutable rival s'est dressé, Verlaine, — qui se donnait, et que beaucoup tiennent pour le fils spirituel de Baudelaire mais dont on pourrait prouver, à la fois, que c'est un fils égal au père, sinon supérieur même, ou bien qu'il appartient à peine à la famille. Verlaine a détourné nombre de Baudelairiens en exercice, et attiré beaucoup de ceux qui le seraient devenus sans doute. La gloire de l'un n'a pas éteint la gloire de l'autre, mais elle l'a un peu voilée. Si l'on me pardonne cette liberté, je dirai que Verlaine a joué un méchant tour à Baudelaire. Si la plus grande part des oraisons et de l'encens est allée au nouveau dieu, l'ancien n'en a pas moins conservé son culte et ses mages. M. André Suarès, par exemple, de qui je ne sais s'il accepterait d'être rangé parmi les néo-symbolistes puisqu'on l'a institué, à son tour, chef de groupe et qu'il s'est, tout seul, établi prophète. Nul n'a mieux parlé de Baudelaire, peut-être ; nul n'a trouvé plus de raisons de l'aimer, et ne les a mieux exprimées. C'est, — avec la date [1], — c'est ce qui donne un prix singulier à ses scolies, auxquelles je vais faire une large place.

Et d'abord, axiome essentiel : « Puisque le Poète, entre tous les hommes, est celui qui crée son objet, nul ne fut plus poète que Baudelaire... Il fut plus artiste en vers qu'on ne l'avait été, avant lui, depuis Racine... » Là, M. Suarès se rencontre avec M. Gide, et ici avec J. Lafforgue : « ... Pour la première fois dans la poésie, l'objet de Baudelaire n'a pas été de décrire une action, de conter une fable, d'imposer une opinion, de peindre un pays ou une époque, ou cette part de soi-même qui est commune au poète et à tous les hommes... Il a été le moins public des poètes. *Il s'est pris lui-même pour objet,*

1. *Sur la Vie*, 1912.

en ce qu'il avait de plus caché et de plus rare... Il a laissé une œuvre, vivante et brève, qui est un raccourci de l'Homme, avec toutes ses passions, ses folies, ses goûts, ses caprices... Voilà l'étrange merveille de Baudelaire et comment *il a coulé une poésie nouvelle dans les formes de l'ancienne... Il est une façon de sentir avant Baudelaire et une façon de sentir après lui...* »

Que tout cela appartienne en propre à Baudelaire, et à lui seul, on en pourrait discuter amplement. L'émotion est personnelle par définition, et donc changeante à l'infini, — et d'un livre, comme d'un paysage, comme de tant d'autres choses, il est possible de dire, aussi justement, qu'il est un état d'âme. Mais M. Suarès vient de définir là, et de la façon la plus heureuse, le charme qu'exerce Baudelaire sur ses dévots, et la communion qui s'établit entre eux. Il lui donne encore comme moyen d'action « le sens musical ». — « ... Wagner et Baudelaire, voilà peut-être, les deux hommes qui ont le plus pesé, qu'on le sache ou non, sur l'art de poésie en ces dernières années. » Oui bien, peut-être?... Cependant, si Baudelaire a aimé le *Tannhäuser*, et eut le grand courage de le défendre, il n'a rien du tout de *wagnérien*, dans le sens ici donné au mot.

Par son âge, M. André Suarès fait partie de la génération qui s'enivra de symbolisme. Comment Baudelaire qui, non content de mépriser la démocratie, le suffrage universel, le journalisme, etc., de toute la force d'un esprit libre et honnête, a publié mainte fois son horreur du Progrès, des Lumières, du Peuple, de l'Humanité, etc., etc., — comment a-t-il gagné l'enthousiasme d'une jeunesse qui fit de ces pauvres turlutaines l'Évangile de la Religion de l'Avenir, fondée sur la Fraternité, l'Amour, la suppression des frontières et des patries?... Il en eût été, pour le moins, fort étonné. Mais la génération suivante, n'y avait-il pas apparence qu'elle était ouvertement hostile au Baudelairisme? Car enfin, s'il est bien loin de contenir tout ce que ses adeptes y ont versé, le Baudelairisme implique le repliement sur soi-même, la poursuite des sensations et des jouissances individuelles, l'impuissance, la lassitude, l'inertie. Or, que nous affirme-t-on et que semble-t-il bien, en effet, sans trop de complaisance? Que les Jeunes, les vrais jeunes, ceux qui avaient de vingt à vingt-cinq ans aux

environs de 1910, — et même un peu avant, car il y en a qui ont vingt-cinq ans jusqu'à cinquante, — répudiant l'égoïsme, l'inquiétude et la veulerie précédente, veulent de l'action, et encore de l'action. Je ne vois pas, cependant, que cette même jeunesse ait répudié Baudelaire, ou l'ait relégué seulement au second plan. Je vois même tout le contraire.

Que dit M. André Gide, par exemple [1]?

« Baudelaire, le premier, d'une manière consciente et réfléchie, a fait de cette perfection secrète (de la forme) le but et la raison de ses poèmes. Et c'est pourquoi la Poésie, — et non seulement la française, mais l'allemande et l'anglaise, tout aussi bien, — la poésie européenne, après *les Fleurs du Mal*, n'a plus pu se retrouver la même. Il y avait, dans ce petit livre, bien autre chose et bien plus que l'apport d'une idée nouvelle, ou même de beaucoup d'idées. La poésie, désormais, ne s'adressait plus aux mêmes portes de l'intelligence et se proposait un autre objet... » Il en résulte, si l'on comprend bien, que la jeune génération ne garde de Baudelaire que la plastique, et M. Gide insiste, en effet, sur la « musicalité » de l'œuvre. « *Musical !* Veuille ce mot, ici, n'exprimer point seulement la caresse fluide ou le choc harmonieux des sonorités verbales, par où le vers peut plaire même à l'étranger musicien qui n'en comprendra pas le sens ; mais aussi bien le choix certain de l'expression, dicté, non plus seulement par la logique, et qui échappe à la logique, par quoi le poète-musicien arrive à fixer, aussi exactement que le ferait une définition, l'émotion essentiellement indéfinissable... » Soufflons un peu, M. Gide étant seul habitué à remuer ses phrases avec aisance, et retenons ce passage encore : « ... Nous ne sommes pas obligés de comprendre. Il est certain que la poésie de Baudelaire, — et c'est là ce qui fait sa puissance, — sait quêter du lecteur une sorte de connivence; qu'elle l'invite à la collaboration... » Encore M. Gide est-il obligé à la gravité d'un chef d'école. M. Jacques Rivière, en revanche, le dernier en date, ou en âge, de ce trop long cortège, psalmodie des cantiques, ravi en extase comme Éliacin à l'autel [2]. « ... *Il* avait une âme.

1. *Nouvelle Revue Française*, novembre 1910. L'article est une réponse à celui de Faguet.

2. *Nouvelle Revue Française*, septembre 1910.

Il la portait dans sa vie. Elle était présente quand survenait une souffrance ou quelque volupté. Elle était prête à tout ressentir. Rentré chez lui, il la laissait se délivrer. Elle racontait ses épreuves. Elle faisait son examen de conscience. Et voici que ce n'est plus elle seulement qui s'accuse, mais mon âme aussi et la vôtre... ». Vous voyez le ton, et comme Stendhal avait raison de se rafraîchir en lisant le Code civil. Sachez encore que « chaque poème est le doux corps précis d'un sentiment unique. Les vers se posent sur lui comme un vêtement qui le ferait vivre... » Sachez que ce vers

Le printemps adorable a perdu son odeur,

est « chargé de tout le remords du monde [1] »; mais demandez-vous s'il y a là, après tout, plus d'excès et de ridicule que dans Schérer et Pontmartin?... Et retenez ceci : « ... Je reçois, sans pouvoir m'en défendre, tous les sentiments qu'il plaît à cette grande âme de déverser en moi... *C'est toute notre âme*, avec la violence insoupçonnée de ses amours diverses, *que Baudelaire nous a rendue à nous-mêmes sensible...* »

Ainsi, aux côtés de M. Gide qui semble ne conserver que la forme, M. J. Rivière revendique le fond et la substance. Que l'on mette en doute, après cela, l'autorité toujours vivante et souveraine de Baudelaire ! Ne l'a-t-on pas sentie, subtile et tyrannique, au cours de tous ces témoignages? Ne se trahit-elle pas chez ceux qui se réservent, qui se défient, qui s'arment et résistent même?... M. P. Bourget le laisse entendre assez clairement. Brunetière, Lemaître, Faguet, ont beau être professeurs, voire pédagogues (mais Lemaître si peu, en vérité !) et de culture toute classique et traditionnelle, — ce Baudelairisme, dont ils signalent et combattent les ravages, on voit bien tout de même qu'ils en sont investis, et, non pas émus sans doute, mais, comme l'on dit aujourd'hui, impressionnés. N'est-il pas remarquable, et caractéristique, que l'on puisse penser et parler de Baudelaire, à la fois comme J.-J. Weiss et André Suarès, comme Brunetière et J. Rivière?... Ne l'est-il pas, que ce même Brunetière, parti en guerre avec la véhé-

1. « Baudelaire a chanté la seule passion que le XIXe siècle pût éprouver avec sincérité : le remords. » — P. Claudel.

mence que l'on sait, qui avait redoublé ses coups, qui n'était pas homme à rétracter ses opinions ni regretter ses plus rudes attaques, — que Brunetière ait, non pas fait amende honorable si l'on veut, mais rendu hommage, lui aussi, au poète si durement traité?... Brunetière, qui écrivait en 1889 : « ... Je serai bien vieux, ou je serai devenu un bien plat courtisan de l'opinion, quand je verrai dans Baudelaire un poète sincère », écrivait pas plus tard que septembre 1892 [1] : « ... Nous nous garderons bien de disputer au poète son talent, non plus qu'aux *Fleurs du Mal* leur place, et leur part d'influence, depuis une trentaine d'années, dans le mouvement de la littérature... *Baudelaire n'en a pas moins dégagé quelque chose d'absolument original, et* les Fleurs du Mal, — *on peut m'en croire si je l'avoue, — n'en constituent pas moins un livre unique dans la littérature française...* Là est le secret de son influence, comme aussi de l'intérêt qu'il faut qu'on prenne à son œuvre... » — Et, l'année suivante, en mai 1893, dans la quinzième leçon du cours professé à la Sorbonne, et réuni sous le titre de : *Évolution de la Poésie lyrique en France, au* XIXe *siècle*, — si Brunetière déclare ne rien retirer de ses critiques ; si, faisant bon marché de « l'insincérité » et de « l'immoralité » de Baudelaire, il lui lance le plus grave et plus âpre grief « ... d'avoir volontairement corrompu la notion même de l'Art par la théorie de l'art pour l'artificiel et la théorie de la décadence », — il déclare avec sa loyauté accoutumée : « ... Ne pensez pas que je méconnaisse le talent et l'originalité de Baudelaire. C'était un poète auquel a manqué plus d'une partie de son art. Mais c'était un poète ; et je conviens que, pour traduire, pour transcrire certains états de l'âme contemporaine, il a trouvé des vers inimitables... » Il relit, comme exemple, une des *Fleurs du Mal*, et laquelle?... ce sonnet des *Correspondances* qu'il avait trouvé naguère, ou du moins en partie, pleinement ridicule !... Me trompé-je?... Je crois que Baudelaire eût prisé mille fois plus cette réparation tardive, ces éloges disputés, atténués et à demi repris, que les effusions balbutiantes de M. J. Rivière?...

C'est, qu'en vérité, Baudelaire n'a laissé personne indiffé-

1. *Nouveaux Essais sur la Littérature contemporaine.*

rent. Elle n'est jamais banale ni périssable, l'œuvre sur laquelle on discute encore, et d'une telle ardeur, après soixante ans. J'ai confronté adversaires et admirateurs, et l'on n'ignore plus rien, je l'espère, de la controverse. Je vais maintenant dresser, en quelque sorte, le Doit et l'Avoir de Baudelaire.

III

La Biographie que j'ai esquissée n'est aucunement malveillante ni tendancieuse. Je n'avais pas à coudre des anecdotes. J'ai réuni et souligné les faits selon moi propres à expliquer, ou éclairer, l'état de santé et l'état d'esprit de Baudelaire. Je suis bien loin d'accorder créance absolue à l'atavisme ainsi qu'au *milieu*, qui ne rendent jamais compte de tout, si même ils ne sont pas en conflit avec la réalité. Mais enfin, prenons l'Homme et l'Œuvre. Examinons les faits, et recueillons ce qu'ils enseignent.

Baudelaire est né d'un mariage mal proportionné, d'un père plus que sexagénaire. Son sang renfermait-il quelque tare héréditaire et secrète? Dans son journal intime, *Fusées*, on trouve cette note : « ... Mes ancêtres, idiots ou maniaques,... tous victimes de terribles passions. » Est-ce vrai? Il ne dit rien de plus, et, avec lui, il convient de se tenir toujours en défiance. Son demi-frère, Charles-Claude, étrange et nerveux comme lui, mais d'une nervosité aussi agitée et bruyante que la sienne se contraignait à une apparente impassibilité, — mourut paralytique, et sa mère pareillement. On parle encore d'un oncle tout à fait ou à demi fou?... Passons. — L'enfance, l'adolescence même sont tristes assurément, et malheureuses peut-être? — Il est, ou se croit, délaissé et sacrifié. C'est le sort de beaucoup de collégiens, qui feront des hommes parfaitement sains et robustes de corps et d'esprit. Mais il se peut que chez certains, et chez lui, la blessure soit profonde et incurable? Rien à dire sur les premières années de jeunesse et de liberté. Baudelaire jouit de la vie qu'il a rêvée et voulue, de la vie « d'artiste ». Paresseux?... (il se dit, lui-même : un paresseux ner-

veux) ; désœuvré, pour le moins, cueillant les idées et les rimes quand elles viennent. Persuadé que cette oisiveté charmante durera, il prend l'habitude de ne rien faire. Point de travail régulier, point d'ordre, de méthode, ni de tâche. Puis, cet équilibre trompeur se dérange. L'argent manque, ou se fait rare. Baudelaire, s'il ne souffre pas de la vraie misère, est importuné par la gêne, hanté par la nécessité de renouveler un billet, de trouver le viatique quotidien, d'échapper aux créanciers. Sa santé n'est pas moins atteinte, Le temps coule. Il n'a presque rien produit, et il le sait. On le dit impuissant, on le dit raté, et il le craint. Il s'effraye, se décourage, se lasse ou s'irrite ; il s'aigrit, il s'exaspère et se détraque un peu plus chaque jour. Il commence à chercher le « quelque chose » qui stimule ou qui endort, qui secoue ou qui hallucine, — le coup de fouet ou l'oubli, toujours plus courts, toujours plus difficiles, toujours plus dangereux. Je ne dis pas qu'il ait été alcoolique; mais — l'on en a vu des témoignages formels et son propre aveu — il a toujours aimé le vin, et, de plus en plus, il a aimé l'eau-de-vie. Je ne dis pas qu'il soit allé jusqu'à la *manie* des excitants ou stupéfiants ; mais, quoique Gautier s'efforce de jeter le manteau de l'amitié sur ce travers, il a usé et abusé de l'opium, et peut-être du haschisch. L'état s'aggrave, les accès redoublent, et, tout aidant, le dénouement est celui qu'il fallait attendre. Un ami de Baudelaire nous apprend qu'il avait été, dès sa jeunesse, victime « ... d'un accident capital et douloureux ». Il sombra dans la paralysie générale, qui est la conséquence fatale et la fin ordinaire de ces accidents-là. Baudelaire est donc un malade, — qui a vécu dans la contagion d'autres malades (G. de Nerval, Pétrus Borel, Lassailly, Al. Bertrand, sans compter la société intellectuelle d'E. Poë), — qui a ajouté lui-même à sa maladie, — qui l'a cultivée, s'y est complu, en a joué. Et son œuvre est celle d'un malade, assurément.

Pour moi, je ne crois guère aux *excès* de Baudelaire. Je doute de ses débauches étranges, de ses voluptés raffinées, à la poursuite de sensations inédites et de dépravations infernales. Je demeure persuadé qu'il n'a jamais été un amant râblé et glorieux. Son fameux *Satanisme* est tout simplement puéril, et s'y arrêter un instant serait une duperie. Son « immoralité »? Non moins légendaire. Je ne dis point du tout que la Morale

est chose relative, contingente et passagère ; qu'elle varie avec les époques et les pays, et, par exemple, en deçà et au delà des Pyrénées, plus encore que la Vérité. Je ne dis même pas que la Morale soit entièrement négligeable en Littérature. Mais elle est, tout au moins, secondaire. Et nous avons vu et lu tant de choses depuis !... (Ce qui n'est pas une excuse, au reste.) Et je rappellerai, en passant, qu'en 1823, la Critique reprochait violemment à Lamartine (c'est lui qui l'avoue) « d'être plus obscène, à lui seul, qu'Horace, Catulle et l'Arioste réunis ». Cela doit nous servir de leçon. — Je ne ferai point grand état, non plus, des « excentricités » de Baudelaire. Elles sont autant de son siècle, de son entourage, de sa vie, que de lui-même. Elles ne dépassent pas les charges d'atelier — nous dirions aujourd'hui : les *fumisteries*, — par quoi le plus obscur barbouilleur ou gribouilleur s'affirmait artiste. C'était simple façon « d'étonner les sots », comme il disait, — ou, comme on l'a dit ensuite, « d'épater le bourgeois ». Facéties de Lousteau ou de Cabrion. Elles ne prouvent pas nécessairement le dérangement du cerveau, et l'on en citerait plus d'une de jeunes gens qui sont devenus des personnages graves, rassis et empesés. Mais je crois fermement, ou plutôt il me paraît certain, que Baudelaire a, tout le premier, pâti de ces bizarreries, — qu'il les a peu à peu introduites dans sa pensée et dans son œuvre, — qu'il s'est monté l'imagination, qu'il a cherché des sujets insolites, — qu'il les a traités de manière appropriée, — qu'il s'est accoutumé (et, d'ailleurs, de bonne foi) à des idées, des visions, des sensations exceptionnelles. Déjà poussé sans doute par sa nature, il s'est façonné une *volonté* de penser, de sentir et de s'exprimer autrement que les autres ; il s'est « suggestionné », — dans le sens de sa nature, cependant, — se faisant ainsi sa propre victime et dupe. On le sent qui s'efforce, se travaille, s'éperonne, pour trouver du nouveau et de l'étrange. Il n'a peut-être pas besoin de « se baratter la cervelle ». C'est assez facile, lorsque l'on a résolu d'en trouver à tout prix. Il n'y a qu'à prendre le contre-pied, non seulement des opinions unanimement reçues, mais de la vérité évidente. Or Baudelaire ne s'est pas borné là, car c'eût été trop facile et banal, précisément. Il a raffiné sur sa manière, en mêlant adroitement (ou il

le croit) les genres les plus disparates et contradictoires. Par exemple : joindre la sensualité la plus perverse à la chasteté quasi ascétique, — l'impiété la plus furieuse (révolte, blasphème, malédictions, etc.) au mysticisme le plus détaché des réalités, le plus fondu et ravi en extase spirituelle. — Par exemple : faire de Satan la grande victime de la jalousie de Dieu, — vrai dieu lui-même de Lumière et d'Amour, — véritable incarnation du Bien, du Beau, du Juste, etc. — Faire de la Femme, à la fois, le Vase d'Élection et la Bête de l'Apocalypse. Et ainsi de suite. C'est facile et ce n'est même pas nouveau.

Un simulateur, alors? Point nécessairement. Pourquoi? Et comment le savoir? A quels signes certains reconnaître la sincérité de l'écrivain? Qu'est-ce que la sincérité de l'Art?... Et qu'importe que le Poète sente et éprouve véritablement ce qu'il dit, s'il le dit comme s'il l'éprouvait vraiment, et de façon assez émue pour nous émouvoir?... Veut-on, par là, entendre que Baudelaire n'aime pas la Nature et le naturel ; qu'il est entièrement fermé *au réel*, ce pourquoi le comparer à Flaubert est absurde? Mais c'est chose connue. Il déclare n'aimer la Nature qu'arrangée, et l'éternelle jeunesse de la Nature, son insolente tranquillité, l'irritent. Pour le naturel, il avoue, avec une satisfaction visible et une puérile vanité, « ... qu'en matière d'art, il ne hait pas l'outrance ». Et tout cela est « du procédé »?... Bien certainement. Genre factice, apprêté. alambiqué, quintessencié, tarabiscoté. Mais c'était son droit, en somme, et ne faut-il pas considérer, en premier lieu, le parti et l'effet qu'il a tirés de ce genre et de ce procédé?...

Poète, et le plus profond, le plus subtil, le plus humain, le plus artiste des poètes? Le Rénovateur de la Poésie? Le créateur d'une poésie nouvelle?... On l'affirme. Qu'est-ce à dire? Si l'on appelle *don* l'abondance, la richesse, le jaillissement continu du Sentiment (Musset), ou de l'Image (Lamartine), ou simplement du Verbe (Hugo), — car je ne crois pas l'Idée nécessaire au Poète, comme je ne vois pas beaucoup de poètes qui aient eu des idées, et ceux qui en ont ne sont point les meilleurs, — non, Baudelaire n'a pas le don. Il a peu d'images, et son vocabulaire, souvent magnifique et rare, est souvent banal, laborieux et plat ; rhétorique et fracas de sons.

Il n'a guère plus de sentiment ni de passion. Il le savait et il a pris la précaution de dire : « ... La sensibilité du cœur n'est pas absolument favorable au travail poétique. » Il n'a pas du tout d'idées et surtout nulle idée générale. Il le savait également et il a dit : « La vraie poésie ne doit pas être une poésie d'idées ; toute intention morale et didactique doit être écartée. » Il n'a que des sensations. N'est-ce donc rien? N'est-ce pas ample et fertile matière à poésie?... — Soit ! mais de qualité inférieure... — Cela ramènerait à la hiérarchie des genres, débat depuis longtemps aboli, et avec raison. Il n'y a pas de grands et de petits sujets ; il n'y a que de beaux et de méchants vers. On a remarqué que la sensation dominante chez lui est celle de l'odorat (que Brunetière appelle le plus *animal* des cinq sens), et l'on ressasse la phrase célèbre : « ...Mon âme voltige sur les parfums comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique. » Simple détail. Mais le véritable danger, c'est que la Sensation, purement passive par essence, et assez limitée, se trouve condamnée à se faire de plus en plus aiguë, violente, étrange, exceptionnelle, extravagante, — et voilà bien ce qui est arrivé.

Baudelaire n'a donc pas d'imagination, et ses plus fervents admirateurs sont obligés d'en tomber d'accord. Il invente rarement un sujet, — qui fait toujours partie du même cycle, — et lorsqu'il en tient un, il est assez embarrassé de le traiter. Je m'imagine qu'il trouvait, ou faisait aisément, les premiers vers et le dernier, qui sont très fermes, très sonores, très expressifs, vraiment très beaux enfin. Il *partait* là-dessus, sans trop savoir comment il parviendrait au but, et, presque tout de suite, il s'arrêtait. Alors il peinait et ahanait, ou bien délayait, ou bien tournait court, ou divaguait même. On a remarqué que la plupart de ses pièces sont brèves. Ce n'est point une preuve ; c'est peut-être un indice. Je m'imagine encore que, s'il a fait beaucoup de sonnets, c'est que le sonnet ne compte que quatorze vers. Mainte pièce, *partie* pour un bon nombre de strophes, n'a pu fournir sa carrière et s'est finalement réduite en sonnet. Encore tous ces sonnets ne se soutiennent-ils pas jusqu'au bout. On compte les pièces qui ne trébuchent pas en route ; on ne peut compter celles dont le corps est farci de bourre et de remplissage.

Il y en a également dans le style. Style classique, sans grande liberté, ni audace. Très souvent plat, ou terne, ou impropre, — comme la rime est indigente, l'expression molle et incertaine, ou s'embarrasse encore de l'obscurité de la pensée et du défaut d'invention. Il n'est pas facile, — sauf à Hugo, — de dire bien ce que l'on ne sait comment dire, ou qui n'a aucun sens. Le vocabulaire emprunte nombre de termes à la peinture, à la sculpture, à la musique, à la médecine, — trait encore plus sensible chez Gautier et commun à beaucoup d'écrivains de cette période et de ce groupe. Baudelaire, d'ailleurs, avoue « un goût permanent, depuis l'enfance, de toutes les représentations plastiques ». Les violences de ce style, parfaitement concertées et réglées au reste, paraissent aussi timides aujourd'hui que la licence de la pensée. Je n'oserai certainement pas dire qu'il semble parfois, révérence parler, un peu *pompier*. Cependant, et quoiqu'ils en donnent de bien autres raisons, je crois que la *forme* est le principal moyen d'action sur les fidèles mêmes du poète. C'est la forme qui suffit à des lecteurs moins prévenus. C'est par elle, — et je dis : elle seule, — qu'il est assuré de vivre. Lorsqu'il jaillit vraiment de source, le vers a une force et un éclat, une ampleur et un coloris, une fermeté et un relief, une plénitude et une résonance admirables. *Musical*... Même moins gonflé et ambitieux de sens que le fait M. Gide, ou ramené à son honnête sens ordinaire et clair, le mot est des plus justes. Baudelaire sait choisir et assembler des mots pour le ravissement de l'oreille. La cadence en est si harmonieuse que nul organe un peu délicat n'y peut demeurer insensible.

Ne voilà-t-il pas bien des raisons qui expliquent la faveur et l'influence dont Baudelaire continue de jouir? Il en est de moins pures sans doute et qui ne s'inspirent pas uniquement de l'Art. Une misanthropie, plus ou moins factice, issue d'un cœur ravagé et de nerfs malades, tendue par l'imagination et exaspérée par la volonté, — une sensibilité fiévreuse et affolée qui enfante des visions imprécises, des formes fuyantes, des ombres vaporeuses, tout un décor de rêve et de féerie, — le goût, d'ailleurs très affecté mais alors nouveau, de l'exotisme, — l'individualisme à outrance, cette admiration et ce

culte du *Moi* (bien antérieur à M. Barrès) qu'on peut appeler le *narcissisme*, — exercent un puissant attrait sur la Jeunesse, comme le style, tout en nuances, teintes et reflets, — comme ce ragoût de volupté et de mysticisme, d'imprécations et de prières, les blasphèmes du damné et les balbutiements du petit enfant à l'âme toute blanche, dont Verlaine, infiniment plus que Baudelaire, et de manière bien plus affectée encore, s'est fait un procédé et un système. Faut-il compter que Baudelaire n'a laissé qu'un seul livre, un petit livre, ce qui est un gage quasi certain de sympathie chez les confrères? Faut-il faire état de « la phosphorescence de la pourriture [1] », de la « verdeur marbrée des décompositions [2] », du « Pétrarquisme sur l'horrible [3] », qui sont simples métaphores, mais singulièrement alléchantes pour les esprits invertis et les imaginations vicieuses?... Bien plus que Schérer, et J.-J. Weiss, et même Brunetière, Baudelaire a contre lui, hélas ! un trop grand nombre de Baudelairiens. Contre lui, le *snobisme* des rimailleurs, l'engouement des métèques, les gloussements et les pâmoisons des caillettes. Mais quelle injustice de l'en déclarer coupable ! Que de fortes raisons, — et qui n'appartiennent qu'à lui, celles-ci, — pour justifier le charme étrange, vivace et irrésistible de son œuvre !

Au moment d'écrire cette étude, j'ai interrogé, moi aussi, quelques « jeunes ». En voici deux, d'une égale et très haute culture classique, d'un goût formé par la critique, et garanti contre le risque de garder la marque d'un maître ou de céder à un entraînement irréfléchi. J'ajoute, — pour *dater* ces pages, — que, tous deux officiers et blessés cruellement, la guerre les ramène à Baudelaire, comme l'Université les a conduits à l'Aisne et à la Somme. L'un est d'éducation libérale, l'autre toute catholique, et ils ne se sont jamais vus. Celui-ci m'écrit : « ... Certes, j'aime Baudelaire... Parce que c'est un merveilleux écouteur de sensations (le rythme de l'âme emportée par la musique, l'alanguissement amoureux, l'attendrissement du soir, l'effritement de la vie, etc.) ; — parce qu'il n'a pas traduit, mais fixé, ces sensations obscures. Il ne les a pas soufflées

1. Expression de Baudelaire sur E. Poë.
2. Expression de Théophile Gautier sur Baudelaire.
3. Expression de Sainte-Beuve sur Baudelaire.

avec de grands sentiments (même sincères), ni guindées sur de hautes pensées... » Et le premier : « ... Baudelaire me séduit et m'enchante par la qualité éminemment artiste de son âme, par sa sensibilité exaspérée et disciplinée à la fois, par son inquiétude de la sensation rare... Il est le visionnaire subtil des *Correspondances*, le poète de la Beauté triste... Rien de moins naturel, de moins naïf, de moins spontané, que cette poésie ; mais, de cet artifice, naissent des plaisirs d'art nouveau et délicieux... Il a renouvelé la sensation. » — Et donnerai-je ce détail encore? Au plus fort de cette effroyable tourmente, — les trois exemplaires des *Fleurs du Mal* d'un petit cabinet de lecture du quartier des Écoles sont toujours « en main », et retenus plusieurs semaines à l'avance.

Jules Lemaître a dit que Baudelaire a fait des vers « qu'on n'avait pas faits avant lui ». C'est très bien dit, mais ce n'est pas assez dire. Au milieu de tous les défauts signalés, il reste que cette œuvre, si courte et si inégale, si tourmentée et si artificielle, possède une neuve et originale beauté. On l'éprouve plus aisément qu'on ne l'exprime. C'est, — elle aussi, — une sensation, qui tient du rêve, du parfum, de la musique ; des horizons brumeux, des espaces vides, des sons étouffés ; du trouble de l'âme et de l'indécision de certains états physiologiques. C'est on ne sait quoi de vague et de lointain, et pourtant de très précis et de très proche ; et c'est quelque chose qui émeut et oppresse, et soudain caresse et enivre. Et puis, ce peut-être tout le contraire pour un autre lecteur... Et je me demande si, en dernière analyse, on n'aboutit pas à la phrase célèbre de Victor Hugo : « *Vous créez un frisson nouveau* [1]... »

Pour moi, je me tiendrai satisfait si le lecteur m'accorde de conclure justement, comme le vieux scoliaste : *Sic de postâ scripsimus, neque amici, neque inimici.*

CAMILLE VERGNIOL

1. Lettre écrite de Hauteville-House, le 6 octobre 1859.

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

I

LETTRES ÉCRITES AVANT LE VOYAGE A L'ILE BOURBON (1833-1841)

A M. Baudelaire, juge suppléant.

Lyon, le 22 novembre 1833.

Beaucoup de choses à dire, mais *primo* m'excuser. Dans ma paresse s'est un peu mêlé d'amour-propre ; comme tu ne répondais pas, je croyais qu'il importait à mon honneur de ne pas écrire deux fois de suite. Mais j'ai reconnu que c'était du ridicule ; d'ailleurs tu es mon aîné, je te respecte, tu es mon frère, je t'aime. Beaucoup de choses à te dire, je te le promets au commencement de ma lettre, eh bien, je vais m'acquitter de ma promesse. Je viens de me fouler le pied, de là emplâtre sur emplâtre (ou amplâtre), et je déteste les emplâtres aussi bien que les médecins.

1. Œuvre posthume.

On bâtit à Lyon sur la Saône *un pont suspendu*, tout en fil de fer. Toutes les boutiques vont être éclairées au gaze (*sic*); on creuse dans toutes les rues. Le Rhône, ce rapide fleuve aux crues subites, vient encore de déborder. Car il pleut beaucoup maintenant à Lyon. La verrerie qui est située dans une presqu'île tout près de la ville (car nous y allions en promenade, nous collégiens), eh bien, le Rhône empiète toujours sur l'istme (*sic*) ; il ronge, il mange. Cette nuit enfin il a emporté l'isthme. Ce sont des choses qui arrivent souvent dans le Rhône. Une irrégularité devient enfoncement, la langue de terre devient île ; car le fleuve est très rapide.

Ma lettre est cochonnement griffonnée, mais ma plume est très mauvaise, et puis je m'inquiète peu de cela. Il me tarde de m'excuser de ma paresse par une longue lettre. Mais juge donc quel cruel supplice, cette petite entorse m'empêche de danser, moi qui ne manque pas une seule contredanse.

Et puis ! pendant mes vacances, eh bien, j'ai joué la comédie, et puis je vais encore jouer un proverbe.

Il y a peut-être bien des folies dans ma lettre ; les idées sont peut-être aussi irrégulières que l'écriture. Dieu merci, il y avait si longtemps que notre correspondance était interrompue, qu'il n'était pas difficile de trouver matière à cette conversation épistolaire. D'ailleurs il vaut mieux jacasser amicalement que de faire du fatras et du patos (*sic*).

Mais comment, Théodore [1] a eu des prix ! et... Charles n'en a pas eu.

Ventre Saint-Gris ! j'en aurai. Dis à Théodore qu'il est cause que je serai couronné. Un accessit d'excellence (le 4e) et un de thème (le 5e) ! C'est vraiment pitoyable : mais je veux en avoir et j'en aurai. Néanmoins mes compliments à Théodore, pour moi, honte, honte. Dis que de là-bas il me fasse les cornes.

Et ma sœur va-t-elle bien? est-elle remise? Bien des choses de la part de maman. Moi, je t'embrasse aussi. Parle-moi ou plutôt écris-moi tout de tous et de toi.

CARLOS

Ton numéro, le numéro de la rue.

1. Théodore Ducessois, frère de sa belle-sœur

A sa mère.

Mardi, 16 juillet 1839.

Ma chère mère, ma bonne maman, je ne sais que te dire, et j'ai toutes sortes de choses à te dire. D'abord je sens un grand besoin de te voir. Comme c'est différent d'être chez des étrangers — et ce ne sont pas précisément tes caresses et nos rires que je regrette, c'est je ne sais quoi qui fait que notre mère nous paraît toujours la meilleure des femmes, que ses qualités nous conviennent mieux que les qualités des autres femmes ; il y a un tel accord entre une mère et son fils ; ils vivent si bien l'un à côté de l'autre — de sorte que, ma foi, depuis que je suis chez M. Lassègne [1], je suis mal à mon aise. Je ne veux pas que tu croies que c'est amour-propre vexé, parce que M. Lassègne m'a constamment persécuté, et que madame Lassègne s'en est aussi un peu mêlé (*sic*). Quant à cela, je l'en remercie de tout mon cœur ; c'est bien une preuve de sa bienveillance ; cela me forme, j'en suis content ; aussi n'est point là ce qui me fatigue. C'est qu'il me manque là ce que j'aime, un esprit fait comme je l'aime, celui de ma mère ou celui de mon ami [2]. Certes M. Lassègne, certes sa mère aussi sont ornés de toutes sortes de belles qualités. Sagesse, amour, bon sens, eh bien tout cela se développe sous une forme que je n'aime pas. Il y a là des trivialités qui me repoussent un peu ; j'aime mieux que cela se développe capricieusement et plus vivement comme chez toi et mon ami. C'est dans cette maison-ci une gaîté perpétuelle, cela m'ennuie.

Certes ils sont plus heureux que nous. Chez toi j'ai vu des pleurs, des tracasseries pour mon père, des attaques de nerfs pour toi, eh bien, je *nous aime* mieux ainsi.

Et quand je sens en moi quelque chose qui me soulève, que sais-je? un violent désir de tout embrasser, une peur de ne pas savoir acquérir de l'instruction, des craintes de la vie,

1. M. Lassègne était son répétiteur de philosophie, chez lequel il avait été mis en pension pour se préparer à son baccalauréat. Dans une lettre du 12 février 1866, Baudelaire écrit qu'il consultera *cet homme* devenu médecin célèbre.

2. C'est le nom qu'il donnait alors à M. Aupick, son beau-père.

ou bien simplement un beau couchant à la fenêtre, à qui le dire? Tu n'es pas là, et mon ami de cœur non plus.

Aussi qu'est-il arrivé? C'est que je suis pire que je n'étais au collège. Au collège je m'occupais peu de la classe, mais enfin je m'occupais — quand j'ai été renvoyé, cela m'a secoué, je me suis encore un peu occupé chez toi — maintenant *rien, rien* et ce n'est pas une indolence agréable, poétique, non pas ; c'est une indolence maussade et niaise. Je n'ai pas osé le dire complètement à mon ami, ni me montrer à lui dans tout mon laid ; car il m'eût trouvé trop changé — il m'avait vu en beau — au collège je travaillais de temps en temps, je lisais, je pleurais, je me mettais quelquefois en colère ; mais du moins je vivais — maintenant point — aussi bas qu'on peut l'être; — des défauts à foison, et ce ne sont plus des défauts agréables. Si au moins cette vue pénible me poussait à changer violemment — mais non, de cet esprit d'activité qui me poussait tantôt vers le bon, tantôt vers le mauvais, il ne reste rien, rien qu'indolence, maussaderie, ennui.

J'ai mécontenté M. Lassègne — je suis descendu d'un cran dans ma propre opinion — si j'étais seul, je me fusse peut-être mal occupé, mais je me serais occupé — avec toi ou avec un ami de cœur, j'eusse été droit — dans un milieu étranger, j'ai été tout changé, désorganisé, mis de travers. J'ai l'air, n'est-ce pas? d'employer de grands mots et des subtilités pour voiler des défauts fort ordinaires. Toutes ces tracasseries se compliquent encore par le baccalauréat. J'ai la prétention d'en finir tout d'un coup, et de passer mon examen le plus tôt possible. Je vais, et j'ai déjà commencé, faire tout mon possible pour revoir toutes les matières en quinze jours, et être prêt pour les premiers jours d'août. Pour cela il faut que je voie vingt-quatre questions par jour — pour le concours, je n'y vais que comme remplaçant, c'est-à-dire que je serai appelé à composer s'il y a un absent. On m'a néanmoins demandé un acte de naissance en cas de besoin.

Après tout, c'est peut-être un bien que j'aie vu des étrangers, j'aimerai mieux ma mère. C'est peut-être un bien d'avoir été dénudé et dépoétisé, je comprends mieux ce qui me manquait — c'est peut-être, comme on dit, un état de transition — pendant tout ce temps, tes lettres me faisaient de la peine, me

mettaient encore plus mal à mon aise. — Néanmoins écris toujours ; j'aime tes lettres. Dans mes tristesses je suis content de sentir l'amour de ma bonne mère se développer en moi ; c'est toujours ça. Dans ta réponse parle-moi de mon père, longtemps. Je t'en prie, ne dis pas un mot de tout cela à M. Lassègne ; il est si bon que ça l'affligerait.

A M. Aupick.

Août 1839.

Je viens de voir une bonne nouvelle et j'en ai une bonne à t'annoncer. J'ai lu ce matin ta nomination dans *le Moniteur*, et je suis bachelier depuis hier soir à quatre heures. Mon examen a été assez médiocre, excepté le latin et le grec — fort bien — c'est ce qui m'a sauvé.

Je suis bien heureux de ta nomination — de fils à père, ce ne sont pas des félicitations banales comme toutes celles que tu recevras. Moi je suis heureux, parce que je t'ai vu assez souvent pour savoir combien cela t'était dû ; j'ai l'air de faire l'homme, et de te féliciter comme si j'étais ton égal ou ton supérieur. — Ainsi pour dire simplement, sache que je suis bien content.

Je ne vous ai pas écrit pendant quelques jours, à cause de mon examen. Je l'avais d'abord rejeté au 20 août, puis j'ai eu hâte d'en finir ; et j'ai bien fait ; c'est pour cela que j'ai été assez occupé pendant quelques jours.

Maintenant que faut-il faire? Je suis dans un assez grand embarras. Je ne puis rien faire, ni changer de logis sans ta permission, et tu ne m'écris rien. M. Charles Lassègne va partir après-demain — lui n'étant plus là, ses parents presque continuellement absents, je crois qu'il serait assez indiscret d'y rester, et M. Lassègne m'a fait entendre qu'il n'oserait même pas le demander à ses parents. Il désire de toi une réponse aussi prompte que possible. Faut-il retourner à l'hôtel [1] et dans le cas que j'y retourne, faudra-t-il continuer à manger dans ma *pension*? J'ai déjà payé deux mois — depuis

1. La pension bourgeoise Bailly.

le 5 juin jusqu'au 5 août. — Si je la quitte, j'aurai un surplus à payer. Enfin je voudrais bien avoir de vos lettres. On me demande de tes nouvelles, et je ne sais que dire. Je t'en prie, réponds-moi ; tu m'as promis une lettre pour une lettre; ainsi tu es mon débiteur.

Je vais aller annoncer ta nomination à madame Olivier — bien des embrassements à maman. Fanchette voudrait bien avoir le droit d'acheter un tablier. Elle n'en a plus. Veux-tu dire un mot à ma mère, et, s'il est possible, m'envoyer pour elle la permission de faire son achat?

Adieu.

CHARLES

P. S. — Parle-moi de ta jambe [1], et charge-moi d'une provision de nouvelles pour tous ceux qui m'en demanderont.

J'ai vu dernièrement chez le portier une foule de cartes qui t'attendent à ton retour, entre autres celle de M. Lamartine, et une autre d'un monsieur qui venait te faire ses adieux, et qui part pour Bourbonne. Il est plaisant.

Pour maman.

Voilà neuf ou dix jours que je suis ici [2], ma chère maman, et je commence à m'ennuyer cordialement. Je regrette fort que tu m'aies cru une si grande aversion pour la maison de mon frère ; Fontainebleau est moins province que Creil. Je suis ici avec des cabaretiers en retraite, des maçons enrichis, et des femmes qui ressemblent à des portières. Néanmoins j'ai trouvé dans la société du colonel une femme qui a les mains blanches, et qui parle français. Je me faufile chez elle le plus souvent que je peux. Le reste du temps je me sauve dans les champs, et je me chauffe au grand soleil. Ici tout le monde aime l'argent, on est querelleur au jeu, et effroyablement cancanier.

1. En 1815, M. Aupick, alors adjudant-major au 46e de ligne, avait reçu au-dessus du genou gauche une balle qui s'était logée dans l'os crural. Nommé maréchal de camp en 1839, il l'avait sentie s'en détacher, mais laissant une plaie constamment entretenue par la carie de l'os lui-même.

2. Cette lettre était écrite à Creil.

Il y a ici une personne que je dois aimer, tant elle est bonne pour moi ; quelquefois elle en est fade ! C'est madame Nemfray. C'est elle qui avant que j'arrive a arrangé ma chambre, y a fait mettre des rideaux, un papier, une pendule, a couvert elle-même un paravent. Un jour j'ai dit que le thé était une bonne chose, et le lendemain il y a eu du thé toute la journée dans la maison ; un autre jour, j'ai parlé de soupe à l'oignon, et nous avions à dîner une soupe à l'oignon, — d'omelette au lard, et vite nous déjeunions avec une omelette au lard. Tu vois qu'elle est plus tâtillonne et plus maman qu'une maman ; enfin si tu lui écris, dis-lui combien je lui en suis reconnaissant. Elle m'a dit que tu avais été souffante. J'espère et j'ai pensé que c'était uniquement de la fatigue et de l'agitation du vacarme que j'ai causé là-bas [1]. N'est-ce pas, chère maman, que, ne fût-ce que par amour-propre pour ton fils, tu te porteras bien, tu mangeras bien, afin que ton mari ne me reproche pas de t'avoir rendue malade? Persuade-lui, si tu peux, que je suis non pas un grand scélérat, mais un bon garçon.

Je t'embrasse et je t'enverrai dans ma prochaine lettre des fleurs qui te paraîtront singulières.

CHARLES

II

LETTRES ÉCRITES EN 1842, 1843 ET 1844 [2]

1842.

Je pars, et ne reparaîtrai que dans une situation d'esprit et d'argent plus convenable. Je pars pour plusieurs motifs. D'abord je suis tombé dans un marasme et un engourdissement affreux, et j'ai besoin de beaucoup de solitude pour me refaire un peu, et reprendre de la force. — En second lieu, il m'est impossible de me faire tel que ton mari voudrait que je fusse ; par conséquent, ce serait le voler que de vivre plus

1. Par suite d'une grave altercation avec son beau-père qui dès lors prit le parti de le faire voyager.

2. A sa mère.

longtemps chez lui ; et enfin je ne crois pas qu'il soit *décent* que je sois traité par lui comme il paraît désormais vouloir le faire. — Il est probable que je vais être obligé de vivre durement, mais je serai mieux. — Aujourd'hui ou demain, je t'enverrai une lettre qui t'indiquera ceux de mes effets dont j'ai besoin, et l'endroit où il faudra les envoyer. Ma résolution est ferme, définitive et raisonnée ; ainsi il ne faut pas se plaindre, mais la comprendre.

B. D.

3 mars 1843.

Je te fais mes bien sincères excuses de n'être pas allé chez toi. Le mois avait vingt-neuf jours, ce qui a brouillé mes comptes, et le billet n'est arrivé que le 29.

De plus je suis occupé à refondre mon article tout entier. La course est si longue que quand je suis sorti de chez moi, je n'ai plus le courage d'y rentrer, et la journée est perdue. Quand je reste, il faut bien que je m'occupe.

De plus, et ceci est un sentiment qui va te déplaire beaucoup, je ne saurais te dépeindre l'effet triste et violent que produit sur moi cette grande maison froide et vide, où je ne connais personne que ma mère. Je n'y entre qu'avec précaution, je n'en sors que furtivement ; cela m'est devenu insupportable. Excuse-moi un peu, et laisse-moi dans ma solitude, jusqu'à ce qu'il en sorte un livre.

C. B.

P. S. — Renvoie-moi tous mes papiers.

16 novembre 1843.

J'ai eu, il y a deux jours, une longue entrevue avec le directeur du *Bulletin de l'Ami des Arts.* — Ma nouvelle passera dans le premier numéro du mois de janvier. — Dès cette époque, je fais définitivement partie de la rédaction, et j'ai promis force nouvelles. Je lui ai de plus promis des abonnements. Il est de mon intérêt que cet homme m'ait des obligations. Donc, je compte sur toi, pour prendre un abonnement,

de plus, pour en faire prendre aux personnes de ta connaissance, Paul, madame Edmond Blanc, etc. L'abonnement (vingt francs maintenant) sera de trente-six francs à partir du 5 janvier, attendu que le journal paraîtra toutes les semaines. Un autre intérêt que j'ai là dedans, est que le rédacteur en chef du *Bulletin* est un ami de J. Janin, qui sera probablement chargé de recomposer la rédaction de *l'Artiste*, lequel se vend cette semaine ; *lequel rédacteur* m'a formellement promis de me faire entrer dans la rédaction. Je t'embrasse et compte sur toi — après avoir pris un abonnement, et demandé les *numéros déjà parus*, envoie-moi à mesure les noms des personnes qui pourraient s'y abonner, pour que je puisse m'en prévaloir auprès de ces messieurs. Boulevard Bonne-Nouvelle, galerie des Beaux-Arts. Gérant Guillemin.

BAUDELAIRE

1843. Ce matin, huit heures et demie.

M. Ancelle m'a donné hier les derniers sacrements. Ainsi je n'ai plus rien à faire qu'à me retourner à moi tout seul, et qu'à me creuser le cerveau.

Ayez la bonté de venir m'assister aujourd'hui après votre déjeuner, ne fût-ce que par quelques heures de conversation. Je suis trop abattu pour n'être pas très calme, et je vous promets que je ne me laisserai aller à aucune violence de langue ; n'y manquez pas, je vous en prie ; car j'en suis à ce point que je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je vais faire. Je présume que votre présence seule, ne me fût-elle d'aucune utilité, me rendra un peu de sécurité.

CHARLES

Je ne me suis aperçu que j'avais dû hier vous faire encore de la peine, qu'après que vous êtes partie ; vous êtes si indulgente que vous aurez probablement attribué cela au trouble moral dans lequel je vis depuis quelques jours.

1843.

J'ai été obligé de sortir de chez moi cette nuit, et de coucher pour deux jours sans doute, jusqu'à ce que quelqu'un ait

arrangé la chose pour moi — *dans un petit hôtel borgne et introuvable*, parce que j'étais cerné et espionné chez moi, de façon que je ne pouvais plus bouger. Je suis sorti sans argent de chez moi par la raison bien simple qu'il n'y en avait pas. Cette lettre te demande dix francs, pour passer ces deux jours, jusqu'au 15. Je suis encore au lit, et j'attends avec inquiétude.

Tes soixante francs ont pourtant porté leur fruit, mais je ne puis toucher cet argent (neuf cents) qu'à la fin du mois.

C. B.

1843.

Fais-moi le plaisir, *je t'en supplie en grâce*, de m'envoyer un peu d'argent, *trente*, si tu peux, moins si tu veux, et encore moins. Je suis dans un tel tracas de corrections, d'affiches et de placards, qu'il m'est imposssible de bouger et de sortir, pour aller chercher de l'argent.

Car si je l'avais pu, je serais allé immédiatement chez toi. Si je commence ma lettre par la question *intéressée*, c'est pour que, venant à la fin, tu ne prennes pas ceci pour une ruse.

Malheureux, humilié, triste comme je le suis, violenté tous les jours par une foule de besoins, je crois qu'il faut être très indulgent pour moi. J'ignorais, car le vivre et tout mes chagrins m'empêchent je crois, de penser à toute autre chose, j'ignorais que toi qui as eu la bonté de pardonner tant de choses, tu fusses si profondément affligée. Tu ne peux t'imaginer quelle impression pénible et quelle honte j'ai senti (*sic*), quand j'ai vu le mal que je t'avais fait, et dont je ne prévoyais pas les conséquences. Je voudrais le réparer ; mais vraiment cela se peut-il maintenant? Quelque temps encore peut-être, et sorti des premiers embarras, mon esprit plus libre me permettra d'être pour toi tel que je voudrais être sans cesse.

Je t'embrasse tendrement, si tu veux bien le souffrir.

B. D.

1843.

Au moment où je voulais m'habiller pour vous aller trouver, j'ai trouvé les portes fermées à double tour. Il paraît que le médecin ne veut pas que je bouge.

Ainsi, je ne puis pas vous aller voir ; quand je vous écris, c'est M. Ancelle qui me répond, et qui me défend de vous aller voir. — De plus, l'on m'enferme.

Prenez-vous donc mes souffrances pour une plaisanterie? et avez-vous le courage de me priver de votre présence? — je vous dis que j'ai besoin de vous, qu'il faut que je vous voie, que je vous parle. Mais venez donc, venez donc *tout de suite* — pas de pruderie. Je suis chez une femme, mais je suis malade, et je n'en peux pas bouger.

Il faut au moins, si vous ne pouvez pas faire ce que je vous demande, m'instruire de ce qu'il est possible de faire. On me met au secret, on m'enferme, vous ne me répondez pas, quand je vous écris, on m'écrit que je ne puis pas vous voir, qu'est-ce que tout cela veut dire? Je vous en supplie, venez donc me trouver, mais de suite, de suite — pas de cris.

CHARLES

Madame Duval, rue de la Femme-sans-Tête, 6.

P. S. — Je vous affirme que si vous ne venez pas, cela ne peut qu'occasionner de nouveaux accidents.

Je *veux* que vous veniez seule.

1843.

Ma chère petite mère, je te remercie de toutes tes bontés et de tes complaisances. On boira ton thé en pensant à toi. Fais-moi le plaisir de lire ce manuscrit, qui est achevé, et où il y a peu de chose à corriger. Je l'ai retiré ce matin d'un *journal* (*la Démocratie*), où il est refusé pour cause d'*immoralité* ; mais ce qu'il y a de très bon, c'est qu'il a assez émerveillé les gens pour qu'on m'ait fait l'honneur de m'en *demander précipitamment* un second, avec force amabilités et compliments.

Tu ne connais pas la fin ; lis-le et dis-moi sincèrement *l'effet produit sur toi.*

C. B.

P. S. — Si tu es chez toi au moment où la chose arrivera, donne vingt sous à l'individu.

1844.

Je te prie de lire ceci très attentivement parce que c'est très sérieux, et que c'est un appel suprême à ton bon sens et à la tendresse si vive que tu dis avoir pour moi. Je te donne d'abord cette lettre sous le sceau du secret, et te prie de ne la montrer à personne.

Ensuite, je te prie en grâce de n'y voir aucune intention de viser au pathétique, ni de te toucher autrement que par quelques raisonnements. L'habitude bizarre qu'ont prises (*sic*) nos discussions de se tourner en aigreurs, dont souvent il n'y a rien de vrai chez moi, l'état d'agitation dans lequel je suis, le parti pris chez toi de ne plus m'écouter, m'ont obligé à prendre la forme d'une lettre où je veux te persuader combien tu peux avoir tort malgré toute ta tendresse.

J'écris ceci à tête bien reposée, et quand je songe à l'état de maladie dans lequel je suis depuis plusieurs jours, causé par la colère et l'étonnement, je me demande comment, par quel moyen, je pourrai supporter la chose accomplie. Vous ne cessez, pour me faire avaler la pilule, de me répéter que cela n'a rien que de tout naturel, et nullement déshonorant, c'est possible, et je le crois ; mais en vérité qu'importe ce que c'est pour la plupart des gens, si c'est *tout autre chose* pour moi. Tu regardes, m'as-tu dit, ma colère et mon chagrin comme tout passagers ; tu présumes que tu ne me fais un bobo d'enfant que pour mon bien. Mais persuade-toi donc bien une chose, que tu sembles toujours ignorer, c'est que vraiment, pour mon malheur, je ne suis pas fait comme les autres hommes. Ce que tu regardes comme une nécessité et une douleur de circonstance, je ne peux pas le supporter. — Cela s'explique très bien. Tu peux, quand nous sommes seuls, me traiter de telle ou telle façon qu'il te plaît ; mais je repousse avec fureur tout ce qui est attentatoire à ma liberté. N'y a-t-il pas une cruauté incroyable à me soumettre à l'arbitrage de quelques hommes que cela ennuie, et qui ne me connaissent pas? Entre nous, qui peut se vanter de me connaître, et de savoir où je veux aller, ce que je veux faire, et de quelle dose de patience je suis capable? Je crois sincèrement que tu tombes dans une grave erreur. Je te le dis froidement, parce que je me regarde comme

condamné par toi, et que je suis sûr que tu ne m'écouteras pas ; mais remarque bien ceci tout d'abord, c'est que tu me fais sciemment et involontairement une peine infinie, dont tu ne sais pas tout le poignant.

Tu as manqué à ta parole de deux manières : quand tu as bien voulu me prêter huit mille francs, il a été convenu entre nous qu'au bout d'un certain temps tu aurais le droit de prendre une certaine quantité sur tous les travaux que je pourrais faire. J'ai refait quelques dettes, et quand je t'ai dit qu'elles étaient minimes, tu m'as promis d'attendre encore un peu. En effet, quelques médiocres avances d'argent, combinées avec l'argent gagné, pouvaient les éteindre rapidement. Maintenant ton parti est pris d'une manière furieuse ; tu as été si vite en besogne, que je ne sais plus moi-même que faire, et que je suis obligé de renoncer à mon plan. J'avais imaginé que mon premier travail, étant presque une chose de science, et tombant sous les yeux de plusieurs personnes, il te serait fait quelques compliments, que toi voyant de l'argent venir, tu ne m'aurais pas refusé quelques nouvelles avances, et qu'ainsi, au bout de quelques mois, j'aurais pu revenir à un débarras complet, c'est-à-dire au point où j'en étais après ces huit mille francs. Point ; tu n'as pas voulu attendre — pas voulu attendre quinze jours.

Vois donc quel faux raisonnement tu fais, et quelle conduite illogique. Tu me fais une peine infinie, et tu fais une démarche toute (*sic*) offensante, la veille peut-être d'un commencement de succès, la veille de ce jour que je t'ai tant promis. — C'est juste le moment que tu choisis pour me casser bras et jambes, car, comme je te l'ai dit, je ne veux pas du tout accepter ce *conseil* comme quelque chose d'anodin et d'inoffensif. Je sens déjà l'effet qui se produit, et à ce sujet tu es tombée dans une erreur bien plus grave encore, qui consiste à croire que ce sera un stimulant. Tu ne peux pas te faire une idée de ce que j'ai senti hier, de ce qui m'est tombé de découragement dans les jambes, quand j'ai vu que la chose devenait sérieuse, quelque chose comme une envie subite d'envoyer tout promener, de ne plus m'occuper de rien, de ne pas même aller chez M. Ed. Blanc chercher ma lettre, en me disant tranquillement : à quoi bon, je n'en ai plus besoin, je n'ai plus qu'à me contenter de manger comme un idiot ce qu'elle voudra bien me donner.

C'est de ta part une erreur si grave, que M. Ancelle me disait à Neuilly : « J'ai dit à votre mère que si vous laisser manger le tout vous conduisait au travail et à un état, je lui conseillais de vous laisser faire ; mais que cela ne serait jamais. » Je ne crois pas qu'il soit possible de dire quelque chose de plus insolent et de plus bête. Je n'ai jamais osé aller jusque-là, et me dire froidement que je mangerais tout. Je présume bien que tu n'es pas aussi indulgente que lui, et, pour moi, j'aime trop ma liberté pour faire une pareille sottise. Maintenant, quoique je ne sois que ton fils, tu dois avoir assez de respect pour ma personne pour ne pas me soumettre à un arbitrage d'étrangers, quand tu sais la valeur de ces douleurs pour moi. Et avoir égard aux difficultés de ce que j'ai entrepris. — A coup sûr, et je t'assure, ma chère mère, que ce n'est point une menace pour te faire reculer, mais l'expression de ce que je sens, — le résultat sera juste contraire à ce que tu attends — c'est-à-dire un abattement complet.

Maintenant j'en viens à autre chose, qui pour toi sans doute aura plus de valeur que toutes sortes de promesses et que toutes mes espérances.

Tu es, m'as-tu dit, conduite par une tendresse inquiète et persistante. Tu veux me conserver ce que j'ai malgré moi, je le veux bien, je n'ai jamais eu l'intention de le dévorer en entier, je suis prêt à te livrer tous les moyens de me le garder. Excepté un pourtant, celui que tu as choisi. Que t'importe le moyen, pourvu que tu arrives à ton résultat? Pourquoi veux-tu employer uniquement celui qui me fait une si affreuse peine? Celui qui répugne le plus odieusement à ma nature, des arbitres des juges, des étrangers. — A quoi bon?

Dernièrement, ne sachant pas un mot de droit, je t'ai parlé en l'air d'une donation combinée de telle sorte qu'elle me revînt, en cas de mort. Je ne sais pas si cela est possible ; mais, à coup sûr, tu ne me feras pas croire que, dans toutes les tricheries du notariat, il n'y ait pas d'autres moyens qui puissent te satisfaire que celui que tu veux employer. Et pourquoi? Voyons, peut-on être plus loyal et plus sincère que je le suis? puis-je donner une preuve plus éclatante de ma bonne foi et de l'accord de ma volonté avec la tienne? j'aime mieux n'avoir plus de fortune, et m'abandonner entièrement à toi, que de

subir un jugement quelconque, — l'un est encore un acte de liberté, l'autre est attentatoire à ma liberté.

Pour en finir, je te supplie en grâce, le plus humblement du monde, de t'épargner une grande peine, et une humiliation affreuse pour moi. Mais pour Dieu, point d'arbitres, point d'étrangers — point de confidences — je désire que toutes choses soient suspendues, jusqu'à ce que j'aie eu, avec toi et M. Ancelle, une longue conférence. Je vais le voir ce soir ; j'espère te l'amener. — Mais je suis sûr, formellement sûr, qu'après un premier succès, il me sera facile, moyennant que tu m'aides un peu, d'arriver *rapidement* à une bonne position.

Je te renouvelle mes prières avec insistance — je suis sûr que tu te trompes — après cela, — si je ne me suis pas dûment expliqué combien il serait plus doux et plus raisonnable de nous arranger à l'amiable, fais ce que tu voudras, et arrive que pourra.

M. Ed. Blanc m'a donné une fort bonne lettre, avec laquelle je vais tâcher de me débrouiller à la *Revue* ce matin. — Une dernière fois, songe bien que je ne te demande d'autre faveur que celle d'une commutation de moyens.

CHARLES

1844. Dimanche matin.

Une fois encore je te supplie de bien peser ta résolution avant de m'enlever ma dernière ressource qui est toi.

D'ailleurs je me rends cruellement justice, et je me demande à quoi je sers, si ce n'est à te faire du mal. Comment maintenant aurai-je le courage (si toutefois je suis sauvé) de me mettre en route le 14, et comment, avec quel œil me recevras-tu?

Dans ma terreur, je vais peut-être tout à l'heure, dans la crainte d'un refus de toi, faire encore une démarche devant laquelle toute ma nature recule. Elle sera sans succès. Et puis, je t'en supplie, dis-moi donc si réellement tu as pu supporter ma lettre sans détriment, sans secousse pour ta santé.

CHARLES

Je rouvre ma lettre pour une bonne nouvelle ; malheureusement elle ne vient pas de moi. Mon frère va beaucoup mieux. J'ai vu une longue lettre de lui, dont l'écriture n'était pas du tout indécise.

III

LETTRES ÉCRITES APRÈS LA NOMINATION DU CONSEIL JUDICIAIRE[1]
(1845-1848)

1845.

Je te remercie de la bonne et douce lettre que tu as laissée chez moi.

Je désirerais que tu vinsses me voir *demain matin*. Je veux te parler *d'argent*, n'aie aucune frayeur. Il ne s'agit pas de t'en emprunter, mais d'un arrangement particulier, moins long à t'expliquer qu'à t'écrire.

Je me trouve, par une série de démarches, heureuses en même temps que malencontreuses, en veine de gagner beaucoup en peu de temps — mais *pris par les dettes que tu sais*, qui deviennent tous les jours plus honteuses. — J'ai à faire cinq feuilletons pour l'*Esprit public*, demandés — deux pour *l'Époque*, deux pour *la Presse*, un article pour la *Revue nouvelle*. Tout cela constitue une somme énorme. Je n'ai jamais été doté d'espoirs aussi clairs. Mais j'ai en même temps mon *Salon* sur les bras, c'est-à-dire un volume à faire en huit jours.

Tu vois combien je suis occupé, et combien je suis excusable de ne pas aller t'expliquer tout cela moi-même ; je suis même obligé ces jours-ci de charger un de mes amis de mes courses.

BAUDELAIRE DUFAYS

Il faut que tu me tires d'un piège affreux. Je suis à la maison d'arrêt depuis hier matin. Je croyais partir demain, mais je suis sous le coup d'un nouveau jugement, puis d'un troi-

1. A sa mère.

sième, chose qu'on ne vous déclare traîtreusement que quand on est pris.

Il faut que je sorte demain — j'ai affaire à la campagne. Une fois hors d'ici, je m'occuperai de régler mes affaires avec la garde nationale. Je viens donc d'envoyer au général de l'état-major une lettre dans laquelle je lui dis que *des affaires importantes, une signature, de l'argent, etc., m'appellent impérieusement chez mon notaire, et que je m'engageais à venir moi-même* subir le reste de ma condamnation un autre jour. Or cela fera un fort bon effet, si tu vas toi-même affirmer le même mensonge, et crier qu'on a absolument besoin de moi demain.

Sur ce je t'embrasse et j'attends. L'état-major de la garde nationale se tient place du Carrousel, le général est M. Carbonnel.

CHARLES

Samedi, 4 décembre 1847.

Malgré la cruelle lettre par laquelle vous avez répondu à ma dernière demande, j'ai cru qu'il m'était permis de m'adresser encore une fois à vous, non pas que je ne sache parfaitement quelle mauvaise humeur cela vous causera, et quelle peine j'aurai à vous faire comprendre la légitimité de cette demande, mais parce que je sens en moi une telle conviction que cela peut m'être infiniment et définitivement utile, que j'ai espéré vous la faire partager. Remarquez bien que je dis *encore une fois*, ce qui dans ma pensée bien sincère veut dire : la dernière fois. Sans doute je vous dois des remercîments pour l'obligeance que vous avez mise à me faire fournir quelques-uns des objets indispensables à une vie plus raisonnable que celle que je subis depuis longtemps, c'est-à-dire quelques meubles. Mais les meubles achetés, je me suis trouvé sans le sol, et sans quelques-uns de ces objets non moins indispensables qu'il est facile de deviner, une lampe, une fontaine, etc... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai été obligé de subir une longue discussion avec M. A. pour arracher du bois et du charbon. Si vous saviez quel effort il m'a fallu faire pour prendre la plume et m'adresser encore une fois à vous, désespérant de vous faire comprendre, à vous dont la vie est toujours facile et régu-

lière, comment je pouvais me trouver dans de pareils embarras ! Supposez une oisiveté perpétuelle commandée par un malaise perpétuel, avec une haine profonde de cette oisiveté, et l'impossibilité absolue d'en sortir, à cause du manque perpétuel d'argent. A coup sûr dans de pareils cas, il vaut mieux, quelque humiliation qu'il m'en coûte, m'adresser encore à vous, qu'à des indifférents chez qui je ne trouverais pas la même sympathie. Actuellement, voici ce qui m'arrive. Tout heureux d'avoir un logement et des meubles, mais privé d'argent, j'en cherchais depuis deux ou trois jours, quand lundi dernier, au soir, exténué de fatigue, d'ennui et de faim, je suis entré dans le premier hôtel venu, et depuis ce temps j'y reste, *et pour cause*. J'avais donné l'adresse de cet hôtel à un ami, à qui j'ai prêté de l'argent, il y a quatre ans, du temps que j'en avais, mais il me manque de parole. Du reste j'ai dépensé peu de chose, trente ou trente-cinq francs en une semaine ; mais là n'est pas tout l'embarras. Car je suppose que, par une bienveillance malheureusement toujours insuffisante, vous veuilliez bien me tirer de cette malheureuse étourderie, DEMAIN que faire? Car l'oisiveté me tue, me dévore, me mange. Je ne sais vraiment pas comment je possède assez de force pour dominer l'effet désastreux de cette oisiveté, et posséder encore une lucidité absolue d'esprit, et une espérance perpétuelle de fortune, de bonheur et de calme. Or voici ce que je vous demande *à mains jointes*, tant je sens que je touche aux dernières limites, non seulement de la patience des autres, mais aussi de la mienne. Envoyez-moi, *cela dût-il vous coûter mille peines, et quand bien même vous ne croiriez pas à l'utilité réelle de ce dernier service, non seulement la somme en question, mais de quoi vivre une vingtaine de jours*. Vous fixerez comme vous l'entendrez la chose. Je crois si parfaitement à l'emploi du temps et à la puissance de ma volonté, *que je sais positivement* que si je pouvais parvenir à mener, quinze ou vingt jours durant, une vie régulière, *mon intelligence serait sauvée*. C'est un dernier essai, *c'est un jeu*. Risquez sur l'inconnu, ma chère mère, je vous en prie. L'explication de ces six années si singulièrement et si désastreusement remplies, si je n'avais pas joui d'une santé d'esprit et de corps que rien n'a pu tuer, est fort simple ; cela se résume

ainsi : étourderie, remise au lendemain des plans les plus vulgairement raisonnables, conséquemment misère, et toujours misère. En voulez-vous un échantillon : il m'est arrivé de rester trois jours au lit, tantôt faute de linge, tantôt faute de bois. Franchement, le laudanum et le vin sont de mauvaises ressources contre le chagrin. Ils font passer le temps, mais ne refont pas la vie. Encore pour s'abrutir faut-il de l'argent. La dernière fois que vous avez eu l'obligeance de me donner quinze francs, je n'avais pas mangé depuis *deux jours* — quarante-huit heures. — J'étais perpétuellement sur la route de Neuilly, je n'osais pas avouer mon tort à M. A., et je ne me tenais éveillé et debout que grâce à l'eau-de-vie qu'on m'avait donnée, moi qui exècre les liqueurs, et à qui elles tordent l'estomac. Puissent de pareils aveux — ou pour vous ou pour moi — n'être jamais connus des hommes vivants et de la postérité ! Car je crois encore que la postérité me concerne. On ne voudrait pas croire qu'un être raisonnable, et issu d'une mère bonne et sensible, soit tombé dans de pareils états. Aussi que cette lettre, adressée uniquement à vous, la première personne à qui je fais de pareilles confidences, ne sorte pas de vos mains. Vous devez trouver dans votre cœur des raisons bien suffisantes pour comprendre que de pareilles plaintes ne peuvent s'adresser qu'à vous, et ne pas sortir de vous. Du reste, avant de vous écrire, j'ai pensé à tout, et *j'ai résolu de ne plus voir M. A.*, — avec qui j'ai déjà eu deux entrevues désagréables, — si vous commettiez la faute de considérer cette dernière tentative comme vulgaire et ressemblant aux autres, et de lui communiquer cette lettre ou simplement un avis. Je viens de relire ces deux pages, et elles me paraissent singulières à moi-même. Jamais je n'ai osé me plaindre si haut. J'espère que vous voudrez bien mettre cette excitation sur le compte des *souffrances inconnues à vous* que je subis. L'oisiveté absolue de ma vie apparente, contrastant avec l'activité perpétuelle de mes idées, me jette dans des colères inouïes. Je m'en veux de mes fautes, et je vous en veux de ne pas croire à la sincérité de mes intentions. Le fait est que depuis quelques mois je vis dans un état surnaturel. Or, pour en revenir au principe de la démonstration que je voulais vous faire, mon existence absurde s'explique généra-

lement ainsi : dépense étourdie de l'argent consacré au travail. Le temps fuit, les nécessités se relèvent. *Une dernière fois*, voulant en finir et croyant à ma volonté, je me suis adressé à vous, pour faire un essai, une dernière mise au jeu, comme je vous le disais tout à l'heure, cela — encore une fois — vous parût-il exhorbitant (*sic*), et gênât-il vos affaires. *Je devine* et je comprends très bien combien toute irrégularité de dépenses doit être insupportable et une occasion de trouble dans la vie d'une femme de ménage, surtout de vous auprès de qui j'ai vécu ; mais je suis dans une situation d'esprit exceptionnelle ; j'ai voulu voir une fois encore si l'argent de ma mère me profiterait, et je crois cela sûr et définitif ; je souffre trop pour ne pas vouloir en finir *une dernière fois*. Ce mot est déjà, je crois, revenu plusieurs fois.

Et en effet, malgré l'épouvantable douleur que j'éprouverais à quitter Paris et à dire adieu à tant de beaux rêves, j'ai fait la sincère et violente résolution de le faire, si je ne puis pas prendre sur moi de vivre laborieusement quelque temps avec l'argent que je vous demande. Or, ce serait pour aller loin. Des gens que j'ai connus à *l'Ile de France* ont daigné se rappeler de (*sic*) moi ; j'y trouverai une place très facile à remplir, des appointements beaux pour un pays où on vit facilement quand on y est établi, et *l'ennui, l'ennui horrible et l'affaiblissement intellectuel des pays chauds et bleus*. Mais je le ferai comme châtiment et expiation de mon orgueil, si je manque à mes dernières résolutions. Ne cherchez pas parmi les places officielles quel peut être cet emploi. Car il est presque domestique. Il s'agit de *tout* apprendre, sauf la chimie, la physique et les mathématiques, aux enfants d'un ami. Mais ne parlons plus de cela, car la nécessité possible de cette résolution me fait frémir. Seulement j'ajoute que dans le cas où je jugerais à propos *de me punir ainsi d'avoir manqué à tous mes rêves*, j'exigerais, puisque là-bas m'attendrait une vie facile et sûre, que *tout derrière moi fût payé*. La seule pensée de cette décadence et de cette abjuration de forces me donne le frisson. Aussi je vous conjure de ne pas même montrer confidentiellement cette lettre à *M. A.*, tant je trouve honteux pour un homme de douter d'un succès. J'ai jusqu'au mois de février pour accepter ou refuser, et je prétends vous donner

au jour de l'an les preuves que votre argent a été bien employé.

Or, voici mon plan : il est excessivement simple. Il y a à peu près huit mois que j'ai été chargé de faire deux articles importants qui traînent toujours, l'un une *histoire de la caricature*, l'autre une *histoire de la sculpture*. Cela représente six cents francs, et ne remplira que des besoins urgents. Or, ces matières-là pour moi sont un jeu.

A partir du jour de l'an, je commence un nouveau métier, — c'est-à-dire la création d'œuvres d'imagination pure, — le Roman. Il est inutile que je vous démontre ici la gravité, la beauté, et le côté infini de cet art-là. Comme nous sommes dans les questions matérielles, qu'il vous suffise de savoir que *bon ou mauvais, tout se vend*; il ne s'agit que d'assiduité.

Or, *j'ai calculé* que la lassitude excessive de la plupart de mes créanciers qui regardent leur créance comme déplorable, et en plus la conscience intime qu'ils ont pour la plupart de m'avoir *indignement volé*, me permettraient de réduire le chiffre total de mes dettes à six ou huit mille francs au plus. Cette somme-là est facile à trouver avec de l'attention et de la persistance, croyez-en l'expérience que j'ai acquise dans tout ce remue-ménage de journaux et de librairie. Qui chargerai-je de la besogne pénible de conférer avec eux, moi-même, *M. A.*, ou un autre? Je l'ignore encore. Mais j'exige de vous la promesse que ce premier acte accompli, et de plus, ayant laissé quelques mois s'écouler, pour prouver que je sais non seulement payer des dettes, mais aussi n'en plus faire, vous m'aiderez de votre témoignage et la première aussi de vos efforts, pour me faire rendre la libre disposition de ma fortune. Alors aussi vous me rendrez ces cruelles lettres dont vous m'avez parlé, et envers lesquelles vous êtes si sévère. Mais si vous saviez de quelle complication de petites et de grandes souffrances est faite ma souffrance habituelle ! Au moins me suis-je appliqué cette fois à vous écrire une lettre convenable, et qui peut témoigner de la lucidité absolue de mon esprit dans mes bons moments ; mais le malheur est que j'ai besoin de vous, et que je ne puis faire vis-à-vis de vous aucune démarche qui n'ait l'air intéressé.

Je suis bien fatigué. J'ai comme une roue dans la tête. — Une dernière fois, ma chère mère, je vous adjure au nom de mon salut. — C'est la première fois, je crois, que je vous fais aussi longuement confidente de tant de plans chéris et importants pour moi. Puisse cela vous persuader que je pense de temps en temps faire abnégation de mon orgueil vis-à-vis de ma mère !

Ne me parlez plus de mon âge. Toutes les éducations, vous le savez, ne sont pas les mêmes, et la question se résume ainsi. Plus il s'est écoulé de temps entre le jour de la naissance, et l'instant marqué pour le succès, plus il faut aller vite et profiter du reste.

Mais encore une fois, je me sens maintenant si parfaitement disposé, qu'il serait vraiment malheureux que je ne me fusse pas fait comprendre. Le temps s'envole, et quelques jours d'oisiveté de plus peuvent me tuer. Je vous l'ai dit, j'ai tant abusé de mes forces que je suis arrivé aux dernières limites de ma propre patience, et que je suis incapable d'un dernier grand effort si on ne m'aide pas un peu.

Si par hasard la pensée vous venait de demander de l'argent à M. A., ne lui dites pas pourquoi, et puisque c'est à vous que je me suis adressé, que *j'aie au moins le plaisir de recevoir ce service de vous seule.* Répondez immédiatement ; *voilà trois jours que je m'encourage moi-même à vous écrire et que je n'ose pas.* Vous pouvez vous fier au commissionnaire. — Encore un mot. Il y a longtemps que vous cherchez à m'exclure tout à fait de votre présence. Vous espérez sans doute que cette exclusion achèvera la conclusion de mes embarras. Quelques torts que j'aie pu avoir, ce n'est pas là une faute, et me croyez-vous l'âme assez forte pour supporter une solitude perpétuelle? Je prends *l'engagement de ne vous aller voir la première fois que pour vous porter une heureuse nouvelle.* Mais dès lors je vous demande à vous voir, et à être bien reçu, et de façon même que votre contenance, vos regards et votre parole me protègent chez vous contre tout le monde.

Adieu. Je suis heureux de vous avoir écrit.

CHARLES

16 décembre 1847.

Tu es sans doute dans les embarras d'un déménagement, ce qui fait ce que je vais te demander te gênera peut-être un peu. J'ai beaucoup à te dire et à t'expliquer. Une lettre me coûte plus à écrire qu'un volume. D'un côté, j'ai horreur de tout chez toi et surtout de tes domestiques. Je voulais te prier d'être aujourd'hui *au Louvre, au Musée, dans le grand salon carré*, à l'heure que tu m'indiqueras, mais le plutôt (*sic*) que tu pourras. Le Musée n'est d'ailleurs ouvert qu'à onze heures. C'est l'endroit de Paris où l'on peut le mieux causer ; c'est chauffé, on peut y attendre sans s'ennuyer, et d'ailleurs c'est le lieu de rendez-vous le plus convenable pour une femme. Pourtant si cela te dérange trop, trouve un autre moyen. J'allais oublier de te dire que comme tu n'as pas de carte, tu diras au concierge ton nom, et que tu viens chercher ton fils. Il sera prévenu.

Une réponse de suite.

B. D.

J'aurai soin d'y être le premier. Je te remercie de ta dernière lettre, il y avait longtemps que tu avais perdu ce ton. C'est cette lettre qui m'a engagé à te demander ce rendez-vous.

2 janvier 1848.

Ma chère mère, je te demande pardon de n'être pas allé chez toi immédiatement, ainsi que je te l'avais promis. Sois parfaitement sûre que je n'oublie rien de ce que je t'ai promis. — Si je ne vais pas te voir immédiatement, c'est que d'abord je tiens fort à te pouvoir affirmer à coup sûr que mes affaires vont mieux, et en second lieu, pour un motif qui te fera rire, tant tu le trouveras puéril, c'est que je ne me trouve pas suffisamment bien vêtu pour aller chez toi. A deux ou trois jours d'ici.

B. D.

IV

LETTRES ÉCRITES PENDANT LES AMBASSADES DE M. AUPICK A CONSTANTINOPLE ET MADRID ET PENDANT SON SÉJOUR INTERMÉDIAIRE A L'HOTEL DU DANUBE, RUE RICHEPANSE (1848-1852)

LETTRES ÉCRITES PENDANT L'AMBASSADE A CONSTANTINOPLE EN 1848 ET 1849

A M. Aupick.

Paris, 8 décembre 1848.

Avant-hier, M. Ancelle m'a dit que mon voyage dans l'Inde, que j'ai fait il y a quelque temps, avait été à mon insu, payé par vous, et que l'argent que je croyais devoir à sa complaisance, c'était à vous que je le devais. M. Ancelle avait eu tort de me taire et de me cacher primitivement cet envoi ; car d'abord je n'eusse nullement rougi de recevoir cet argent de vous, et en second lieu, s'il m'avait dit tout d'abord : « J'ai reçu une somme de cinq cents francs pour vous », au lieu de la manger petit à petit dans une expédition qui ne m'a rien rapporté, j'eusse pu, la prenant en bloc, la dépenser plus utilement, en restant à Paris.

Je vous avoue que cette confidence de M. Ancelle, relativement à cet envoi, m'a vivement étonné, mon moins que son soin à la dissimuler d'abord. J'ai été, je l'avoue, très vivement étonné que vous daigniez, là-bas, penser encore à moi, et vous occuper de mes chagrins éternels d'argent, surtout après la manière si dure dont vous m'avez reçu quelques jours avant votre départ.

Avec cet entêtement nerveux, cette violence qui vous est particulière, vous m'avez maltraité, uniquement à cause d'une pauvre femme que *je n'aime depuis longtemps que par devoir,*

voilà tout. Il est singulier que vous qui si souvent, si longtemps m'avez parlé de sentiments spiritualistes, de devoir, vous n'ayez pas compris cette singulière liaison, où je n'ai rien à gagner, et où l'expiation et le désir de rémunérer un dévouement jouent le grand rôle. Quelque nombreuses que soient les infidélités d'une femme, quelque dur que soit son caractère, quand elle a montré quelques étincelles de bon vouloir et de dévouement, cela suffit pour qu'un homme désintéressé, un poète surtout, se croie obligé de la récompenser. Je vous demande pardon d'avoir insisté là-dessus, mais ç'a été pour moi un vif chagrin que vous n'ayez pas compris tout d'abord le sens si simple de ma demande. Si je ne vous ai rien écrit depuis à ce sujet, c'est d'abord la crainte de vous affliger, sans explication préalable suffisamment développée, et en second lieu, la nécessité d'ajourner des projets qui demandent, eux, pour s'accomplir une fixité, une tranquillité de situation plus grande que celles que j'ai. Mais pourtant j'en reviens à ceci, et je me crois obligé de vous donner ces explications : actuellement à vingt-huit ans moins quatre mois, avec une immense ambition poétique, moi séparé à tout jamais du *monde honorable* par mes goûts et par mes principes, qu'importe si bâtissant mes rêves littéarires, j'accomplis de plus *un devoir*, ou ce que je crois un devoir au grand détriment des idées vulgaires d'honneur, d'argent, de fortune? Remarquez bien que ce n'est nullement un consentement que j'implore ; c'est uniquement l'aveu que je pourrais bien avoir raison ; et en second lieu, que la chose étant abandonnée à ma pure volonté, si tel événement, ou telle réflexion que je ne puis prévoir venait la traverser, je pourrais bien transiger avec moi-même, et rompre mes projets.

Maintenant il faut que j'aie le courage de vous dire crûment que si *je n'eusse jamais pensé* de moi-même à vous demander de l'argent, comme c'est vous qui avez pris l'initiative, ce qui m'avait fait voir que vous pensiez encore à moi, je me suis imaginé que vous pourriez encore venir à mon aide. Le jour de l'an va venir ; c'est l'époque où il faut que je change de domicile. Avec ce que j'ai à toucher ici chez M. Ancelle, et ce que je recevrai d'ailleurs, si vous pouvez, d'ici là, y ajouter deux cent cinquante francs, ou si vous ne le pouvez absolu-

ment pas, l'autoriser à me les prêter pour vous, je me trouverais suffisamment riche pour accomplir plusieurs projets que j'ai à cœur depuis bien longtemps, entre autres de retirer mes pauvres chers manuscrits, qui sont éternellement engagés ; pourvu qu'ils existent encore !

Voilà la cruelle chose que j'avais à vous dire.

Les vingt-trois jours qui restent vous suffisent pour me répondre. Je serais heureux que vous voulussiez bien m'écrire quelques lignes, et non pas vous servir de M. Ancelle pour me transmettre, soit votre décision, soit les réfléxions qu'il vous plaira peut-être de m'écrire.

La seule chose qui m'intéresse réellement, quant à vous, est de savoir comment s'est faite votre traversée, si vous êtes bien là-bas, et si votre santé est meilleure qu'elle ne l'était ici.

Quant à moi, malgré que la littérature soit moins en faveur que jamais, je suis toujours le même, c'est-à-dire que je suis parfaitement convaincu que mes dettes seront payées, et que ma destinée s'accomplira glorieusement.

Une autre raison pour laquelle je serais heureux que vous puissiez satisfaire à ma demande, est que je crains vivement ici un mouvement insurrectionnel, et que rien n'est plus déplorable que d'être absolument privé d'argent dans ces moments-là.

Adieu, je présume que vous ne m'en voudrez pas de ma lettre. Vous êtes sans doute là-bas pour longtemps. Des gouvernements nouveaux ne vous déplaceront sans doute pas. Peut-être dans un an, si je suis plus riche, irai-je à Constantinople ; car ma rage de voyage me reprend perpétuellement.

CHARLES

A sa mère [1].

Samedi, 30 août 1851.

Chère mère, je vais sans doute te causer quelque chagrin. Je t'avais promis de t'écrire deux fois par mois, et voilà six semaines que je suis installé, et je ne t'ai pas écrit. Cela tient à

1. Ainsi que les lettres suivantes.

la vanité que j'avais de t'annoncer quelque chose d'heureux dans ma première lettre. Or il n'en est rien, ou si peu que rien. Comme je tenais à te mettre au courant de tout ce que je fais, je t'envoie une petite brochure, qui m'a été fort largement payée et que (tu) liras parce qu'elle est de moi, car je n'y attache pas autrement d'importance.

Tu m'avais, en partant, remercié par une charmante lettre des promesses que je te faisais. Et voici que je commence par y manquer. Je t'avais *presque défendu*, maintenant que ma position est réglée avec M. Ancelle, et le déficit constaté, de m'envoyer de l'argent ; or, c'est moi-même qui aujourd'hui viens faire un appel à ton éternelle bienveillance. Seulement c'est pour peu de chose, et d'ailleurs je te dois quelques explications. Les deux premiers mois, juillet et août, j'ai vécu avec l'argent que j'ai touché régulièrement à Neuilly, puis j'ai *payé* le déficit inévitable, c'est-à-dire les engagements pris avec des créanciers inévitables (le tailleur, cinquante francs ; les meubles, cinquante francs, etc), avec ce que j'ai gagné. De plus j'ai payé quelques petites dettes anciennes. Jusqu'ici je m'étais bien gouverné. Mais, avant-hier, j'ai touché le mois nouveau qui commence, et me croyant sûr de l'impression de mon travail sur *la caricature*, j'ai bravement et d'un seul coup dépensé les deux cents francs en emplettes, nécessaires, il est vrai, mais qui pouvaient être remises au prochain terme (l'explication de ceci est que je vais opérer un déménagement dans la maison même que j'habite, et que prenant un appartement sur le derrière, avec une pièce de plus, j'avais besoin d'un bureau, d'un petit lit de fer et de sièges). Or, par suite d'accidents qui se reproduisent perpétuellement, et qu'il faut savoir prévoir, et que je n'ai pas prévus, l'ouvrage ne sera imprimable et payable que dans quinze jours, peut-être à la fin du mois. Au moment où je t'écris il y a chez moi vingt francs. Je vais les regarder s'envoler lentement avec terreur. Dans un mois, dans quinze jours peut-être, je serai riche, mais d'ici là? D'ici là le désordre, et conséquemment *l'improduction*. Voilà mon histoire de neuf ans qui recommence aujourd'hui. De plus, outre le paiement intégral de ma brochure, j'ai reçu un peu d'argent du libraire à titre de prêt, que j'ai promis de lui renvoyer *après-demain*. Je t'en supplie, ne me gronde pas.

Voilà deux jours que je rumine ce que je dois faire, et j'ai pensé que le plus raisonnable était de t'avouer ma sottise.

Mais combien de jours vont s'écouler entre ma lettre et ta réponse ! Et ton mécontentement ! Et ta gêne probable !

Je suis très inquiet et très triste. Il faut se l'avouer, l'homme est un bien faible animal, puisque l'habitude joue un si grand rôle dans la vertu. J'ai eu toutes les peines du monde à me remettre au travail. Encore devrais-je effacer le *re*, car je crois que je ne m'y suis jamais mis. Quelle chose extraordinaire ! J'avais, il y a quelques jours, entre les mains des papiers de jeunesse de Balzac. Personne ne pourra jamais se figurer combien ce grand homme était maladroit, niais et *bête* dans sa jeunesse. Et cependant il est parvenu à avoir, à se procurer, pour ainsi dire, non seulement des conceptions grandioses, mais encore immensément d'esprit. Mais il a *toujours* travaillé. Il est sans doute bien consolant de penser que par le travail on acquiert non seulement de l'argent, mais aussi un talent incontestable. Mais à trente ans Balzac avait depuis plusieurs années pris l'habitude d'un travail permanent et jusqu'ici je n'ai de commun avec lui que les dettes et les projets.

Je suis vraiment très triste. Tu liras sans doute avec plaisir, ou plutôt avec les yeux d'une mère, ce gros travail que je t'enverrai le mois prochain ; mais après tout, c'est une méchante affaire. Tu verras quelques pages contradictoires et de divagations ; quant à l'érudition, il n'y en a que l'apparence. Et après? Après que montrerai-je? Mon livre de poésie? Je sais qu'il y a quelques années, il aurait suffi à la réputation d'un homme. Il eût fait un tapage de tous les diables. Mais aujourd'hui les conditions, les circonstances, tout est changé. Et si mon livre fait *long feu*, après? quoi? le drame, le roman, l'histoire même peut-être. Mais tu ne sais pas ce que c'est que les jours de doute. Il me semble quelquefois que je suis devenu trop raisonneur, et que j'ai trop lu pour concevoir quelque chose de franc et de naïf. Je suis trop savant et pas assez laborieux. Après tout, peut-être dans huit jours, serai-je plein de confiance et d'imagination? Je pense en écrivant ceci, que pour rien au monde je ne l'avouerais à un camarade.

Mais il n'y a pas à reculer. Il faut que, dans le courant de

1852, je sois relevé de mon incapacité, et qu'*avant le jour de l'an, j'aie déjà payé quelques dettes, et publié mes vers*. Je finirai par apprendre cette phrase par cœur.

A propos de Balzac, j'étais à la première représentation de *Mercadet le faiseur*. Les hommes qui ont tant tourmenté ce pauvre homme, l'insultent après sa mort. Si tu lis les journaux français, tu auras cru que c'était une chose abominable. C'est simplement une œuvre admirable. Je te l'enverrai.

Réponds-moi de *suite. Prends bien les précautions suffisantes pour que ta lettre ne se perde pas*. Instruis-moi de la manière dont tu veux que je corresponde avec toi. Ajoute quelques détails sur ton voyage et SURTOUT sur ta santé. N'oublie pas, ce que tu fais toujours, *de dater* tes lettres. Et maintenant reçois le témoignage de la joie profonde que j'éprouve encore, tranquillisante pour ma conscience, d'avoir renoué avec ma mère les rapports naturels qui n'auraient jamais dû être interrompus.

Je t'embrasse bien.

CHARLES

A M. Charles Baudelaire (à lui seul), 25, rue du Marais-du-Temple. *Paris, France.*

Affranchis, ce que je ne fais pas, et pour cause.

C. B.

La prochaine fois je te parlerai de J.-Jacques, qui du reste se recommande à ton souvenir.

Jeudi, 9 décembre 1851.

Voilà plusieurs mois que j'ai résolu de vous écrire. Plusieurs fois déjà j'ai essayé, et plusieurs fois j'ai été obligé de renoncer à ce travail. Mes douleurs incessantes et la solitude de ma pensée m'ont rendu un peu dur et sans doute aussi très maladroit. Je voudrais pouvoir attendrir mon style, mais quand même votre orgueil le trouverait inconcevant, j'espère que votre raison comprendra l'excellence de mon intention, et le mérite qu'il y a à moi à faire près de vous cette démarche qui autrefois m'eût été si douce, mais qui, dans la situation que vous m'avez faite vis-à-vis de vous, doit être irrévocablement la dernière.

Que vous m'ayez privé de votre amitié, et de toutes les communications que tout homme a le droit d'attendre de sa mère, cela regarde votre conscience, et peut-être aussi celle de votre mari. C'est ce que j'aurai sans doute à vérifier plus tard.

Mais il y a une certaine délicatesse qui avertit qu'il ne faut pas affecter de vouloir obliger les gens qu'on insulte, ou, tout au moins, qui ne vous font rien. Vous devinez que je veux parler de quelque argent qu'a reçu M. Ancelle. Quoi ! il reçoit de l'argent, sans lettre pour moi, sans un mot qui m'en prescrive ou m'en conseille l'emploi ! Mais songez donc que vous avez perdu tout droit à la *philanthropie* vis-à-vis de moi, car je ne peux pas parler du sentiment maternel. Vous avez donc intérêt à montrer des sentiments humains à un autre qu'à moi. Vous avez donc des remords. Moi, je ne veux pas accepter l'expression de votre repentir, s'il ne prend pas une autre forme, et, en termes plus clairs, *si vous ne redevenez pas immédiatement et tout à fait une mère.* Je serai obligé de faire faire par un huissier, entre les mains de M. Ancelle, opposition à toute acceptation d'argent venant de vous, et je prendrai des mesures pour que cette opposition soit strictement respectée.

Je ne crois pas que je doive m'attacher à vous faire comprendre l'importance de cette lettre, et de votre réponse qui doit être adressée *à moi, à moi,* entendez-vous? De cette réponse ou de votre silence dépend ma conduite future vis-à-vis de vous, et aussi ma conduite vis-à-vis de moi-même. Je vais avoir trente ans dans trois mois juste. Ceci me suscite beaucoup de réflexions qu'il est facile de deviner. Ainsi *moralement,* une partie de ma vie future est entre vos mains. Puissiez-vous m'écrire ce que je désire !

Si vous daignez comprendre l'importance de cette lettre, vous ajouterez sans doute dans votre réponse des informations très exactes sur votre santé.

Puisque vous avez une si grande influence sur M. Ancelle, vous devriez bien lui dire, quand vous lui écrirez, de me rendre la vie moins dure et plus supportable.

Je désire, *je veux,* qu'il ne prenne aucune part dans la question que j'agite aujourd'hui avec vous. Je n'accepterai aucune réponse de sa bouche.

CHARLES BAUDELAIRE

Samedi, 27 mars 1852,
deux heures de l'après-midi.

Il est deux heures ; si je veux que ma lettre parte aujourd'hui, je ne puis t'écrire que pendant deux heures et demie, et j'ai bien des choses à te dire. Je t'écris d'un café en face la grande poste, au milieu du bruit, du trictrac et du billard, afin d'avoir plus de calme et de facilité de réflexion. Tu comprendras cela tout à l'heure.

Comment se fait-il qu'en neuf mois on ne puisse pas trouver une journée pour écrire à sa mère, même pour la remercier? C'est vraiment un phénomène. Et tous les jours y penser, et tous les jours se dire : je vais écrire ; et tout les jours s'envolent dans des foules de courses stériles, ou dans la confection d'articles maladifs faits à la hâte pour gagner quelque argent. Tu trouveras dans cette lettre des choses qui te plairont sans doute, et qui te prouveront que si je souffre encore beaucoup par certains défauts, mon esprit, au lieu de s'abêtir, grandit, tu en trouveras d'autres qui t'affligeront. Mais ne m'as-tu pas encouragé à tout dire, et au fait à qui veux-tu que je me plaigne? Il y a des jours où la solitude m'exaspère.

Ma lettre sera très en désordre. C'est la conséquence de l'état spirituel dans lequel je suis, et du peu de temps que j'ai à ma disposition. Je la diviserai, pour ainsi dire, par articles, à mesure que je me rappellerai quelques-unes des choses les plus importantes que j'ai à te dire, et que je nourris tous les jours dans ma tête depuis longtemps.

Je joins à cette lettre quelques articles de moi que j'ai coupés avec des ciseaux dans un journal pour ne pas surcharger la lettre. Je ne serais pas fâché que tu les lusses, quand tu auras le temps. Je doute fort que tu les comprennes tout à fait; il n'y a aucune impertinence dans ceci. Mais ils sont très *spécialement parisiens*, et je doute qu'ils puissent être compris hors *des milieux* pour lesquels et sur lesquels ils ont été écrits. *Les drames et les romans honnêtes*, chiffres au wagon : 0, 1, 3, 4, 5, 6. *L'école païenne* : 6, *Les deux crépuscules* : 7, 8.

J'ai fait autre chose qui te plaira davantage, et dont je suis assez satisfait. Comme je ne puis pas te mettre des volumes dans une lettre, il faut (que) tu aies la bonté de louer ou d'ache-

ter, j'ignore lequel, chez M. Monnier (cabinet de lecture ou librairie?) qui est à Madrid le correspondant de la *Revue de Paris*, le numéro qui a paru à Paris le 1er mars, et celui qui paraîtra à Paris le 31 mars, et qui arrivera probablement à Madrid le 5 ou le 6 avril. J'ai trouvé un auteur américain qui a excité en moi une incroyable sympathie, et j'ai écrit deux articles sur sa vie et ses ouvrages. C'est écrit avec ardeur; mais tu y découvriras sans doute quelques lignes d'une très extraordinaire surexcitation. C'est la conséquence de la vie douloureuse et folle que je mène; puis c'est écrit la nuit; quelquefois en travaillant de dix heures à dix heures. Je suis obligé de travailler la nuit, afin d'avoir du calme et d'éviter les insupportables tracasseries de la femme avec laquelle je vis. Quelquefois je me sauve de chez moi, afin de pouvoir écrire, et je vais à la bibliothèque ou dans un cabinet de lecture, ou chez un marchand de vin, ou dans un café, comme aujourd'hui. Il en résulte en moi un état de colère perpétuel. Certes ce n'est pas ainsi qu'on peut faire de longues œuvres. J'avais beaucoup oublié l'anglais, ce qui me rendait la besogne encore plus difficile. Mais *maintenant je le sais très bien*. Enfin je crois que j'ai mené la chose à *bon port*.

Ne t'avise pas de te livrer au petit plaisir maternel de lire tout cela avant de me répondre. Réponds-moi d'abord, ne fût-ce que trois lignes ; et remets même au lendemain ou au surlendemain les conseils ou les réflexions que ma lettre te suggérera.

Cette lettre part ce soir 27.

Le 29 elle est à Bayonne.

Je suppose qu'elle arrive à Madrid le 1er, ce qui est incroyable et que tu me répondes le 2 avril, je puis avoir réponse le 7.

Je n'ai rien compris à ce que tu m'as dit dans une de ces lettres sur *le courrier*. Ces pauvres *quatre* lettres, et trois volumes dépareillés de Racine, ce sont tous les trésors que j'ai gardés de toi, qui t'es si souvent sacrifiée, et que rien n'a dégoûtée de ton fils. Enfin je suis allé à la poste, et l'on m'a dit que le courrier des ambassades n'avait lieu que le 10. Il est donc impossible que je m'en serve, et toi aussi ; il faut donc *que tu m'adresses ta réponse chez madame Olivier, — je paierai le port*, et non pas chez M. Ancelle ; il serait capable de ne m'aver-

tir que deux jours après, peut-être plus. Je ne te dis pas de me répondre *chez moi. Outre que Jeanne connaît ton écriture*, je n'ai pas un seul tiroir qui ferme à clef ! Sais-je jamais quel vent soufflera sur mon esprit, et où je coucherai? Il m'est arrivé de fuir mon domicile pour quinze jours, afin de rafraîchir un peu mon esprit. A la poste on n'a pas pu me donner des renseignements parfaitement exacts sur la rapidité ou la lenteur du service de Bayonne à Madrid, et l'on m'a dit que je ne pouvais pas affranchir ma lettre, et en même temps que l'ambassade avait le droit de la refuser non affranchie, je ne comprends rien à tout cela. Aussi pour être bien sûr qu'elle t'arrive, j'écris sur l'enveloppe : *personnelle et particulière* et mon chiffre *C. B.* Si M. Aupick devine, il ne peut pas prendre cela pour une impertinence. Je reviens à mes affaires. Je vais m'expliquer très rapidement ; mais je ferai en sorte que ce peu de mots contiennent pour toi, qui me connais, beaucoup d'idées.

Jeanne est devenue un obstacle non seulement à mon bonheur, — ceci serait peu de chose, moi aussi je sais sacrifier mes plaisirs, et je te l'ai prouvé ; — mais encore au perfectionnement de mon esprit. Les neuf mois qui viennent de s'écouler sont une expérience décisive. Jamais les grands devoirs que j'ai à accomplir, paiement de mes dettes, *la conquête* de mes titres de fortune, l'acquisition de la célébrité, le soulagement aux douleurs que je t'ai causées, ne se pourront accomplir dans de pareilles conditions. *Jadis elle avait quelques qualités*, mais elle les a *perdues* ; et moi j'ai gagné en clairvoyance. VIVRE AVEC UN ÊTRE qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété, avec qui il est impossible d'échanger une parole politique ou littéraire, une créature *qui ne veut rien apprendre*, quoique vous lui ayez proposé de lui donner vous même des leçons, une créature QUI NE M'ADMIRE PAS, et qui ne s'intéresse même pas à mes études, qui jetterait mes manuscrits au feu, si cela lui rapportait plus d'argent que de les laisser publier, qui renvoie mon chat, ma seule distraction au logis, et qui introduit des chiens, parce que la vue des chiens me fait mal, qui ne sait pas ou ne

veut pas comprendre *qu'être très avare pendant* UN *mois seulement* me permettrait, grâce à ce repos momentané, de finir un gros livre, enfin est-ce possible cela? est-ce possible? J'ai des larmes de honte et de rage dans les yeux en t'écrivant ceci ; et en vérité je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi ; je pense aux cas où il m'est impossible d'obéir à la raison, et à la terrible nuit où je lui (ai) ouvert la tête avec une console. Voilà ce que j'ai trouvé là où il y a dix ans je croyais trouver soulagement et repos. Pour résumer toutes mes pensées en une seule, et pour te donner une idée de toutes mes réflexions, je pense à *tout jamais* que la femme qui a souffert et fait un enfant est la seule qui soit l'égale de l'homme. Engendrer est la seule chose qui donne à la femelle l'intelligence morale ; quant aux jeunes femmes sans état et sans enfants, ce n'est que coquetterie, implacabilité et crapule élégance. Il fallait pourtant prendre un parti. Voilà quatre mois que j'y pense. Mais que faire? une effroyable vanité primait encore ma souffrance : ne pas quitter cette femme sans lui donner une assez forte somme. Mais où la prendre, puisque l'argent que je gagnais disparaissait jour à jour, qu'il aurait fallu l'amasser, et enfin que ma mère, à qui je n'osais plus écrire, n'ayant rien de bon à lui annoncer, ne pouvait pas m'offrir cette grosse somme, ne l'ayant pas elle-même. Tu vois que j'ai bien raisonné. Et cependant il faut partir. *Mais partir à* TOUT JAMAIS.

Voilà donc ce que j'ai résolu : je commencerai par le commencement ; c'est-à-dire par m'en aller. Puisque je ne puis pas lui offrir une grosse somme, je lui donnerai encore plusieurs fois de l'argent, ce qui m'est facile, puisque *j'en gagne assez facilement*, et qu'en travaillant assidûment, j'en puis gagner davantage ; MAIS JE NE LA VERRAI JAMAIS. Elle fera ce qu'elle voudra. Qu'elle aille en enfer, si elle veut y aller. J'ai épuisé dix ans de ma vie dans cette lutte. Toutes les illusions de mes jeunes années ont disparu. Il ne m'est resté qu'une amertume peut-être éternelle.

Et moi que devenir? Je ne veux pas me faire arranger un petit appartement, parce qu'il courrait, encore maintenant, quoique je sois bien changé, trop de dangers. L'hôtel garni me fait horreur. En attendant mieux, j'ai résolu de me réfugier

chez un médecin de mes amis, qui m'offre pour cent cinquante francs, au lieu de deux cent quarante qu'il demande aux autres, une belle chambre, un beau jardin, une excellente table, et un bain froid et deux douches par jour. C'est un traitement allemand qui convient beaucoup à l'état enflammé où je suis.

Je veux donc profiter du terme, et du déménagement le 7 avril — *notre appartement est déjà loué par nos successeurs* — pour me sauver. Mais je n'ai pas le sou. *J'ai fait plusieurs choses qui seront imprimées le mois prochain*, MAIS APRÈS LE 8. Comprends-tu le drame maintenant? que faire? Je me suis dit : M. Ancelle n'a peut-être pas reçu un sol de ma mère, peut-être aussi n'a-t-elle *absolument rien*, puisqu'en quittant Paris, elle m'a averti qu'elle aurait de plus grosses dépenses qu'autrefois. Mais au moins peut-elle *m'envoyer à moi* un mot qui autorise M. Ancelle à me donner une assez forte somme pour opérer en un jour tous ces remue-ménage. Par la suite elle la recevra peu à peu, *si c'est possible*. Sauf le déficit, que tu connaissais avant ton départ, je suis resté avec M. Ancelle *dans les termes exacts et réguliers*. Voilà, ma chère mère, ce que *j'ose* exiger de toi, dans une circonstance AUSSI DÉCISIVE. Il y a deux termes arriérés, et *tous les comptes qu'on est obligé de solder en quittant un quartier*, boucher, vin, épiceries, etc., soit quatre cents. Maintenant il serait convenable que j'arrivasse chez mon médecin avec cent cinquante francs pour solder le premier mois d'avance. Enfin je voudrais acheter un peu de livres — cette privation de livres est insupportable — et un peu de toilette. Malgré mes souffrances, je ne puis m'empêcher de rire en pensant au sermon que tu m'as fait dans ta dernière lettre sur la corrélation de la dignité humaine avec le costume, l'unique vêtement que tu m'as acheté il y a neuf mois couvrant encore l'animal qui t'écrit. Enfin je voudrais pouvoir apaiser *un très ancien créancier*, qui peut me faire une affaire *très grave*. Tout cela fait une grosse affaire sans doute, mais remarque bien, ma chère mère, que *n'importe combien* est le plus pressé. A la rigueur, je ferai ce que j'ai fait si souvent, *je me priverais de ce qui ne serait pas immédiatement indispensable*.

Voilà quatre heures vingt minutes. Je suis pressé, je pas-

serai le 7 avril chez madame Olivier. Je te supplie, je t'adjure de ne pas faire de confidences à M. Ancelle sur l'emploi de cet argent. *Je fais les confidences qu'il me plaît de faire.* Mais toi, tu fais de M. Ancelle quelque chose de fraternel ou de paternel, qui ne me convient pas du tout. Cette lettre est, je présume, assez grave pour te donner une bonne garantie du bon emploi de cet argent. A la rigueur *mille francs* seraient suffisants. Mais avec quatre cents seulement je ferais la chose. Seulement il ne resterait pas cinq francs pour mes besoins personnels, et je serais obligé d'attendre tous mes petits bénéfices d'avril, pour les appliquer au fur et à mesure à mes emplettes et à la maison de santé.

Je t'écrirai encore demain, car j'ai bien pour vingt pages d'idées dans la tête. Mais n'attends pas ma seconde lettre pour me répondre, et ajourne même, si tu ne peux faire autrement, les idées ou les conseils qui te viendront ; pense d'abord à la lettre que je voudrais montrer à M. Ancelle. Demain ou après-demain, je tâcherai de t'écrire des choses plus réconfortantes et plus riantes. Encore un mot : M. Ancelle m'a parlé de tes papillons ; le brave homme ne comprenait pas ce que cela voulait dire. Mais moi, j'ai compris. Occupe-toi donc de tes yeux, consulte, consulte beaucoup. Songe donc que je vivrai peut-être un jour près de toi, et que le spectacle d'une mère aveugle, en augmentant mes devoirs, ce qui ne serait rien, serait pour moi une douleur journalière.

Des événements politiques et de l'influence foudroyante qu'ils ont eu (*sic*) sur moi, je te parlerai un autre jour.

Je te demande bien de demander au libraire mes deux morceaux sur Edgar Allan-Poe.

CHARLES

(*A suivre.*)

GAMBETTA ET BISMARCK

L'AFFAIRE SCHNŒBELÉ

Le projet d'une entrevue entre Gambetta et Bismarck, au printemps de 1878, a fait couler beaucoup d'encre. J'ai été souvent interrogé à ce sujet ; j'ai raconté ce que j'en savais dans divers articles [1] qui se répètent à quelques détails près.

***

J'ai le souvenir très net d'avoir dîné chez Gambetta aux Jardies, en tête à tête, au mois de septembre 1882. C'est ce soir-là qu'il me dit quelques mots de son entrevue projetée avec Bismarck.

Depuis la mort de Thiers, Gambetta était de tous les hommes d'État français celui qui intéressait le plus vivement les chancelleries. A l'époque du 16 mai, alors que Thiers se voyait de nouveau président de la République, il avait projeté de faire de Gambetta son premier ministre et il lui disait avec un mélange de fatuité diplomatique et d'affectueuse bienveillance : « Je vous présenterai à l'Europe. »

1. Notamment dans le *Temps* (11 décembre 1901 et 13 décembre 1904) et le *Journal des Débats* (6 avril 1911).

Gambetta se présenta tout seul ; il était, dans toute la force du mot célèbre, « bon Européen ».

Nombre d'Allemands, militaires et civils, ne se cachaient pas de leur admiration pour l'homme qui avait été contre leur pays l'âme de notre défense nationale. Le livre du général Colmar von der Goltz sur *Gambetta et ses armées* avait paru, dès 1874, dans les *Preussische Jahrbücher* (*Annales prussiennes*). Un soir que le vieil empereur Guillaume assistait à une représentation de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, au moment où il est dit que l'héroïne a fait sortir des armées du sol en le frappant du pied, on l'avait entendu murmurer : « Et moi aussi, j'ai connu un homme qui a fait cela : Gambetta ».

Bismarck, dans les causeries à bâtons rompus qu'il affectionnait, mais où il ne disait que ce qu'il voulait dire, en paraissant s'abandonner à sa verve, et quelquefois pour que cela fût répété, Bismarck parla, à plusieurs reprises avec éloges, de Gambetta. Il dit qu'il l'avait suivi dans toute son action politique, qu'il le tenait pour un homme d'État de premier ordre et pour un « homme ».

Ayant été tenus à des diplomates, ces propos furent répétés à Gambetta. Il était, depuis quelque temps, en relations avec le comte Henckel de Donnersmarck qui lui suggéra l'idée de se rencontrer avec le chancelier.

***

C'était un grand seigneur prussien, l'un des deux plus riches propriétaires de la Prusse, industriel et financier des plus avisés, membre de la Chambre Haute, et qui travaillait volontiers dans la politique internationale, où il apportait beaucoup d'intelligence, un esprit libre, ou à peu près, de préjugés et pas mal de connaissance des hommes.

Il avait épousé, quelques années avant la guerre, une aventurière de haute marque, Polonaise d'origine, Thérèse Lachmann, qui avait quitté son premier mari, tailleur de son métier, pour rouler dans les théâtres et avait, par le scandale de ses débordements, désespéré son second mari, le marquis de Païva, ministre de Portugal à Paris, qui s'était tué. Elle

tenait salon dans un hôtel qu'elle avait fait construire par Lefuel à l'avenue des Champs-Élysées et fait décorer par Baudry, qui lui peignit un délicieux plafond, et par Dalou, qui lui sculpta une admirable cheminée. Ces belles choses étaient encadrées dans un luxe d'assez mauvais goût. C'est son escalier d'onyx qui avait fait dire à Théophile Gautier :

Ainsi que la vertu, le *vice* a ses degrés.

Ce qui n'empêchait pas Gautier de fréquenter chez elle, dans les dernières années de l'Empire, et avec la meilleure société et beaucoup d'hommes de lettres, Sainte-Beuve, Taine, Flaubert, Edmond About, les Goncourt, Émile de Girardin. Pendant ses séjours à Berlin, elle avait fait la facile conquête du roi Guillaume, qui la venait voir souvent, se faisant chaque fois précéder par un gros bouquet de roses, et de Bismarck, qui ne causait pas volontiers avec les bêtes.

Elle sortait d'aussi bas que la Dubarry et fut aussi belle que la Pompadour et d'aussi bon conseil que la Maintenon. J'en parle par ouï-dire, ne l'ayant jamais vue. Je répète ce que m'a dit d'elle un vieux diplomate du second Empire, des mieux apparentés, mais qui, je pense, avait été de ses amants.

Henckel avait été gouverneur de Metz pendant la guerre ; Bismarck l'avait consulté, en sa qualité de financier, à l'époque des négociations de Versailles. Il n'en était pas moins revenu, dès la fin de 1871, à Paris, avec la Païva qui prétendait rouvrir tout de suite ses salons. Ils furent froidement reçus et avaient, même, été un peu hués au théâtre des Variétés où la dame s'était outrageusement étalée avec tous ses bijoux, un soir de première. Bismarck avait demandé des explications. Il fallut toute l'habileté de Léon Renault, alors préfet de police, appelé en hâte par Thiers, pour régler l'incident à l'amiable. Renault courut au château de Pontchartrain, que Henckel avait acheté à l'époque de son mariage, et, ayant plu, en tout bien, à la dame, obtint qu'elle se contentât de sa visite.

Henckel joua ensuite un rôle, dont Thiers disait qu'il fut très honorable et très utile, pendant les négociations qui hâtèrent la libération du territoire. De fait, Thiers s'était habilement servi de lui, flattant sa vanité qui était grande.

On trouve aux annexes (13 et 14) de ses *Souvenirs*, une lettre et une note de Henckel. Thiers lui avait demandé « ses idées personnelles au sujet d'un arrangement entre la France et l'Allemagne pour les derniers trois milliards » (24 mai 1872). Henckel, dont les idées ne furent accueillies ni par Bismarck ni par Thiers, n'en sut pas moins un très grand gré à l'illustre homme d'État de l'avoir consulté, et il s'employa de son mieux à Berlin, avec le concours du maréchal de Manteuffel, pour accélérer le règlement libérateur. Cela correspondait aux désirs du vieil empereur, mais non pas à ceux de Bismarck, qui aurait voulu prolonger l'occupation de nos provinces de l'Est. Madame de Henckel y aida, elle aussi, de son mieux, en raison de son influence sur l'empereur. Que pouvait-elle refuser à Thiers? Il avait obligé madame Thiers à recevoir à sa table l'ancienne Païva, qui en avait été plus satisfaite que de tous les bouquets du roi de Prusse.

C'est par Thiers, je crois m'en souvenir sans pouvoir l'affirmer, que Gambetta connut Henckel. Il lui avait, sans doute, donné, en vieillard expérimenté, le conseil de ne point s'écarter de ces grands seigneurs officieux, au contraire de les voir, sans se donner à eux, et l'assurant qu'un homme d'État en tirait plus de renseignements que de la plupart des agents diplomatiques. Aussi bien le « monde » avait-il fini par retourner chez Henckel, et, l'ayant connu par Gambetta, la seule fois que j'ai dîné chez lui, j'y rencontrai quelques-uns des plus grands noms du noble faubourg. Ceux qui les portaient semblaient des familiers de la maison. Ce qui n'a point empêché le comte de Meaux de reprocher âprement à Gambetta, dans ses *Souvenirs*, d'avoir connu le singulier personnage [1]. Il n'était apparemment licite qu'aux anciens compagnons d'enfance du comte de Chambord, à d'anciens ambassadeurs et à des fils de maréchaux, royalistes pur sang, de fréquenter en ces lieux.

De haute taille et corpulent, Henckel avait l'apparence d'un grenadier prussien, mais de manières parfaites, d'une politesse plutôt exagérée, pourtant comme saupoudrée de morgue féodale, et il causait fort bien, judicieux et quelquefois

1. *Souvenirs politiques*, p. 342 et suiv.

spirituel. Il était certainement un agent. Thiers avait eu l'adresse de se servir de lui. D'autres, par la suite, se firent jouer par cet habile homme.

***

D'après le récit que me fit Gambetta, la première suggestion que lui lança Henckel d'une entrevue avec Bismarck, ç'aurait été au printemps de 1878, quelques mois avant le Congrès de Berlin. Gambetta ne m'a certainement pas tout raconté de cette aventure, et, bien que ma mémoire soit sûre, j'observe que mes souvenirs datent de bien des années. L'idée étonna, d'abord, Gambetta, puis le séduisit, malgré les dangers de l'opération, qui pouvait compromettre sa popularité, ou, peut-être, en raison même de ces inconvénients, qui comptent peu pour un patriote lorsque de grands intérêts lui paraissent en jeu.

A l'époque où se placent ces pourparlers (1878), Gambetta était président de la commission du budget.

Ce dont je me souviens exactement, c'est que Gambetta me dit avoir exigé que son voyage, qu'il ferait subitement, serait tenu secret jusqu'à son arrivée à Berlin. Mais l'entrevue devait être publique. Le soir même de son arrivée à Berlin, Gambetta devait dîner chez Bismarck avec les présidents des Chambres allemandes et prussiennes et avec tous les ministres.

Ainsi les choses avaient été poussées jusqu'au protocole de l'entrevue.

Je dois observer qu'il n'est rien dit de ce dîner d'apparat, destiné à être connu du monde entier, dans le volume des *Lettres choisies* de Bismarck [1]. De ce qu'il n'en est pas question dans ce recueil, il ne résulte pas que la version de Gambetta ne soit point exacte. Rien ne démontre que les éditeurs de ce volume, très postérieur à la mort de Bismarck, et par lequel le projet d'entrevue a été révélé, y aient publié toute la correspondance qui fut échangée à ce sujet entre le Chancelier, son fils Herbert et Henckel. Je tiens même pour certain que cette correspondance a été très soigneusement

1. *Aus Bismarck's Briefwechsel*, Stuttgard et Berlin, 1901.

expurgée. Les éditeurs n'en ont publié que ce qui leur a en a convenu, et avec la pensée très manifeste de nuire à la mémoire de Gambetta. Nécessairement de braves gens tombèrent au piège. L'un des derniers discours de Déroulède fut pour protester, avec une belle véhémence, contre les haines persistantes qui exploitèrent l'épisode. C'est à l'occasion de ce discours, prononcé à l'anniversaire de Champigny, que je me réconciliai avec Déroulède ; nous avions été amis pendant de longues années ; je l'avais remis en rapports avec Gambetta ; j'avais été, avec lui et Henri Martin, Detaille, Antonin Mercié, l'un des fondateurs de la *Ligue des Patriotes* ; mais nous étions brouillés depuis l'affaire Boulanger et nous nous étions battus deux fois en duel.

La première lettre (du 17 octobre 1871) est datée de Pontchartrain. Henckel relate avec satisfaction que ses relations sont telles avec Gambetta qu'il a reçu sa visite à la campagne. Herbert de Bismarck répond que son père trouve fort intéressant qu'il voie Gambetta, mais que le chancelier ne croit pas que ces relations puissent être « utiles » à Gambetta lui-même. Que son parti apprenne qu'il communique d'une façon quelconque « avec le prussien Bismarck », Gambetta ne tardera pas à trouver pesantes les conséquences de ces rapports (30 octobre). Sollicitude avisée et touchante. Mais est-ce bien pour Gambetta que Bismarck s'inquiète? Il y insiste ensuite lui-même (28 décembre 1877) ; il regretterait que « Gambetta, homme d'autorité et pacifique, se compromît d'une façon frivole avec lui ». Puis la correspondance, telle qu'elle a été publiée, cesse jusqu'au mois de mars 1878 où l'entrevue est chose décidée. S'est-elle interrompue de fait? Rien de moins probable.

Gambetta me dit encore qu'il avait eu le tort de mettre dans la confidence Émile de Girardin, alors député de Paris et l'un des vieux amis du comte Henckel, et que Girardin ne sut pas garder le secret, ce qui fut l'une des causes de l'abandon du projet.

La rupture vint de Gambetta, qui trouva un prétexte d'ordre parlementaire. Mais la véritable raison doit être certainement cherchée ailleurs. Gambetta fut-il informé que Bismarck avait dit et répété : « Il ne devra pas être question

d'Alsace-Lorraine? » Ce dont je suis sûr, car j'entends encore Gambetta me le dire avec force : « Je ne serais pas revenu les mains vides. »

Rapprochez ces deux paroles, et tout s'explique : la chimère et l'abandon du projet.

Je tiens encore de Gambetta qu'il visita, un jour, pendant l'un de ses voyages en Allemagne, celui des châteaux de Bismarck où le chancelier avait fait transporter la petite table sur laquelle avait été signé le traité de Versailles et qu'il avait emportée dans ses bagages. Risquant de trahir son incognito, Gambetta dit à l'amie (madame Léonie Léon) qui voyageait avec lui : « Je ne serai pleinement heureux que le jour où cette table sera chez moi. »

***

Il n'y a point autre chose dans mes souvenirs, bien que j'aie gardé l'impression assez nette du regret qu'avait Gambetta de l'entrevue abandonnée. Il s'était évidemment persuadé, à l'époque, sur quelque propos de Henckel, qu'il arracherait à Bismarck d'importantes concessions. Quelles concessions? Qu'aurait-il rapporté dans ses mains?

Mais l'erreur, à mon sens, est précisément là. Avoir cru que des concessions lui seraient faites sur l'Alsace-Lorraine par celui qu'il appelait le *Monstre*, et cela parce que Gambetta en aurait fait la condition de l'appui de la France « à l'ordre nouveau » qu'à la veille du Congrès de Berlin, Bismarck avait esquissé dans son discours du 19 février, ce fut une illusion de la magnifique confiance qu'il avait en lui-même, dans un temps où il venait de réaliser des choses extraordinaires, et où sa fortune lui semblait devoir être toujours prodigue de faveurs.

***

Il n'y a point de doute que ce fut Gambetta qui renonça à l'entrevue. Bismarck a longtemps hésité. Le 7 mars (1878), Gambetta écrit à madame Léon : « Le *monstre* vient encore de se retourner. Je le soupçonne fort de n'avoir aucune plan et *d'être aussi embarrassé qu'embarrassant*, ce qui n'est pas peu

dire. » Gambetta, lui aussi, est donc embarrassé. Bismarck prend enfin son parti : il risquera le coup. Henckel en informe Gambetta par une lettre du 4 avril [1]. Le 12, Gambetta quitte Paris pour Nice, où il assiste aux obsèques de sa tante. Henckel télégraphie, en langage convenu, et écrit ensuite, ce même jour, à Bismarck que Gambetta est « pour le moment introuvable » et « ne pourra arriver avant huitaine ». Il est parti sans répondre à la lettre de Henckel. Bismarck, dans l'intervalle, 14 avril, écrit à Henckel pour confirmer l'accord et préciser des détails; il rentrera de Friedrichsruhe à Berlin pour l'entrevue. Le 22, Gambetta, à son retour, écrit à Henckel pour s'excuser de son silence « par la perte douloureuse qui l'a atteint et l'a tenu éloigné de Paris, pendant trois semaines, sans communication avec personne ». Il lui donne rendez-vous pour le lendemain 23 (qui est un mercredi) entre 1 heure et 2 de l'après-midi, soit 1 h. 1/2. Henckel télégraphie, le 23, à Bismarck : « *Envoi* part dimanche ; arrive Berlin lundi soir ; sera mardi à votre disposition. » Il écrit, le même jour, au chancelier pour expliquer le long silence de Gambetta et commente sa dépêche : Gambetta partira le dimanche 28, sera le lundi 29 à Berlin au *Kaiserhof*, se rencontrera le 30 avec Bismarck. Henckel ajoute que les Chambres françaises rentrent le 29 et que Gambetta tient à n'en pas être absent trop longtemps.

Puis, le lendemain, jeudi 24, cette lettre qui est imprimée en français dans le volume de la *Correspondance* [2] :

Paris, ce 24 avril 1878.

Cher monsieur de Henckel,

L'homme propose... le Parlement dispose. Quand j'ai accepté hier avec empressement, je n'avais pas compté avec l'imprévu qui nous tient tous en échec.

Les questions relatives au ministère de la Guerre ont pris les proportions les plus considérables. On me prévient qu'un grand débat sera ouvert par le ministère de la Guerre dès la réunion des Chambres.

Je ne peux abandonner mon poste parlementaire en un pareil moment et laisser derrière moi un incident aussi gros de conséquences.

Je me trouve donc dans la dure nécessité d'ajourner tout au moins après la session, qui sera très courte, l'exécution d'un projet à la réa-

1. *Aus Bismarck's Briefwechsel*, p. 501 et suiv.
2. Page 504.

lisation duquel vous avez prêté un concours si efficace et si sympathique.

J'en conserve un vif sentiment de reconnaissance et après la séparation des Chambres, vous me permettrez, s'il est toujours temps, de faire appel à votre intervention.

Veuillez agréer, avec tous mes regrets, l'assurance de mes sentiments dévoués.

L. GAMBETTA

***

C'est un prétexte, mais c'est un prétexte bien choisi.

La proposition de Gambetta et de M. Antonin Proust sur les pensions de retraite des officiers de l'armée vint en discussion devant la Chambre, mais seulement le 6 mai. Discussion importante, en effet, mais qui n'avait point pris « les proportions les plus considérables ».

D'autre part, en faisant cette recherche dans les journaux de l'époque, j'ai retrouvé un article de la *République Française*, dont on va lire les principaux passages. La veille du jour où Gambetta fait définitivement savoir qu'il n'ira pas à Berlin, la *République Française*, dans son numéro du mardi 23 avril, qui porte la date du 24, parce que le journal était alors antidaté, s'occupe des bruits qui avaient couru au sujet de ce voyage et s'exprime en ces termes :

Les journaux réactionnaires nous donnent depuis trois semaines le spectacle le plus bouffon qui se puisse imaginer. M. Gambetta appelé hors de Paris par un deuil de famille, — la mort de sa tante, — a mis à profit les vacances parlementaires pour prendre quelques jours de repos et il a eu l'indélicatesse de ne point donner son adresse par la voie de la presse. Il paraît que c'est là un scandale intolérable... Les journaux qui se piquent de renseigner largement leurs lecteurs ont signalé M. Gambetta en même temps à Berlin et à Vienne, à Constantinople et à Saint-Pétersbourg, dans le Tyrol, à Dusseldorf, où l'ambassadeur de France à Berlin était allé à sa rencontre... L'agence Havas s'est émue, un peu naïvement peut-être, et a cru nécessaire de déclarer que M. de Saint-Vallier n'était pas allé à Dusseldorf. Le *Moniteur* vient d'obtenir de son correspondant de Berlin la certitude que M. Gambetta n'est pas allé dans cette ville, qu'il n'a pas vu M. de Bismarck, *qu'il n'a pas négocié touchant la Lorraine*, car on n'a pas craint de mêler le nom de nos provinces perdues à ces fables de nouvellistes sans retenue...

Les nouvellistes (on parlait encore français, on ne disait pas les *reporters*), les nouvellistes n'étaient pas si mal renseignés, puisqu'ils anticipaient sur l'événement, et, sans doute, à la suite des indiscrétions d'Émile de Girardin, très ancien ami, comme je l'ai dit, de Henckel.

Il est à peine besoin de dire que ces quelques lignes eurent du retentissement et furent fort commentées. Il reste toutefois à expliquer comment, le 23, la *République Française* ayant publié le matin l'article qu'on vient de lire, article qui, s'il n'a pas été inspiré par Gambetta, a été du moins lu par lui en épreuves, il a, dans son entretien de l'après-midi, entre 1 heure et 2 heures, réglé son itinéraire avec Henckel, au lieu de rompre, et informé madame Léon qu'il a « vu et promis ».

On supposerait à tort que l'article a été écrit pour dérouter les nouvellistes. De quel poids, si l'entrevue avait eu lieu, serait retombé sur Gambetta, directeur du journal, l'article si dur pour ceux qui n'avaient pas craint « de mêler le nom de nos provinces perdues à ces fables de journalistes sans retenue » ! Mais on peut croire que son parti était déjà pris le 23 quand il eut son entretien avec Henckel, dans l'après-midi. Il est diplomate, lui aussi. Il ne veut pas rompre brusquement. Feignant d'être d'accord, laissant Henckel et aussi Bismarck, s'engager entièrement après d'assez longues résistances, et cela n'est pas pour lui déplaire, il prépare la rupture par l'avis qu'il donne à Henckel, et que celui-ci transmet par lettre à Bismarck : « Les Chambres françaises rentrent précisément le 2 mai, le jour même où Gambetta est attendu à Berlin ; or il ne saurait être absent trop longtemps après l'ouverture de la session. »

Il faut noter, en outre, que, d'après le projet convenu, Gambetta aurait eu son principal entretien avec Bismarck le 30. Et l'ouverture de l'Exposition universelle avait lieu le 1er mai ! Gambetta pouvait-il n'y point assister? être ce jour-là à Berlin?

Si Bismarck a lu l'article de la *République Française*, il l'a sans doute attribué à Gambetta. Quoi ! dans son propre journal, ses amis les plus proches s'indignent à la pensée du voyage projeté ! Cela est bien joué.

***

Quoi qu'il en soit, la rupture vient bien de lui. Henckel, dépité, télégraphie à Bismarck que l'homme qu'il attendait est malade et que, de l'avis de son médecin, il ne pourra « rentrer » (*zurückkehren*) à Berlin que dans huit ou dix jours.

On a vu que Girardin était au courant du projet. Gambetta s'en est-il ouvert à d'autres amis? Il résulte d'un récit de M. Caze, alors député, qu'il avait été sondé par Gambetta et s'était montré hostile à l'idée de la rencontre, et d'un récit de madame Adam que Spuller avait été informé et s'inquiétait, à juste titre, de l'aventure. L'article de la *République Française* pourrait bien être de Spuller, dont il me semble reconnaître la marque. Mais croire que Spuller aurait écrit l'article sans en référer à Gambetta, et comme pour couper les ponts entre Bismarck et lui, ce n'est point le connaître. Gambetta passait, tous les soirs, plusieurs heures dans son cabinet directorial ; il y lisait les épreuves des principaux articles ; celui-ci était d'importance. Bien plus, il demeurait dans l'immeuble du journal (53, rue de la Chaussée-d'Antin).

Il entretint nécessairement madame Léonie Léon de la négociation. Il avait été, au début, hostile à ce que la France se fît représenter au Congrès de Berlin pour les affaires d'Orient. Il a changé d'avis, le 6 mars, après un entretien prolongé avec Waddington, en présence de Freycinet. Il en a averti, dès le lendemain, madame Léon qui avait déconseillé l'abstention, et c'est à elle, galamment, qu'il attribue sa conversion : « Je rends les armes à la sage Minerve ; tes paroles ont triomphé de mes dernières hésitations... » Assurément la représentation officielle de la France au Congrès de Berlin est une chose, et l'entrevue de Gambetta et de Bismarck en est une autre. Toutefois, il y a eu certainement un lien entre les deux dans l'esprit de l'homme d'État qui se targuait d'être, avant tout, un diplomate. Surtout une femme amoureuse a dû dire à son amant : « C'est toi qui devrais aller à Berlin, au Congrès, y parler au nom de la France... S'*ils* (les ministres envieux, jaloux) ne veulent pas t'y envoyer, vas-y seul, règle toi-même avec le *Monstre* les affaires de

l'Orient et du monde. » Gambetta a dû convenir que sa maîtresse est dans la vérité. Oui, il ira seul, puisqu'un gouvernement ingrat et médiocre lui préfère, comme plénipotentiaire, à côté de Waddington et de Saint-Vallier, le directeur politique Desprez (ou tel autre). Mais il se décide finalement, pour des considérations plus puissantes, à renoncer à l'entrevue arrangée. En attendant qu'il s'explique de ces raisons avec sa maîtresse, il lui écrit encore le 23 avril : « J'ai vu, j'ai promis, le *Monstre* rentre pour me recevoir [1]. » C'est le cri de triomphe. Bismarck hésitait. Gambetta l'a emporté. Il fait rentrer à Berlin le terrible chancelier de fer pour le recevoir. Mais, le 24, en même temps qu'il se dégagera par le billet à Henckel, il dira à sa maîtresse : « Bismarck s'est dérangé pour rien ; j'ai changé d'avis. » Et il triomphera encore. Il est Gambetta. Il est, aussi, amant et Méridional.

Dirai-je qu'il se vante? De fait, c'est lui qui n'a plus voulu. Mais Bismarck, comme on l'a déjà dit, n'avait point vu sans appréhension Henckel s'engager en relations régulières avec Gambetta. Il ne s'agissait au début que de conversations entre Gambetta et un ami de Bismarck. Déjà le chancelier s'inquiète que, du seul fait de s'entretenir par intermédiaire « avec le

1. A lire à la loupe ce billet du 23, du même jour où paraît l'article de la *République Française*, on y aperçoit comme l'annonce des raisons qu'il va donner à madame Léon pour n'avoir pas suivi son avis. Madame Léon est absente de Paris ; Gambetta lui écrit : « J'ai reçu la dépêche et j'ai ressenti la joie de Mignonne et de son heureux et pieux ami. Mais j'ai bien d'autres choses et des plus graves et des plus hautes. *Arrive, il n'est que temps.* J'ai vu, j'ai promis. Le *Monstre* rentre pour me recevoir, et *j'ai besoin de te voir. Donc à jeudi, il le faut.* Je ne peux en dire plus long : ce sont choses qu'on ne peut ni écourter ni délayer. Je t'embrasse, *et je te supplie de me porter le viatique de ta sagesse.* A toi, toujours. » Pourquoi réclame-t-il avec tant d'instance ce « viatique » ? Est-ce pour discuter de ce qu'il va dire à Bismarck? Est-ce pour peser à nouveau le *pour* et le *contre* du voyage? Quand l'amie arrivera le 24, ne lui dira-t-il pas : « Ton viatique vient trop tard ; je me suis déjà décidé » ? — Le 23, Gambetta dîne chez madame Adam avec Freycinet, Léon Renault, Girardin, Spuller. Selon son récit (*Après l'abandon de la Revanche*, p. 164), elle lui tire les cartes : « Méfiez-vous des femmes... Je vois une route, ne la faites pas, etc. » Mais tous les convives ont lu, le matin, l'article de la *République* ; les cartes le répétaient ! Plus tard, à une date que madame Adam ne précise pas, elle supplie Gambetta de ne pas voir Bismarck. Un ami lorrain assiste à l'entretien. « Ému, il nous dit qu'il avait renoncé à le voir. » Madame Adam convoque aussitôt Spuller pour lui faire part de la nouvelle. « Il accourt et pleure comme un enfant. » Spuller était, depuis longtemps, informé de la nouvelle, alors même qu'il ne serait pas l'auteur de l'article du 23 avril.

prussien Bismarck », Gambetta joue sa popularité. Est-ce bien de la popularité de Gambetta que se préoccupe le grand réaliste de Varzin? Si Gambetta maintenant se rend de sa personne à Berlin, combien la pensée qui lui aura dicté ce téméraire voyage risque davantage d'être méconnue en France ! Mais si Bismarck reçoit Gambetta à Berlin, s'il s'entretient avec lui, pendant de longues heures, comme avec le porte-parole le plus autorisé de la France, ce n'est pas seulement en Allemagne, c'est dans le monde entier que le traité de Francfort paraîtra remis en cause : il aura tremblé sur sa base. Le chancelier de fer et le héros de la défense nationale ne se sont pas rencontrés pour la curiosité de se connaître, de heurter leurs éloquences. Ils ne se se sont pas rencontrés seulement pour échanger des vues sur les affaires des Balkans. Vainement aura-t-il été convenu entre les intermédiaires « qu'il ne devra pas être question de l'Alsace-Lorraine ». Ils n'auront pas été plus tôt en présence l'un de l'autre que leurs yeux en auront parlé.

C'est ce qu'ils comprirent tous deux. Gambetta dira à madame Léon : « J'ai préféré ma popularité. » Bismarck, informé, aura dit : « Ouf ! » Et voilà pourquoi le chimérique projet ne fut jamais repris.

*
* *

Les éditeurs de la *Correspondance* le constatent dans une note dont voici la première partie :

Une entrevue du prince de Bismarck avec Gambetta n'a pas été de nouveau provoquée dans la suite et n'a donc pas eu lieu ; toutefois Gambetta, d'après le dire d'un de ses proches amis, s'est rendu plus tard en touriste, *incognito*, à Friedrichsruhe, en l'absence du prince, et s'est fait montrer l'intérieur de la maison.

Cela est exact, ainsi que je l'ai dit plus haut. D'autre part, dans ses *Mémoires sur Bismarck*, le docteur Maurice Busch mentionne en deux brèves notes un voyage de Gambetta en Allemagne (1881) et les réflexions que fit le chancelier à ce propos.

15 *octobre*. — Bucher me prie de démentir que Gambetta ait fait une visite à Vienne.

« Je regrette, m'a-t-il dit, que ce soit inexact. Ça aurait rendu Gambetta pour toujours impossible en France ! »

15 *novembre*. — Je viens de voir le chancelier, qui est de retour à Berlin. Je lui ai demandé ce qu'il y avait d'exact dans les bruits de visite de Gambetta.

« Il n'y a pas un mot de vrai, m'a répondu M. de Bismarck; je ne dis pas que, quand il était à Dantzig, il n'ait pas eu l'idée de faire un tour à Varzin. Mais il a dû réfléchir avant de rien faire et on a dû lui écrire de Paris qu'une pareille visite ferait un déplorable effet en France. »

Toujours, chez Bismarck, le même souci de la popularité de Gambetta ! Souci d'une sincérité au moins suspecte, mais qui témoigne chez l'ancien ambassadeur à Paris d'une connaissance réelle du caractère français. Je n'ai pas dissimulé mon sentiment sur l'erreur qu'aurait été le voyage, d'où Gambetta n'aurait, sans doute, rapporté, avec des souvenirs, que des déceptions. Mais de là à mettre en cause, à ce propos comme à tout autre, le patriotisme de Gambetta, il y a loin, et c'est cependant ce qu'ont fait M. de Meaux et quelques autres mémorialistes. J'ai relaté la protestation véhémente de Déroulède contre ces accusations et sottises; elle suffit [1].

1. Voici, d'après le volume intitulé : *A Champigny-la-Bataille, Propagandes* (décembre 1916), le passage du discours de Déroulède en réponse aux attaques dirigées contre Gambetta, au sujet du projet d'entrevue avec Bismarck, notamment par M. de Meaux et madame Adam.

« Vous n'ignorez pas, en effet, qu'à la suite de la publication d'un livre de mémoires où manque un peu trop peut-être la mémoire du cœur, une véritable campagne a été entreprise, je ne sais dans quel but, ni au profit de qui, tendant à nous montrer Gambetta comme un ami de l'Allemagne et comme un apostat de la Patrie.

« C'est ici, Patriotes, c'est sur la tombe des défenseurs de Paris qu'il m'a paru juste et bon de relever l'accusation portée contre celui qui fut l'âme de la Défense nationale et qui est resté jusqu'au bout, je vous l'atteste, le plus Alsacien-Lorrain de tous les Français.

« Car moi, aussi, je l'ai connu, moi aussi, depuis le jour de mon évasion d'Allemagne jusqu'à la veille de la blessure qui devait l'emporter, moi aussi, à Tours, à Paris, aux Jardies, j'ai eu avec le grand tribun de nombreuses entrevues et j'ai, moi aussi, recueilli de ses lèvres de significatives paroles que je ne me contentais pas de noter au jour le jour, mais que je confiais, que je transmettais, que je répétais, au sortir de nos entretiens, aux bons Français qui

***

L'AFFAIRE SCHNŒBELÉ

Par contre, la fin de la note des éditeurs de la *Correspondance* appelle de ma part un démenti. Voici ce second paragraphe, tel qu'il émane évidemment de Henckel :

A cette occasion, il convient de déclarer inexacte l'insertion parue dans *le Figaro* de juillet 1901, sur une visite qu'avait faite le comte Henckel Donnersmarck, en 1887, aux bureaux de *la République Française*, au moment de l'affaire Schnœbelé. Le comte, aujourd'hui prince Donnersmarck, n'est jamais entré dans les bureaux de rédaction de ce journal et n'a dit à personne qu'il était à Paris avec une mission du prince de Bismarck. En réalité, le prince de Donnersmarck a reçu alors la visite d'une personnalité du camp de Gambetta où il avait plusieurs bons amis, et, interrogé s'il tenait ou non le cas pour

---

m'entouraient encore à la Ligue des Patriotes, et dont le témoignage prouverait du moins que je n'ai pas attendu vingt-huit ans pour penser ce que je pense et dire ce que je dis de Gambetta.

« Il est clair que le républicain catholique que je suis, — oui, messieurs, très catholique quoique républicain, et très républicain quoique très catholique — n'a pas toujours approuvé tous les actes de la politique intérieure du chef de parti, mais il est certain que le patriote républicain que je serai toujours, était d'accord avec Gambetta sur toute sa politique extérieure.

« Qu'il ait cherché, comme on l'a déjà cent fois redit, à se rencontrer officieusement avec le chancelier de fer ; qu'il ait cru utile à sa cause, à notre cause, de se trouver face à face avec le maître incontesté de l'Europe, alors germanisée ; qu'il ait voulu lire dans ses yeux, surprendre dans son langage le secret de ses yeux, surprendre dans son langage le secret de ses redoutables volontés, dans l'espoir orgueilleux peut-être, mais non pas coupable, de tromper à son tour le grand trompeur et de le renseigner au rebours de la vérité, comme Thémistocle renseignait Xerxès : cela est possible, cela est même certain et je ne l'ai jamais ignoré. Mais ma foi absolue et raisonnée dans la solidité de son patriotisme, dans la puissance de son cerveau et dans l'habileté de sa langue, faisait plus que me rassurer sur cette prise de contact avec l'ennemi. J'y voyais un motif d'espérer bien plus qu'une raison de craindre.

« Peu m'importaient, je l'avoue, les moyens détournés qu'il prenait et les relations suspectes qu'il s'était créées pour en arriver à ses fins.

« Est-il vrai que, moins confiant que moi, le bon Spuller se soit indigné des fréquentations prussiennes de son ami ; que l'honnête et pur républicain de 1848, M. Duclerc, s'en soit attristé ; que M. Jules Grévy s'en soit réjoui? Il ne m'appartient pas de confirmer ou d'infirmer l'authenticité de ces anecdotes. Les morts sont morts et les vivants peuvent se tromper et nous tromper. Mais il y a

grave, a répondu qu'il ne connaissait l'affaire que par les journaux, mais qu'il avait la conviction que l'histoire n'aurait point de suites et qu'elle se règlerait sous peu dans des conditions favorables. A cela se réduit la part de celui qui était alors le comte Henckel Donnersmarck à l'incident [1].

Mentiris impudentissime, comme disait l'évêque, et avec d'autant plus d'impudence que la prétendue rectification mêle le faux avec le vrai. Le langage que les éditeurs de la *Correspondance* prêtent à Henckel est bien celui qu'il a tenu, à Paris, à l'époque de l'incident Schnœbelé. Je ne dis point, n'en sachant rien, qu'il ne l'ait pas tenu à un visiteur, qui était des amis de Gambetta, Proust, de Reims, ou tel autre. Mais ce que je sais, pour en avoir gardé l'exact souvenir et pour avoir à l'époque tiré argument de la conversation, c'est que j'ai reçu, le jeudi 21 avril 1887, dans mon bureau de la *République Française* (j'en étais alors le directeur politique),

---

les faits publics qui parlent plus haut que les confidences. C'est eux seuls qu'il faut envisager, et sur eux seuls qu'il faut raisonner.

« Pourquoi, si Gambetta, reniant son passé, eût réellement songé à nous orienter vers l'Allemagne, nous a-t-il sans cesse préconisé l'alliance avec l'Angleterre?

« Pourquoi, s'il eût été partisan, comme on le prétend, de notre dispersion coloniale, conforme en tous points aux indications et aux intérêts de la Prusse, sa première préoccupation en arrivant à la présidence du Conseil a-t-elle été de consolider notre situation militaire en Europe et de réorganiser notre mobilisation désorganisée par l'expédition de Tunisie ; et cela, au risque même d'ébranler sa situation ministérielle devant le parlement par le choix du plus compétent, mais du plus compromettant des collaborateurs, l'éminent général de Miribel?

« Pourquoi, s'il était décidé à lier partie avec Bismarck, tous les diplomates prussiens, M. le prince de Hohenlohe en tête, ont-ils mis tant d'acharnement et de hâte à lui arracher des mains le portefeuille des Affaires étrangères qui venait de lui être confié?

« Pourquoi les intrigues de couloirs qui voulaient et qui allaient le jeter à bas donnaient-elles pour prétexte : Gambetta, c'est la guerre ?

« Pourquoi, s'il négociait sous main l'abandon des provinces perdues, m'a-t-il personnellement poussé à fonder la Ligue des Patriotes et en a-t-il signé le premier la formule sacramentelle réclamant la revision du traité de Francfort? »

Je félicitai Déroulède de ce discours. J'extrais de sa réponse ces lignes :

« Votre lettre a remué tous ces souvenirs, déjà anciens, mais toujours vivaces, puisqu'au-dessus d'eux plane la grande mémoire que j'ai défendue et que je défendrai « quand même ». Merci de me l'avoir écrite. »

1. Pages 505 et 506.

la visite de Henckel et qu'il me parla dans les termes que relate la note, sans dire, bien entendu, qu'il était à Paris avec une mission de Bismarck. Il inventa lui-même l'allégation pour donner à son démenti un air de vérité. Procédé bien connu. Que sa démarche lui ait été reprochée par la suite, je n'en suis pas autrement surpris ; qu'il ait menti pour se disculper, je ne m'en étonne pas davantage.

***

J'étais, comme à l'ordinaire, venu au journal, entre onze heures et minuit, pour y avoir les dernières nouvelles et corriger les épreuves. Le secrétaire de la rédaction me communiqua les dépêches qui annonçaient l'arrestation de Schnœbelé, commissaire spécial à la gare de Pagny, par la police allemande. Il aurait été arrêté sur territoire français ; il avait été conduit, les menottes aux mains, à Metz. On considérait à Nancy qu'un guet-apens avait été tendu à Schnœbelé par Gautsch, commissaire allemand à Ars-sur-Moselle. L'émotion était grande en Lorraine. Elle n'allait pas être moindre à Paris.

Je fus fort perplexe. S'agissait-il d'un simple incident de frontière ou de quelque piège à la Bismarck? Était-ce un coup de policier ou un coup de chancelier? Fallait-il reproduire les dépêches sans commentaire ou m'en expliquer tout de suite?

Comme j'en étais là de mes réflexions, le garçon, qui faisait fonctions d'huissier, me passa la carte du comte Henckel de Donnersmarck. Je le fis aussitôt entrer dans le cabinet qui avait été celui de Gambetta et qu'il connaissait de vieille date. Je l'entends encore me dire, dès la porte : « Qu'est-ce que cette affaire que l'on crie sur le boulevard? » et moi lui répondre : « Mais c'est à moi à vous le demander. »

Henckel, en toilette de soirée, sortant du théâtre, me raconte alors qu'il a dîné la veille de son départ chez Bismarck. Il lui a dit qu'il allait passer quelques jours à Paris. Bismarck lui a souhaité de s'y amuser et de lui rapporter, au retour, des nouvelles du général Boulanger, alors ministre de la Guerre. « Si le chancelier, me dit Henckel, avait prémédité quelque

coup, il m'aurait engagé, sans doute, à différer mon voyage. Il ne m'aurait point parlé de Paris de son ton le plus tranquille. Cela ne peut être qu'une histoire d'agents, sans autre importance. »

J'eus l'impression, que j'ai gardée, de la sincérité de Henckel. Il paraissait très *ennuyé*. Venu à Paris pour s'y amuser, comme lui avait dit Bismarck, il y trouvait une affaire qui ne contribuerait point à rendre plus agréable son séjour. L'explication, simple, était très plausible.

Je tournai et retournai Henckel sans tirer de lui autre chose. Il me quitta vers une heure du matin. C'est la dernière fois que je l'ai vu, bien qu'il soit revenu par la suite à Paris et que nous ayons échangé des cartes.

A la réflexion, je publiai les dépêches sans un mot de commentaire ; mais la bonne foi de Henckel m'avait paru si évidente que j'allai, dès le lendemain, raconter sa visite à Grévy, alors président de la République, et, à sa demande, au général Boulanger.

L'argument rassurant que je tirais de la visite de Henckel et de ses propos frappa également Grévy, très calme, et Boulanger, assez agité. Je n'étais d'ailleurs convaincu qu'à moitié. Bismarck n'a point provoqué l'incident : soit, mais n'y accrochera-t-il pas une négociation perfide, refusant de rendre Schnœbelé et allant ainsi vers la guerre? J'étais officier de réserve au titre de l'état-major ; je demandai à Boulanger de m'attacher à l'état-major du général de Galliffet, qui commandait l'armée de couverture. Boulanger y consentit aussitôt, avec bonne grâce, bien que je l'eusse déjà malmené. Quand le duc d'Aumale avait publié, l'été précédent, les lettres de Boulanger, j'avais réclamé sa démission et l'avais qualifié : « l'officier général qui a encore l'honneur immérité de commander en chef l'armée française ».

Du 24 au 30 avril, la *République Française* publia cinq articles sur l'affaire, un de Gustave Isambert, un de Ranc, trois de moi, tous également fermes et modérés. Le guet-apens fut vite établi. On ne discutait que sur le point de savoir si Schnœbelé avait été arrêté sur territoire français ou sur territoire annexé. J'écrivais, le 26 : « M. de Bismarck voudra-t-il assumer la responsabilité du guet-apens de Novéant? Ses ennemis, et il en compte

quelques-uns en Europe, ses ennemis eux-mêmes ne le croiront pas. Le chancelier sait en quels termes Napoléon jugeait lui-même le guet-apens d'Ettenheim : « Il me nuisit dans l'opinion et ne me fut d'aucune utilité politique. » De même Isambert, le 27, et Ranc, le 28 : « La mise en liberté de Schnœbelé s'impose ; elle ne peut pas être refusée et elle ne le sera pas. Donc, pas d'énervement. Ayons la patience et le sang-froid que donne le sentiment qu'on a pour soi le droit et la justice. »

En effet, Schnœbelé fut remis en liberté le 29, on va voir dans quelles circonstances ; et, comme j'étais tenu par Grévy au courant de la négociation, j'écrivis, le 30, dans un article où le nom de Bismarck n'était qu'incidemment prononcé : « L'ordre d'élargissement de M. Schnœbelé a été signé hier par l'empereur d'Allemagne ; l'ambassadeur de la République en a été avisé aussitôt par le chancelier. »

***

L'alarme avait été chaude. Je crois pouvoir dire que le récit de mon entretien avec Henckel, accourant dans mon cabinet pour s'informer de l'incident qui avait été une surprise pour lui, ne fut pas étranger à la conviction préalable, pour ainsi dire, de Grévy que Bismarck n'était pour rien dans le traquenard, mais que tout son jeu allait consister à nous faire commettre à ce propos quelque imprudence dont il eût aussitôt tiré parti, comme autrefois de notre crédulité à la prétendue offense d'Ems.

Ce fut Grévy qui conduisit l'affaire avec autant de fermeté que de prudence. Je le voyais tous les jours. Il avait gardé sa sérénité coutumière, un peu olympienne. Je le trouvai un soir lisant Horace en latin.

La nervosité de Boulanger se traduisit par des propositions saugrenues, comme d'échelonner toute la cavalerie à la frontière afin de voir venir l'ennemi. Il était manifestement inquiet. Il aurait, dit-il, préféré que l'incident ne se produisît que dans quinze ou dix-huit mois. Il demanda au Conseil avec quelque solennité, qui lui allait mal, l'autorisation de se

retirer pour aller travailler avec le général de Miribel. L'incident clos, il laissa dire et se persuada qu'il avait fait reculer l'Allemagne. Il alla même, un jour, jusqu'à insinuer que ses collègues avaient manqué d'énergie, ce qui fut vivement relevé par Grévy. Galliffet dit à l'un des ministres : « Si pendant que nous aurons les Prussiens dans le ventre, nous avons pour nous conduire un pareil fumiste, nous sommes f... » Cependant Boulanger avait fait, au moins, un choix qui témoignait de quelque connaissance des hommes ; il avait donné à Galliffet le commandement de l'armée de couverture qui était la création de Miribel.

Le ministre des Affaires étrangères, Flourens, eut la sagesse de laisser faire Grévy et de se conformer à ses indications. Le président du Conseil, Goblet, bon patriote, mais rageur, me pria de passer chez lui pour avoir de moi le récit de mon entretien avec Henckel. Il s'irritait à plaisir contre Grévy, l'accusant de faiblesse pour ne pas appuyer la négociation sur le seul rapport de Sadoul, procureur général à la Cour d'appel de Nancy, dont l'enquête sur place l'avait conduit à conclure que Schnœbelé avait été saisi par les agents de Gautsch sur territoire français (21 avril). Donc violation de territoire.

Or, nécessairement, les journaux officieux allemands affirmaient que l'arrestation avait eu lieu sur territoire annexé. Herbert de Bismarck, alors ministre des Affaires étrangères, s'était contenté d'abord de faire déclarer que Schnœbelé avait été arrêté en vertu d'un mandat décerné contre lui par la cour de Leipzig. « Il était accusé de complicité dans des crimes de haute trahison pour s'être livré à des faits d'espionnage et à des actes ayant pour objet de faciliter la désertion dans l'armée. La justice allemande aurait les preuves entre les mains. » (Communication du chargé d'affaires, comte de Leyden, le 22 avril.)

On aurait pu continuer à discuter sans fin sur la question de savoir si Schnœbelé, qui, en effet, avait été appréhendé d'abord sur territoire allemand par les agents de Gautsch, mais qui s'était dégagé et avait regagné le territoire français, avait été finalement arrêté à quelques mètres à l'est ou à l'ouest du poteau frontière. Il résulte, pour moi, de l'enquête que Schnœbelé avait bien dépassé de quelques pas le poteau

quand un individu, vêtu en gardien de bestiaux, s'était rué sur lui ; que le commissaire était alors revenu en arrière sur territoire français ; qu'un second individu, vêtu du même costume, avait aussitôt prêté main forte à son camarade ; qu'ils l'entraînèrent alors sur territoire allemand et le terrassèrent, après une lutte assez violente, son chapeau allant rouler sur la route à un mètre du poteau. Mais les policiers allemands auraient recruté autant de témoins qu'ils auraient voulu, ce qu'ils firent en effet, vêtus ou non en marchands de bestiaux, pour jurer que cette version, qui me semble exacte, était fausse, et, comme l'écrira le 28 Herbert de Bismarck, « que l'arrestation avait eu lieu *exclusivement* sur le territoire allemand ; qu'il n'y avait eu nullement violation du territoire français ». Au surplus, Schnœbelé cessa lui-même d'assurer qu'il avait été appréhendé sur le sol français, et il reconnut les preuves de sa « culpabilité », qui étaient des lettres autographes de son agent Klein, mises à la poste de Metz. (Note remise le 29 à l'ambassadeur de France à Berlin, Jules Herbette, et publiée peu après par la *Gazette de l'Allemagne du Nord.*)

***

Ce fut sur ces entrefaites que Grévy, le 24, décida d'abandonner à la fois la discussion sur le point précis où Schnœbelé avait été arrêté et la discussion sur les charges vraies ou fausses, sans doute vraies, alléguées par la cour de Leipzig, et de porter le débat sur un autre terrain.

On venait, en effet, de découvrir dans le bureau de Schnœbelé, à son commissariat à Pagny, deux lettres de Gautsch, datées d'Ars-sur-Moselle, les 13 et 16 avril, d'où il résultait que le commissaire allemand empêché, disait-il, de se rendre à Pont-à-Mousson pour causer avec lui, comme il avait été précédemment convenu entre eux, donnait rendez-vous à son collègue « à l'endroit où avait été (récemment) détruit le poteau frontière », afin de constater le délit et en rechercher les auteurs.

Dès que Grévy eut connaissance de ces lettres, il avait, en vieux juriste franc-comtois, déclaré que, désormais, il impor-

tait peu de savoir où Schnœbelé avait été saisi, sur le territoire français ou sur l'allemand, et que toute la négociation devait porter sur ces pièces. Elles établissaient, en effet, jusqu'à l'évidence que Schnœbelé avait été appelé sur la frontière par ruse, et que Gautsch, ainsi, l'avait fait tomber dans un véritable guet-apens. Or, d'après les principes du droit des gens et le *Dalloz*, il faut que l'arrestation ait été faite légalemens et loyalement, sans que la présence de l'étranger sur le territoire où il a été saisi « soit l'effet de la violence, de la ruse ou d'une force majeure ». Ce n'est point, dès lors, Schnœbelé qui a été appelé à la frontière par un tiers quelconque ; c'est le commissaire de police de Pagny qui a été convoqué par le commissaire de police d'Ars, pour une affaire de service, et cela, avec cette condition aggravante qu'il s'agissait de rechercher de concert les auteurs d'un délit « commis contre l'empire d'Allemagne ». C'est en qualité de fonctionnaire français, remplissant les devoirs de sa charge, que Schnœbelé est venu au rendez-vous. Il était, dès lors, couvert par cette qualité, et c'est en cette qualité qu'il devait être mis en liberté.

***

Le Conseil des ministres se rangea aussitôt à l'avis de Grévy, et un courrier de cabinet (M. Gervais) partit pour Berlin avec les photographies des documents trouvés chez Schnœbelé. Le ministre des Affaires étrangères donna à l'ambassadeur ses instructions par deux télégrammes, datés du 24 avril au soir et du 25, qui développaient la thèse, aussi irréfutable en droit que sur le point de fait.

Quand Jules Herbette remit (le 23) les photographies des lettres de Gautsch à Herbert de Bismarck, celui-ci ne cacha point sa surprise et, « visiblement décontenancé », raconte l'ambassadeur, « ne dissimula point que c'était un piège regrettable ». Pourtant, il se remit peu à peu pour alléguer que ces sortes d'embûches étaient, sans doute, de mise entre policiers, et que Schnœbelé n'aurait point dû s'y laisser prendre. Au surplus, le commissaire français avait commis un acte de beaucoup plus blâmable en cherchant à suborner, à prix

d'argent, au vu et au su du gouvernement français, des Alsaciens-Lorrains, sujets allemands, et à se ménager des intelligences jusque dans les forts de Strasbourg.

Mais l'ambassadeur était sur un terrain trop solide pour se laisser entraîner sur un autre qui l'était beaucoup moins. Il n'avait pas le moins du monde l'intention de prendre fait et cause pour les faits délictueux qui seraient relevés à la charge de Schnœbelé. Les règles du droit international étaient seules en cause. Une arrestation, entachée d'irrégularité et de ruse, ne saurait être maintenue. Toutefois le gouvernement français n'hésiterait pas, Schnœbelé une fois mis en liberté, à le déplacer, ou à le révoquer si les griefs allégués contre lui se trouvaient exacts.

Le fils du chancelier promit seulement de faire son possible pour arranger l'affaire. L'ambassadeur eut l'impression que, « le premier dépit passé », Bismarck s'exécuterait, mais que cette décision lui coûterait d'autant plus que le gouvernement de la République se trouvait plus manifestement dans son droit.

***

Pendant que la conversation se rengageait ainsi dans la bonne voie, un autre incident se produisit, dont il n'est point question dans la correspondance diplomatique, mais qui m'a été raconté par le prince de Munster après son départ, quelques années plus tard, de l'ambassade de Paris [1]. Il l'avait, me dit-il, relaté dans ses mémoires qui « intéresseraient sans doute les gens », quand ils seraient publiés.

Munster était dans ses propriétés du Hanovre au moment où avait éclaté l'affaire de Pagny. Se rendant ensuite à Berlin pour les fêtes de son Ordre, il rencontra en chemin de fer le courrier qui portait à Berlin les photographies des lettres de Gautsch. M. Gervais les lui montra et le très galant homme

1. Le prince de Munster me fit ce récit au château de Monaco, où il était l'hôte du prince Albert. J'étais depuis longtemps en relations avec lui. Quand je me promenais à cheval, au Bois, avec le général de Galliffet, il nous rejoignait volontiers. Galliffet lui demanda, un jour, comment il avait été seul, dans le corps diplomatique, à ne pas croire au succès de Boulanger. « C'est, lui répondit Munster, parce que je fais partie de votre cercle où tout le monde y croyait. »

qu'était l'ambassadeur dit aussitôt que, dans ces conditions, la mise en liberté de Schnœbelé s'imposait. Comme il avait des sujets de plainte contre Bismarck, il alla, sitôt débarqué à Berlin, raconter la chose, non pas au chancelier, mais à l'empereur qui s'écria, en vieux soldat qu'il était : « Mais, si l'arrestation était maintenue, on ne pourrait plus jamais envoyer de parlementaires ! »

Il signifia sans retard sa volonté à Bismarck, qui, furieux contre Munster, ne trouva pourtant rien à objecter et demanda seulement à son vieux maître le temps nécessaire pour se retourner sans trop de honte. Cela lui fut accordé.

Munster alla dîner chez Herbette (26 avril) et lui confia que ses premières impressions n'avaient pas été bonnes, mais qu'il s'entremettait avec zèle auprès de l'office de la justice de l'empire pour la mise en liberté immédiate de Schnœbelé, selon les règles de la justice allemande ; que le secrétaire d'État Schelling était fort mécontent des circonstances de l'incident ; que Bismarck et Moltke lui-même trouvaient l'affaire mal engagée et désiraient la voir se terminer le plus tôt possible, se rendant compte qu'ils avaient dans le monde entier ce qu'on appelle « une mauvaise presse » ; enfin que l'Empereur était animé des dispositions les plus conciliantes.

Munster ajouta que, dans ces conditions, il ne convenait pas de pousser le gouvernement allemand l'épée dans les reins ; que nous aurions avantage à lui laisser un peu de temps, et que, plus nous avions le sentiment de notre droit, plus nous devions rester calmes.

***

La négociation ne traîna pas plus de deux jours. Herbert de Bismarck essaya encore de comparer les torts de Gautsch avec ceux de Schnœbelé, tout en assurant que Schnœbelé serait remis en liberté si l'enquête établissait qu'il avait été arrêté en territoire français. Mais Herbette ne voulut point démordre de la seule considération de droit, à savoir l'arrestation dans des conditions illégales, en raison du véritable guet-apens (27 avril). Et bien lui en prit. Car Schnœbelé ayant

eu connaissance des dépositions de six témoins allemands qui juraient que son arrestation avait bien eu lieu sur territoire allemand, avait admis, dès le 22, devant le juge d'instruction de Metz que ce pouvait bien être la vérité : « J'aurais juré, dit-il, que je me trouvais de nouveau sur le sol français, lorsque j'ai été arrêté. En présence de la déclaration de témoins, je ne peux toutefois plus l'affirmer avec la même certitude ; je peux aussi m'être trompé. » Il avait avoué encore qu'il était employé pour des affaires d'espionnage par le service de renseignements du ministère de la Guerre.

Herbert de Bismarck, muni de cette pièce principale de l'enquête de Metz, la porta lui-même à Herbette dans la soirée du 27 avril. Nécessairement, il insista sur ce que, de son propre aveu, Schnœbelé avait pu être arrêté sur le terrain allemand. Sans doute, ajouta-t-il, la configuration du sol n'a pas permis aux témoins français de s'en rendre compte. Toutefois la convocation de Schnœbelé par Gautsch pour affaire de service constituait à son profit une sorte de sauf-conduit. Il faisait consulter, par mesure d'ordre, les autorités allemandes sur l'authenticité des lettres photographiées. Si l'authenticité n'était point contestée, Schnœbelé serait immédiatement remis en liberté. A la vérité, on avait des indices de la complicité de Gautsch avec Schnœbelé « pour l'espionnage », et c'était, on le pouvait croire, de ces affaires qu'ils projetaient de s'entretenir ensemble sans témoin gênant. Mais, comme ils avaient aussi des relations de services, Schnœbelé bénéficierait du doute sur l'objet du rendez-vous.

Cela n'était point mal combiné ; peut-être même était-ce exact. Herbette rendit compte à Flourens, qui commençait à s'énerver, de son entretien avec Herbert de Bismarck. Il tenait sa victoire sur le meilleur des terrains, que Grévy avait reconnu d'un œil sûr : le droit international ; il ne la laisserait point échapper.

Enfin, le 28 au soir, Herbert annonça à l'ambassadeur, qui n'avait cessé de faire preuve d'un parfait sang-froid, que le chancelier était décidé à demander l'approbation de l'empereur pour la mise en liberté de Schnœbelé. Ce serait le lendemain, ou, « si Sa Majesté se trouvait empêchée », le surlendemain. Mais l'empereur « approuva » dès le lendemain

matin (29). De fait, Bismarck avait capitulé de l'avant-veille, sur l'ordre formel de l'empereur.

Le 28 au matin, Flourens avait très honorablement télégraphié à Herbette que l'intention du gouvernement était de déplacer Schnœbelé et que l'amassadeur pouvait le faire connaître. Le colonel Vincent (chef du service de renseignements), avait été déjà, croyait-il, changé lui aussi, par le général Boulanger. Le ministre des Affaires étrangères trouvait fondée l'observation du comte de Bismarck « qu'il n'est pas admissible que des fonctionnaires soient embauchés pour cette besogne », l'espionnage.

Observation judicieuse que les successeurs du colonel Vincent au deuxième bureau eussent sagement fait de méditer : il n'y aurait pas eu d'affaire Dreyfus.

JOSEPH REINACH

LA MORT DU "LAUTAR"

Une nuit claire de Dobroudja ; l'atmosphère est transparente et bleue. Une grande douceur tombe du ciel en nappes de fraîcheur sur ce sol âpre et desséché. Au lointain, quelques coups de feu isolés... des patrouilles en reconnaissance... Dans les fonds autour des étangs, les bruissements d'ailes se sont apaisés et ont laissé tout le silence aux innombrables flûtes des grenouilles et des crapauds. Ce qu'il y a de désenchanté et de maudit en cette contrée singulière s'atténue et puis disparaît dans le grand pardon de la nuit.

***

Notre tranchée la plus avancée est creusée au pied d'une grande pente qui, très lentement, semble monter jusqu'au ciel. Tout en bas, dans les ténèbres humides, une compagnie roumaine veille. Tout en haut on aperçoit, lorsqu'ils se déplacent sur la crête, des petits postes turcs. A mi-côte quelques veilleurs isolés, tapis dans des fossés individuels, épient de plus près les mouvements de l'ennemi... Ce soir la guerre est bonne femme. Elle se repose. Les sentinelles qui se voient fort bien ne tirent point les unes sur les autres. Il y a comme cela des moments où l'on ne se tue pas. Les hommes en ont profité pour sortir de la tranchée où la paille mouillée par la rosée

a commencé de pourrir. Ils dorment à l'air libre sur le bord du champ, étendus sur le dos et leur ronflement sonore monte vers les étoiles. Ils sont sans défiance ; chacun sent que la nuit tout entière sera indulgente. Pourquoi? On ne sait pas. C'est ainsi. En de tels instants, on pense à l'ennemi avec une sorte de vague indulgence et l'on se dit : « Les pauvres gens... ils sont forcés de faire ce qu'ils font... La preuve c'est que lorsqu'ils peuvent agir autrement... » Dès le matin venu on renonce à ordinaire, brusquement, à ces velléités de bienveillance...

***

A l'une des extrémités de la tranchée, un guetteur, d'un œil à demi fermé, surveille la grande pente qui sans se presser grimpe devant lui jusqu'à l'ennemi. Il lui a bien semblé tout à l'heure apercevoir une forme, — une forme humaine peut-être — qui courait le long d'un sillon. Cela par instant s'arrêtait, comme un lièvre poursuivi par des chiens s'arrête pour s'assurer s'il a dépisté la meute... Sans doute un maraudeur en quête de quelque volaille à subtiliser, ou encore un homme de service qui allait ravitailler le poste avancé. Bref, le guetteur n'a pas cru devoir tirer. Dans la nuit il suffit d'un coup de feu pour déclencher le réveil de toute la ligne, et pour déterminer un crépitement général. Et alors adieu le repos jusqu'au matin. Il n'y avait vraiment pas là de quoi gâter la quiétude de ces heures par hasard paisibles, et dont ses camarades harassés par tant de journées de lutte sans trêve et sans relèves profitaient si bien. Ce guetteur n'était peut-être pas un bon guetteur, mais c'était assurément un bon homme. Pendant qu'il réfléchissait, à demi somnolent, à cet incident, le fuyard — car c'en était un — gagnait du terrain. Déjà il pouvait se considérer comme à l'abri d'une balle partie de la tranchée. Mais il avait compté sans les sentinelles avancées, enfouies en terre au milieu de la porte, et qui étaient à une trop petite distance de l'ennemi pour ne point veiller, elles, de leurs deux yeux ouverts.

Brefs, impérieux les cris d'usage retentissent.

— Halte-là ! Qui va là?

Pour toute réponse, le fuyard accélère sa course, malgré l'inclinaison plus grande du sol. Un dernier « Halte-là ! » n'amène pas plus de résultat. Alors dans la nuit deux coups de feu, puis un cri, un petit cri de chevreuil blessé, « boulé », et le bruit inattendu et métallique d'un tambour de bq ¡ue, dévalant la pente en se heurtant aux cailloux.

***

Avec infiniment de précautions, la sentinelle s'est glissée jusqu'au blessé, en rampant. Tous deux à plat ventre causent dans la nuit :

— Qui es-tu?

— Roumain.

— Où allais-tu?

Pas de réponse.

— Tu es blessé?

— Oui,... un peu...

— Où cela?

— A la jambe.

— Tu peux me suivre?

— Oui, mais quand je l'aurai retrouvé.

— Retrouvé quoi?

— Mon tambourin. Il a roulé plus bas.

A quatre pattes, les deux hommes descendirent la pente. Le blessé, atteint seulement au mollet d'une balle en séton, ne se préoccupait que de découvrir son tambourin. A force de tâter le sol de ses mains étendues, il finit par le retrouver dans l'ombre.

— Dépêchons-nous, — dit le soldat roumain, — le jour n'est pas loin...

Les deux soldats hâtèrent leur retraite, d'abord en se traînant sur les genoux, puis, estimant qu'ils étaient assez loin de la ligne bulgare, ils se remirent sur leurs pieds et gagnèrent la tranchée. De là on dirigea le blessé vers une maison isolée à l'entrée d'un village où le chef de bataillon avait installé son poste de commandement. On l'étendit sur de la paille dans une sorte de cellier. On ne l'interrogea qu'au jour.

A vrai dire, il était superflu de demander à cet homme à quelle race il appartenait. Tout, son nez fin et droit, ses sourcils noirs, son col souple, sa peau bistrée, son regard ardent et dédaigneux, tout répondait : tzigane.

Pourtant lorsqu'on lui posa cette question il répliqua, avec une sorte de fierté :

— Lautar.

Il semblait qu'il tînt à affirmer qu'il n'était pas de ces tziganes qui travaillent, mais de ces tziganes qui chantent !

L'interrogatoire continua :

— Quel âge as-tu?

— Vingt ans.

— Où allais-tu lorsque tu as été blessé?

Il réfléchit un instant et brusquement avoua :

— Je me sauvais.

— Où cela?

— Ailleurs.

— Dans les lignes turques?

— Oui...

— Et pourquoi te sauvais-tu?

Avec un air de profonde lassitude, il répondit :

— Je m'ennuyais.

L'officier haussa les épaules et conclut :

— C'est un espion, fouillez-le.

On le fouilla. Pour toutes pièces accusatrices on trouva dans ses poches quelques croûtons de pain et, enchevêtrées en boule, des cordes de guitare.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — lui demanda-t-on.

Le tzigane, d'une voix basse et presque douloureuse, répondit :

— C'est ce qui reste de ma « cobza ».

— Où est-elle, ta « cobza »?

Il étendit le bras dans la direction du sud.

— Là bas... Il l'a cassée.

— Qui cela?

— Le capitaine.

— Quel capitaine?

— Le capitaine allemand.

A ce moment l'officier roumain qui conduisait l'interrogatoire entra dans une grande colère. Il pensa en effet, — et

comment ne l'eût-il pas pensé? — que le « lautar » le narguait et se plaisait par dérision à créer cet imbroglio. Rudement il donna ordre de lui mettre les menottes. En même temps il recommandait que l'on prît soin de le panser...

Le lieutenant, qui avait été longtemps en garnison à Constanza et qui avait étudié sur place le caractère et les mœurs tziganes, s'intéressa à ce singulier garçon. Les réponses, dans leur absurdité et leur décousu, lui avaient paru rendre le son de la vérité. Il demanda la permission de poursuivre l'enquête. On la lui accorda. Avec une patiente bienveillance, il parvint à dévider les fils de l'écheveau embrouillé et à reconstituer dans tous ses détails l'histoire du petit « lautar ».

***

Il s'appelait Hedjid ou Hidjid et appartenait à une de ces tribus de tziganes nomades qui, sur de grands chariots au gré de leurs caprices, transportent de villages en villages femmes, enfants, hardes et animaux. Quelquefois même ils négligent les lieux habités et préfèrent s'arrêter en plein champ, au bord d'une source ou à la lisière d'un bois ; c'est leur façon d'aller à la campagne. Hedjid, comme ses parents, était musulman. Beaucoup de tziganes le sont. Les Turcs ne les détestent pas moins pour cela Le père d'Hedjid avait réuni en quelque sorte sous ses ordres quatre ou cinq familles. Ces sortes de groupements sont fréquents chez les tziganes. Il devait assurer leur existence errante, leur donner de quoi se nourrir et, lorsqu'il le faudrait absolument, leur fournir du travail. Il traitait au nom de ces cinq familles, soit pour la moisson, soit pour la coupe des joncs et des roseaux autour des marigots, soit pour tout autre travail. C'est lui qui était également chargé d'organiser l'orchestre de la petite tribu et d'offrir ses services pour les noces et pour les banquets dans les villages.

La guerre fit les temps plus durs. On se mariait sans chansons et l'on soupait sans musiques. Les tziganes chômèrent. Le père d'Hedjid fut obligé de vendre un bœuf, puis un chariot. Il vendit ensuite ses deux filles qui étaient belles,

l'une à un homme d'affaires hongrois et l'autre à un propriétaire bulgare. La tribu campait à ce moment au sud de Bazargic. Hedjid mal nourri et maltraité en voulut à son père de s'être débarrassé des deux jeunes filles, surtout pour un prix qu'il jugeait insuffisant. Il estimait qu'il avait aliéné sans rémunération suffisante une partie du patrimoine commun. Pour lui, ses sœurs c'était quelque chose comme des souvenirs de famille. Il trouvait déplaisant qu'on s'en soit aussi aisément séparé. Il le dit au chef. Une explication s'ensuivit. Le père et le fils se quittèrent un beau soir au coin d'un bois, avec cette indifférence des Orientaux qui leur tient lieu de colère. Hedjid dut chercher existence de son côté. Fort honnêtement il n'avait emporté que ce qui lui appartenait en propre : une vieille « cobza » aux cordes fatiguées, un tambour de basque, et, dans ses yeux, tout le soleil des grandes routes et dans son cœur toutes les chansons de sa race !

***

Il alla, le pauvre Hedjid, au hasard des chemins. Il vécut comme il put, fort mal. Il parcourut des champs, des bois, des villages. Dans quel pays était-il? Il ne le savait pas au juste. Et d'ailleurs cela lui était fort égal. Mais il entendait souvent sur les chaussées le pas lourd des régiments en marche et le cliquetis des armes entrechoquées. C'était dans les derniers jours du mois d'août. Deux divisions bulgares se concentraient sur la frontière roumaine, au seuil du fameux quadrilatère cédé en 1913 par la Bulgarie à la Roumanie et que, dans l'attente des hostilités prochaines, on venait de vider de sa population et de son bétail. Cette opération avait été effectuée avec une autorité et une rapidité remarquables ; elle était d'ailleurs indispensable, toute cette bande de terrain étant occupée par une population demeurée hostile à la Roumanie, et où l'ennemi aurait trouvé autant d'espions que d'habitants ; il ne devait, hélas ! en rencontrer que trop en progressant en Dobroudja.

Les nuits étaient douces et les jours brûlants. Hedjid pouvait penser que c'était par agrément qu'il couchait chaque

nuit à la belle étoile. Il préférait pour s'y gîter les champs de maïs. Lorsque le temps est calme et que le vent ne heurte pas entre elles les hautes et lourdes tiges, c'est un abri commode. Et puis l'on peut continuer d'y dormir, le soleil levé. Hedjid, qui était paresseux comme tous les tziganes, appréciait ce supplément de repos. Parfois avant de fermer les yeux, il jouait, par distraction, pour se faire plaisir à lui-même, en artiste, un air de « cobza ». Les voyageurs sur la route n'étaient point médiocrement surpris d'entendre, en pleine nuit, une mélodie au rythme lent qui s'élevait de la verte profondeur d'un champ de maïs, dont les grands épis, comme s'ils écoutaient, se tenaient immobiles au clair de lune.

Un soir une patrouille bulgare, commandée par un officier allemand et qui suivait la chaussée conduisant de Bazargic à Ciairlighiole, entendit ce chant attardé et caché. Était-ce un signal? L'officier voulut être fixé. Il donna ordre de fouiller le maïs. On n'eut pas grande peine à y découvrir Hedjid, qui d'ailleurs n'essaya nullement de se sauver. On l'interrogea. La maladresse de ses réponses fut le meilleur gage de sa sincérité. Il ignorait que depuis quelques jours la Bulgarie et la Roumanie étaient en état de guerre. Ce fait lui parut d'ailleurs insignifiant, parce qu'il ne l'intéressait pas. Il trouvait bien cela un peu absurde, mais surtout si indifférent!

On lui proposa de devenir soldat et de servir dans les rangs bulgares. On lui assura qu'il serait nourri et vêtu. Il accepta. Le soir même on le déguisait en soldat. Mais tout faillit se gâter lorsqu'on voulut lui enlever sa « cobza ». Finalement on la lui laissa. Il la ficela solidement et délicatement sur son sac. Quant à son tambourin, il le plaça dans une sorte de sac en toile qui ressemble à la musette de nos troupiers. Évidemment dans cet équipement le fusil était ce qui lui plaisait le moins. Après quelques jours d'instruction Hedjid fut jugé apte à servir, et on l'envoya rejoindre un régiment sur la ligne de feu qui, à ce moment, avait son centre à Cara-Omer.

Dès le premier combat auquel il prit part, Hedjid fit belle figure. Lorsque les rafales d'artillerie se déchaînaient et que ses camarades se jetaient à terre, il restait debout et ne bronchait point. Il ne fallait d'ailleurs lui demander nul effort,

nulle initiative. Le soir il avait dans ses cartouchières autant de cartouches que le matin. Il obéissait nonchalamment. Lorsqu'on se mettait en marche, il avançait en regardant en l'air avec indifférence. Néanmoins il passa vite pour un héros, parce que l'on remarquait à son absence de précautions qu'il lui était égal de mourir. Aussi lui témoignait-on une certaine déférence, bien que chacun sût qu'il n'était qu'un pauvre vagabond recruté par hasard. Mais Hedjid n'avait que faire de ces sentiments. Il méprisait ses camarades bulgares depuis un certain soir...

***

Ce soir-là au bivouac, au fond d'une de ces vallées presque circulaires et entourées de croupes rondes, comme il en existe tant au centre de la Dobroudja, tandis que ses camarades préparaient la soupe, Hedjid accorda sa « cobza » et se mit à jouer un vieil air — celui peut-être qu'il préférait parmi tous ceux qu'il avait appris ou plutôt devinés, — car les tziganes ont pour la plupart un instinct musical incroyable. Il joua de tout son cœur avec tout son art, communiquant à la mélodie une douceur infinie, pareille à celle de cette nuit d'Orient profondément claire et bleue qui semblait avoir vaincu la guerre elle-même. Le canon s'était tu devant les étoiles. J'ai connu de ces soirs en Dobroudja, où l'on eût dit que l'on ne se battait pas, parce qu'il faisait trop beau. Les Bulgares continuèrent à aller et venir, à éplucher leurs pommes de terre, et à échanger bruyamment des propos grossiers. Aucun d'eux ne prit garde à la chanson d'Hedjid. Deux officiers, dont l'un était allemand, après s'être roulés dans leurs manteaux, s'endormirent en ronflant. Hedjid cessa de jouer. Il jeta sur ces balourds un regard dédaigneux, et s'éloigna d'eux tristement. Il avait la conscience qu'il venait d'être supérieur à lui-même, et que son chant était digne d'émouvoir le cœur et l'esprit. Si bizarre que cela puisse paraître, il y eut à cet instant, au fond de cette lande perdue entre le Danube et la mer Noire, au milieu de la plus formidable et de la plus terrible des guerres quelque chose d'immense : un amour-propre d'artiste froissé jusqu'au désespoir. Cet orgueil de musicien méconnu, au cœur

même de la bataille, au seuil de la mort, a je ne sais quoi de magnifique et de touchant.

Lorsqu'il eut fait deux cents mètres, Hedjid s'assit à l'écart et là, après avoir repris sa « cobza » et l'avoir de nouveau accordée avec un soin particulier, il recommença pour lui seul, pour sa délectation personnelle, l'air de tout à l'heure. Cette fois au moins il serait compris, approuvé, applaudi, par le seul auditeur digne de l'entendre. Puisqu'il le fallait il serait son propre public, et quel public ! enthousiaste, frémissant, extasié ! Et il chanta. Sa voix s'éleva, tantôt vibrante, tantôt brisée, une de ces voix de tziganes, pures et douloureuses, qui semblent avoir traîné sur les rêves déçus d'une race noble lointaine et maudite.

L'officier allemand que ce chant incommodait se leva brusquement, et mal réveillé se dirigea en trébuchant vers Hedjid. Celui-ci le vit venir, n'eut point l'air de s'en apercevoir et continua sa mélodie. Le Prussien furieux ne lui en laissa pas longtemps le loisir. Brutalement il lui arracha des mains sa « cobza », et jusqu'à ce qu'elle volât en éclats il lui en asséna sur la tête et sur les épaules des coups violents et répétés, en hurlant mille injures teutonnes. Hedjid ne chercha pas à se dérober à cette agression. Le visage ensanglanté il restait debout, les bras croisés. L'officier, satisfait de son algarade, s'en alla reprendre son lourd sommeil interrompu. Lorsqu'il eut disparu dans l'ombre, Hedjid ramassa les débris du pauvre instrument. Il essaya tant bien que mal, après les avoir recueillis, de les ajuster. Il n'y parvint pas. Les morceaux étaient trop nombreux et trop irréguliers. Alors il se contenta d'en arracher les cordes et il les enroula lentement sur un bout de bois. Lorsqu'il eut achevé sa besogne, il s'assit, et doucement, sans bruit, la tête dans ses mains, il pleura. Il pleura sa « cobza » qui ne chanterait plus, sa « cobza » qui était morte. Hedjid savait bien qu'il venait de perdre la seule amie qu'il eût jamais eue ici-bas.

Pourtant il ne s'abandonna point à son accablement. Il releva la tête, et il éprouva cette consolation qu'apporte toujours une décision soudaine. Son parti était pris. Il se sauverait. Pas un jour de plus, il ne resterait dans les rangs de l'armée bulgare. Il s'en irait. Comment? Où cela? Peu lui impor-

tait. Il songeait avec horreur qu'il pourrait revoir à la lumière du jour la face hargneuse de l'officier allemand. Il attendit que la lune ait disparu, et que la nuit ait perdu sa clarté bleue. Cet instant lui sembla long à venir. Lorsqu'il fut venu, en se couchant, pour que sa silhouette ne se découpât point sur le ciel, il commença à gravir la pente de la vallée. Il s'arrêtait souvent pour écouter si on ne le suivait pas. Puis il reprenait sa course. Il parvint jusqu'au sommet d'un coteau. Là, il eut peur d'être aperçu, et se mit à ramper. Au bout d'un moment, il se releva, et se mit à courir. La plaine s'étendait devant lui rase et nue. Il respira largement. Il était libre. Il savait bien, sans doute, qu'il rencontrerait d'autres soldats, d'une autre armée. De quelle nation? Il ne le savait pas au juste, mais il ne doutait pas qu'ils ne fussent meilleurs que ceux qu'il venait de quitter.

Pourtant il voulut profiter encore, en gourmand, des quelques moments d'indépendance absolue qui lui restaient. Il s'arrêta. Il n'était certes point consolé d'avoir perdu sa « cobza ». Mais il conservait son tambourin, une belle peau de chèvre, solide et résistante, bien tendue sur un petit cerceau, orné de rondelles de métal, qui, disposées par paires, résonnaient au premier mouvement. Hedjid regarda affectueusement son tambourin. Le ciel pâlissait du côté de la mer. Le jour allait se lever. Il se remit en route. De loin il aperçut au bord d'une route, placées à de longs intervalles, des sentinelles. Il s'avança vers elles, et comme il n'avait point d'armes, elles le laissèrent approcher. Un brouillard léger recouvrait le sol et s'effilochait autour de quelques arbustes clairsemés, comme une écharpe fatiguée. Un peu de lumière encore indécise flottait dans l'air. C'est ce qu'on appelle aux avant-postes « l'heure du déserteur ». En Dobroudja nous n'avons recueilli que peu de déserteurs. Les Bulgares ne désertent pas. Quelqu'un qui a vécu longtemps parmi eux m'a affirmé : « Il faut se méfier ; quand un Bulgare trahit, il fait semblant de trahir. »

Lorsqu'il fut à deux cents mètres de la ligne, Hedjid s'arrêta. Deux soldats se dirigèrent vers lui en le tenant en joue, mais il le jugèrent vite inoffensif, et ils le ramenèrent à petits pas en causant jusqu'à l'arrière. Hedjid parlait roumain. On accueillit son récit sans le suspecter. Il s'exprima en termes

irrités contre les Bulgares et l'officier allemand qui avait mis sa « cobza » en pièces. Il fournit quelques renseignements sur les dispositions de l'ennemi. Ces gages parurent suffisants pour qu'on lui proposât de prendre du service dans les rangs roumains. Il demanda si on lui laisserait son tambourin. On le lui promit. Il consentit avec plaisir à troquer la capote brune contre la capote bleue, et sembla enchanté de ses nouveaux camarades. Il avait trouvé parmi eux quelques connaisseurs. Le soir Hedjid allait s'asseoir, auprès d'un de ces vieux puits frustes et pittoresques, formé d'un mât planté en terre, au sommet duquel bascule une autre poutre placée en travers supportant à un bout un seau de fer, et à l'autre une grosse pierre faisant contrepoids, et qui, au seuil des villages, affectent la silhouette dégingandée d'une cigogne gigantesque. Là, devant un petit cercle de soldats, de femmes et d'enfants, il se plaisait à chanter en s'accompagnant tant bien que mal sur son tambourin. Il obtint ainsi quelques petits succès d'estime, qui pendant un temps lui firent prendre patience. Il ne faisait point partie d'une compagnie combattante, et il était employé à creuser des tranchées de seconde ligne. Le travail n'était point fatigant. L'offensive ennemie ne semblait point être imminente. On prenait son temps.

***

Un beau matin, les ordres arrivèrent plus nombreux, plus urgents, plus impératifs. Un mouvement inaccoutumé régnait parmi les hommes. Les sous-officiers allaient et venaient d'un pas rapide. Des cavaliers arrivaient au galop, remettaient aux officiers des plis, saluaient et repartaient sans avoir repris haleine. Un nouveau bataillon vint occuper un village en réserve. Des ambulances s'installaient dans des fermes isolées. La nuit plus fréquemment des combats de patrouille troublaient le silence, et à l'aube dès que le ciel devenait rose à l'orient, on apercevait à travers la brume, à peine dissipée, l'aile blanche des avions. On venait d'apprendre qu'une nouvelle division turque, la 15e, avait pris position du côté de la mer Noire. Une offensive générale semblait probable. Le

lendemain elle se déclenchait. Trois jours après, grâce à la vaillance et à la ténacité de la 61e division russe, de la 1re division serbe et des 19e et 9e divisions roumaines, l'effort de l'ennemi était brisé Les Bulgares se retiraient d'une dizaine de kilomètres, vers le sud. La ligne retomba dans un calme relatif et la guerre reprit, comme disent les médecins, sa forme larvée.

Pendant ces trois dures journées, Hedjid avait été utilisé dans le service de ravitaillement en munitions de la première ligne. Il s'était acquitté de sa tâche avec une nonchalance courageuse. Il marchait sans hâte, mais tout droit devant lui. Le bourdonnement d'abeilles des balles ne le faisait point dévier d'un pas.

Maintenant les jours succédaient aux jours, lents, pareils, monotones. Aux mêmes heures, les mêmes corvées, les mêmes repas en commun, les mêmes repos, le même travail penché sur la terre dure, qu'il fallait creuser les yeux fixés au sol, sans pouvoir les détourner jamais et fixer ses regards sur le spectacle changeant des nuages qui passent, et qui sont les paysages du ciel. Peu à peu, une grande tristesse, une profonde mélancolie se glissa dans le cœur d'Hedjid, tristesse sans anxiété, mélancolie sans attente. Lui il n'attendait rien, il n'espérait rien. Pourquoi se battait-il? Il l'ignorait et ne cherchait pas à sortir de cette ignorance. Aucune idée de devoir, de patrie, de sacrifice, ne rassemblait ses idées et ses forces, ne tendait ses muscles, n'exaspérait son énergie. Et toujours, toujours les mêmes bruits lointains et sourds, les mêmes éclatements de projectiles. A force d'être toujours identique à elle-même, l'émotion s'atténuait, disparaissait. L'habitude des choses auxquelles il semblait impossible de s'habituer faisait les heures lourdes. Les nécessités militaires avaient rendu la discipline plus rigoureuse et la surveillance plus sévère. Il n'était plus permis d'aller chanter le soir autour du puits du village.

Il sembla à Hedjid qu'il sombrait doucement dans un océan d'ennui. Il n'était point préparé à cette extrémité. Il se sentait capable de tout braver : menaces, dangers, privations. Il ne savait pas, il ne pouvait pas s'ennuyer à un pareil degré. Cette impression violente, déprimante était arrivée à le jeter dans un véritable malaise physique. On ne l'avait ni

rudoyé ni maltraité. Mais il avait le sentiment à chaque seconde qu'il mourait un petit peu. Le besoin d'agir librement, d'aller et venir à sa guise, de n'être pas commandé, de n'obéir qu'à son caprice, s'imposait à lui insensiblement. Et cela lui venait de plus loin que lui-même, du fond de sa race, qui n'avait jamais accepté aucune discipline, fût-ce celle de manger et de dormir aux mêmes heures, qui n'avait jamais connu la douceur de se chauffer à un même foyer, de trouver dans le même logis une chaise à la même place, d'entendre chaque jour sonner les cloches du même clocher. Hedjid avait ignoré jusqu'à ce rudiment de la patrie. Sans doute tout cela jusqu'à présent ne lui avait jamais manqué, pas plus qu'à aucun des siens, mais cela à ce moment lui manquait cruellement, grâce à quoi il eût senti qu'il devait rester là, et qu'un devoir sacré le dominait. Mais de sa conscience obscure aucun appel ne montait. Il se répétait sans cesse tout bas, bien bas d'abord : « Je veux m'en aller, je veux partir. » Et il se demandait : « Où iras-tu? » Et il se répondait : « N'importe où, ailleurs... ailleurs. »

Et ce mot en quelque sorte résumait douloureusement toute sa vie vagabonde : ailleurs; ne point dormir là où il avait dormi, ne point chanter là où il avait chanté, ne point souffrir là où il avait souffert, aller autre part, passer de la forêt à la plaine, de la montagne au vallon; glisser de paysage en paysage, oublier la route trop brûlante dans la fraîcheur des taillis; oublier l'ombre froide des bois entre la double haie toute chaude de soleil des hauts blés mûrs. Changer c'est oublier. La vraie patrie d'Hedjid comme celle de tous les tziganes s'appelle : ailleurs. Et cette migration perpétuelle, qui pour ses ancêtres était comme le résultat d'une malédiction, était devenue pour Hedjid à travers les générations successives un instinct irrésistible et puissant.

La voix avait cessé de conseiller ; maintenant elle ordonnait : « Pars, va-t'en. Tu n'es pas avec les tiens. Va-t'-en. » Et autour de lui, en lui, l'ennui montait, montait, comme un flot régulier, menaçant de le submerger, de l'étouffer. Comment y échapperait-il?

Depuis quelques jours un nom nouveau avait frappé les oreilles d'Hedjid : les Turcs. On parlait d'eux sans cesse autour

des bivouacs et dans les cantonnements. On n'en disait point des choses effrayantes. Ils n'achevaient point les blessés sur le champ de bataille ; ils ne tiraient point sur les ambulanciers. Les prisonniers que l'on faisait parmi eux étaient doux et résignés. Dans l'esprit confus et ingénu d'Hedjid le mot seul de Turcs conservait un prestige. Il évoquait vaguement en lui un monde nonchalant et résigné, tout un enchantement de parfums, de fleurs, de jets d'eau, de palais, de tapis, de sultanes, une féerie de paysages changeants et irréels, où il n'était défendu ni de rêver, ni de chanter. Et puis bien qu'il n'ait gardé de la religion musulmane, dans laquelle il était né, qu'un souvenir bien imprécis, elle lui semblait être quand même la vraie religion, parce que son emblème sacré, le croissant, dans la nuit claire brillait au fond du ciel. Le ciel ne peut pas se tromper.

Il sembla à Hedjid qu'on l'appelait là, parmi ces hommes tristes et doux qui, sans ardeur et sans violence, étaient venus combattre un adversaire qu'ils ne haïssaient point. C'est vers eux qu'il irait. Cette volonté se précisa, se fortifia en lui. Il ne songea plus qu'à trouver le moyen de la mettre à exécution.

Hedjid s'enquit du secteur tenu par la 15e division turque. Il parvint à se rendre compte qu'elle occupait des positions plus à l'ouest du côté de la mer. Mais il comprit qu'il ne pouvait pas s'enfuir en longeant le front, où il serait à chaque instant arrêté, interrogé, et qu'il lui fallait retourner à l'arrière et ne reprendre sa marche vers l'ouest qu'après s'être enfoncé de quelques kilomètres vers le sud. Alors il essayerait, à un endroit qui lui paraîtrait propice, de passer entre deux tranchées et d'atteindre les lignes turques.

*
* *

Hedjid partit par un soir pluvieux. Il dit adieu au vieux puits auprès duquel il avait passé des heures paisibles ; il quitta le village et suivit longtemps un chemin de terre entre les maïs. Il avait emporté dans sa sacoche un pain et son tambourin. Lorsque le jour vint, il se cacha dans un fossé, afin d'éviter les passants qui auraient pu se montrer curieux.

Dès que la nuit fut tombée, il reprit sa course, mais cette fois dans la direction de la mer. Après avoir marché deux heures environ, Hedjid estima qu'il était assez éloigné de son point de départ et il revint vers les lignes. Il lui fallait maintenant à tout prix les forcer. A plusieurs reprises il s'approcha tout près des tranchées, mais elles se suivaient avec si peu d'intervalles que l'entreprise lui parut impossible. Enfin dans un fond, au bas d'une grande pente douce, il observa qu'après une tranchée de flanquement, un espace libre s'offrait à lui. La nuit était claire. Hedjid sentit fort exactement le risque de l'aventure. Mais sa soif de liberté était si ardente que cette minute où il allait peut-être la reconquérir lui parut, malgré tout son péril, plus précieuse et plus belle que toutes celles qu'il avait vécues. Lui, si calme, si insouciant, et que les obus éclatant autour de lui n'avaient point réussi à émouvoir et même à étonner, sentait son cœur battre dans sa poitrine. Il choisit au milieu d'un champ un sillon plus profond que les autres, et en se courbant avec une souplesse d'animal, il se mit à le suivre, à grandes enjambées, le corps ployé en deux. Le brouillard qui remplissait le fond de la vallée favorisait sa fuite. Bientôt il sentit qu'il s'en dégageait et qu'il commençait à monter la pente. Mais la ligne était franchie. Il s'arrêta un instant, puis repartit en se ramassant sur lui-même. Encore quelques centaines de mètres et il serait hors d'atteinte. Il s'y croyait déjà, lorsque deux détonations retentirent. Il lui sembla qu'un formidable coup de bâton venait de lui briser les jambes. Hedjid poussa un cri et roula à terre.

*
* *

Hedjid ne fit ce récit que petit à petit. Le lieutenant P..., dont je le tiens, obtint ses aveux, un à un, à force de le questionner doucement, avec bienveillance. Cet officier, dont j'ai souvent apprécié la délicatesse d'esprit et la générosité naturelle, comprenait fort bien qu'il n'était pas en présence d'un cas ordinaire, et qu'Hedjid était la victime d'une fatalité ethnique qui lui avait fait faire malgré lui « le geste héréditaire ». Il eût souhaité le sauver. C'est dans cette intention qu'il essaya de lui

suggérer à lui-même des excuses, dont il aurait pu se servir.

— Tu as agi, — lui dit-il, — sans savoir ce que tu faisais, dans la fièvre, dans la folie.

Très doucement, Hedjid rectifia, car il tenait à ce que le récit de sa triste aventure ne perdît rien de son exactitude.

— Oh ! si !... je savais très bien...

— Oui, — insista l'officier, — tu savais que tu te sauvais, mais tu te sauvais au hasard, en courant devant toi, sans but.

Sur le même ton de précision, Hedjid déclara :

— Je me sauvais chez messieurs les Turcs.

Il prononça ces mots avec déférence, comme s'il éprouvait une sorte de respect pour ceux qui appartiennent à un peuple aggloméré, organisé, à une nation. Il disait « messieurs les Turcs », « messieurs les Roumains », « messieurs les Bulgares », et puis il disait « les tziganes ». Les tziganes ne sont pas des messieurs...

Sur les mobiles de son acte, Hedjid était aussi affirmatif, et aussi indifférent à se disculper. La même réponse revenait sans cesse sur ses lèvres :

— Je m'ennuyais... je m'ennuyais...

L'ennui apparaissait à Hedjid pire que la mort. La mort est naturelle ; l'ennui ne l'est pas. Nul ne pouvait le condamner à s'ennuyer à ce point.

Le lieutenant P... tâcha de lui indiquer les raisons très hautes et très nobles qui auraient dû le conseiller, le guider, l'empêcher de commettre un tel acte ; il prononça de grands mots : patrie, honneur, devoir, sacrifice.

Hedjid l'écouta respectueusement, en fixant sur lui ses grands yeux noirs, comme s'il faisait un effort pour comprendre ce qu'il lui disait.

Lorsque l'officier eut fini, Hedjid en souriant doucement ébaucha un geste gêné, timide, poli, qui voulait dire :

— Je ne comprends pas...

***

Hedjid fut traduit devant la cour martiale de la division. Le lieutenant P... avait demandé la permission de plaider pour

le tzigane. Il le fit avec beaucoup de cœur et de talent. Mais les raisons qu'il invoquait étaient lointaines et générales, tandis que le fait s'imposait brutal, évident, immédiat : abandon de poste, désertion sur la ligne de feu. Il n'y avait point de doute possible sur la sentence.

Pendant l'audience brève et hâtive, Hedjid pas un instant ne songea à invoquer une excuse, à expliquer sa conduite. Il raconta dans leur enchaînement la série des faits, comme s'il se fût agi d'une autre personne, et il n'accepta aucun des arguments de défense que le lieutenant P..., à plusieurs reprises, s'efforça de lui fournir par des questions charitablement posées.

Lorsque les débats furent terminés, le conseil de guerre se retira pour délibérer. La délibération fut courte. Pendant ces quelques minutes, Hedjid d'un air parfaitement indifférent roula une cigarette avec du tabac que lui avait donné paternellement un des vieux miliciens chargés de le garder. Il la modelait entre ses longs doigts bistrés, cette dernière cigarette, avec un soin extrême, en souriant toujours imperceptiblement du coin de la lèvre.

Le conseil de guerre rentra en séance, et le colonel qui le présidait donna lecture de l'arrêt, dont les derniers mots étaient : « Le soldat Hedjid est condamné à la peine de mort. »

Lugubrement ces paroles tombèrent dans un silence fait de respect et de piété, comme si ceux qui étaient là se fussent déjà sentis en présence d'un mort.

Hedjid avait écouté la sentence sans que sa physionomie révélât la plus petite émotion. Sa cigarette était achevée. Il se pencha vers l'un des miliciens et d'une voix très calme il demanda :

— Du feu ? (Foc.)

Et ce fut le premier mot qui rompit le silence.

***

Le soir, après son repas, le lieutenant P... alla visiter Hedjid. L'impassibilité absolue du tzigane en apprenant la peine qu'il allait avoir à subir le surprenait et l'inquiétait. Il se prit à pen-

ser qu'il n'avait pas compris. Un autre officier qui avait assisté aux débats partageait cette impression. Le lieutenant P... trouva Hedjid à moitié endormi, sur un tas de feuilles de maïs.

En l'entendant entrer Hedjid se leva...

— Je suis venu voir, — lui dit l'officier, — si tu n'avais besoin de rien... si tu ne voulais rien.

Hedjid fit signe que non.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi, mon pauvre petit, — poursuivit le lieutenant. — Ton acte, certes, est très coupable... mais tu ne l'es pas autant que lui... Cela j'en suis sûr... C'est pourquoi j'aurais tant souhaité te sauver... car tu sais... tu as compris?

Hedjid pour toute réponse, dans un mouvement rapide et charmant, presque de gaminerie fit le geste d'épauler une arme, et de viser. Puis il se laissa tomber comme une masse sur le tas de maïs, en imitant la chute brusque et lourde d'un corps brisé par les balles.

Le lieutenant P..., pour dissimuler l'émotion qui le gagnait, sortit rapidement; Hedjid, qui se trouvait tout couché sur la litière, fit nonchalamment l'économie de se relever et se rendormit aussitôt. Il savait fort bien que la prochaine fois qu'il s'endormirait ce serait pour toujours. Mais cette pensée ne lui causait nul effroi. Les Bohémiens poussent la passion du vagabondage jusqu'à un point sublime et, pour ainsi dire, mystique. Ils n'ont pas peur de mourir... Mourir c'est aller ailleurs...

*
* *

Le lendemain, un moment avant le lever du jour, Hedjid, accompagné d'un peloton de dix hommes, fut conduit à deux kilomètres environ du village, devant le mur d'une ferme abandonnée, à demi détruite par le bombardement. Le lieutenant P..., pieusement, avait tenu à l'accompagner jusqu'au bout. On dépouilla Hedjid de sa veste, et on lui demanda s'il voulait avoir les yeux bandés. Il refusa, mais pria qu'on lui permît de garder à la main son tambour de basque. Il ne témoignait d'aucune crainte, d'aucune émotion; seulement il se tourna vers la plaine, vers le libre espace des champs et du

ciel, et à plusieurs reprises, fortement, largement, les narines écartées, il respirait l'air, l'air libre.

Le peloton d'exécution prit place à quelques mètres du mur. Hedjid regardait dans sa direction, mais plus loin, les yeux grands ouverts, la tête haute et droite, le corps dressé de toute sa taille. Dans un de ces mystérieux et rapides inventaires *in extremis*, où l'esprit de ceux qui savent qu'ils n'ont plus que quelques secondes d'existence s'efforce de revivre en un instant toute leur vie, Hedjid dut revoir sa destinée pitoyable et magnifique à la fois, résonnante de musique, enivrée de liberté, rayonnante d'étoiles, ses jours, tous ses jours, insouciants aventureux, sous tant de cieux, à travers tant de paysages ; l'enfance hasardeuse, les feux dans la poussière des routes, les haltes sous les toits de roseaux, le père brutal montant la garde la nuit auprès des chariots dételés, les deux petites sœurs vendues à des passants, et parmi le fracas du canon, la dernière plainte de la « cobza brisée », envolée au paradis des chansons.

Un commandement, un feu de salve. La flamme des fusils a troué les ténèbres encore flottantes. Hedjid, un instant est resté debout contre le mur. Puis il est tombé sur les genoux. Il n'a pas lâché son tambourin, que ses bras agités par un spasme suprême font cliqueter une dernière fois. Les mains en avant, le corps du petit « lautar » s'écroule à terre et y demeure inerte : Hedjid est mort.

Silencieusement les hommes ont creusé la fosse à quelque distance de la ferme, à l'angle d'un mur en pierres sèches. Ils y ont couché la dépouille d'Hedjid, en ayant soin selon le rite de tourner son visage du côté de l'Orient, et sur ses mains, pieusement, ils ont posé son tambour de basque.

*
* *

Ainsi mourut Hedjid, le « lautar ». Son aventure n'est certes point celle d'un héros ; ce n'est pas non plus celle d'un traître. Il est tombé, moins en coupable qu'en victime, victime d'un instinct impérieux et lointain que l'implacable nécessité du temps présent ne pouvait ni briser ni adapter. Son humble

et simple histoire a la valeur d'un symbole. C'est pourquoi elle méritait peut-être d'être recueillie. Elle marque en effet tout ce que la vie, pour rester dans l'avenir grande et belle, a dû provisoirement sacrifier à la guerre : le Rêve, l'Illusion, la Chimère. C'est parce qu'il était tout cela que le petit tzigane de Dobroudja est mort et devait mourir. J'ai vu sa tombe sans croix sur laquelle une pierre seulement a été plantée. Il m'a semblé qu'on avait enseveli là le corps charmant de la Fantaisie — et son tambour de basque.

ROBERT DE FLERS

UNE ROME NOUVELLE

On connaît le mot de Gœthe : « C'est la Rome éternelle qui nous intéresse, et non celle qui change tous les dix ans — ou tous les trois mois. »

Rome s'est souvent et profondément transformée — et c'est même pourquoi on l'a tant de fois « découverte ». Mais ces Rome nouvelles qui se sont élevées aux côtés de la Ville Éternelle ne méritent pas le dédain que Gœthe professait à leur égard. Pendant longtemps on a pensé que Rome pouvait être seulement « la ville du passé ». Michelet l'a dit, la comparant à Paris « la ville de l'avenir ». Et il ajoutait qu'elle n'était plus qu'un tombeau — « un tombeau où était venu s'ensevelir un monde ». Parlant de son peuple, il le jugeait incapable et indolent : « C'est presque, écrivait-il, de l'indolence byzantine ; il semble qu'il ne puisse sortir du sommeil. » Michelet, au surplus, ne fut pas le seul à ne pas apercevoir les forces latentes de la race italienne.

Depuis l'Unité, d'importants travaux ont modifié la physionomie de Rome. Tandis que des fouilles étaient opérées, qui mettaient au jour d'admirables restes de la Rome ancienne, des quartiers nouveaux s'élevaient, de larges rues étaient percées, d'immenses monuments construits, qui donnaient à la « Troisième Rome » l'aspect d'une grande cité moderne.

Certes, les architectes n'ont pas toujours été heureusement inspirés. Depuis trente ans, de combien d'enlaidissements se sont-ils rendus coupables et que d'erreurs furent commises ! Chaque jour même, le mal s'aggrave : après le Palais de Justice et le monument de Victor Emmanuel, voici qu'un nouveau Parlement dresse ses façades compliquées le long du Corso et qu'on projette une large artère reliant le temple de Thémis et Montecitorio. Voici qu'après avoir saccagé la place de Venise, on se propose d'élargir la place Colonna, et de donner pour vis-à-vis à la belle colonne de Marc Aurèle qui la décore une galerie en fer et verre, proche parente de la trop célèbre galerie de Milan. Rome « se modernise », mais ceux qui décident comme ceux qui exécutent ses prétendus embellissements ne semblent pas avoir toujours la sûreté de jugement et de goût qu'on pourrait attendre des héritiers des plus grandes gloires artistiques du monde. Il est indiscutable que les conditions de la vie moderne nécessitent partout, même et surtout dans les cités les plus anciennes, des transformations importantes; mais, pour opérer celles-ci, il y a une « manière » dont les administrations italiennes ne paraissent pas toujours savoir s'inspirer. Puisse Rome ne jamais ressembler à ces cités américaines, tracées au cordeau, dont les rues ont pour tout agrément des façades trop hautes et de trop imposants monuments !

Depuis plusieurs mois, on parle beaucoup d'un projet plus vaste encore que tous ceux qui ont été exécutés ou étudiés. Le mot a été dit : il s'agirait de faire de Rome une seconde Manchester. Industrialiser la capitale de la *Terza Italia*, y installer de grandes usines, créer un large mouvement d'affaires, est une idée qui, lancée dans la presse et certains milieux officiels, a fait rapidement fortune et fut acceptée, sinon par beaucoup d'Italiens, du moins par la majorité des Romains. Les plus grands organes de l'opinion s'en sont occupés, plusieurs pour la soutenir, quelques-uns seulement pour la combattre. Des articles nombreux, et presque tous favorables, ont paru dans la *Nuova Antologia*, l'officieux *Giornale d'Italia*, le catholique *Corriere d'Italia*. L'*Idea Nazionale* a ouvert un referendum. Il n'y eut guère que l'*Economista dell'Italia Moderna*, revue hebdomadaire d'économie politique et de finance, qui se

soit prononcé très nettement contre son adoption. La question n'est pas demeurée seulement dans le domaine de la presse : elle a fait l'objet de plusieurs discussions devant le Conseil municipal de Rome, qui a confié à l'une de ses commissions le soin de l'étudier dans le détail. Le maire, prince Colonna, non seulement au Conseil même, mais dans diverses lettres publiées, et notamment dans une réponse à l'*Economista*, a défendu l'idée et souhaité son adoption prochaine [1].

Cette idée n'est pas en fait de date récente. Elle fut émise dès le lendemain de la loi sur Naples de 1904, qui a créé dans la capitale du Mezzogiorno une zone industrielle franche, et accordé aux établissements qui s'y fixeraient diverses facilités et d'importants dégrèvements. Mais elle n'eut alors aucune suite, chacun jugeant préférable d'attendre, pour une seconde expérience, les résultats de celle qu'on tentait dans le Midi [2]. Aujourd'hui, après dix années, ceux-ci sont acquis. Mais surtout la guerre actuelle a fait surgir à Rome un mouvement industriel tout à fait nouveau, et les administrations locales et la presse d'estimer que ce mouvement pourrait et devrait être l'embryon d'une industrialisation intensive et de la transformation de la Ville Éternelle en une grande cité d'affaires. Il y a en effet actuellement environ 2 000 ouvriers et 350 femmes qui travaillent à la production des munitions dans des établissements constitués de toutes pièces en quelques mois. Si ces chiffres sont insignifiants, comparés à ceux que fournissent des milliers d'autres villes tant italiennes que françaises ou anglaises, ils témoignent cependant pour Rome d'un effort très notable et d'une situation en tous points nouvelle. Car Rome ne fut jamais un centre d'industries, et sa population, depuis fort longtemps, ne pratiquait que certains métiers de choix, laissant aux « provinciaux » tous les autres, qu'elle considérait comme au-dessous d'elle.

1. A la suite d'un grand discours prononcé le 28 avril 1916 par le prince Colonna, le Conseil communal a voté un ordre du jour affirmant son intention de « poursuivre la renaissance économique de la ville ».

2. Un aide-mémoire fut présenté le 14 octobre 1905 au président du Conseil, au nom de l'Assemblée communale par deux conseillers municipaux, MM. Cruciani Alibrandi et Benucci, appelant l'attention du Gouvernement sur l'industrialisation possible de Rome. La Chambre de commerce de Rome émit un vœu analogue.

I

Dans ses « Souvenirs sur Rome avant 1870 »[1], M. Decio Cortesi indique qu'à l'époque l'industrie languissait déjà, sauf celle de la laine, qui occupait quelques ateliers de Transtevere. Les *popolani* n'étaient guère que maçons, menuisiers, ou cordonniers, et les femmes blanchisseuses. Tous les marchands de grains étaient de la Valteline ; les marchands de chevaux, les palefreniers, les cochers, des Abruzzes ; les hôteliers, des vallées de l'Apennin ; les charbonniers, de la Rivière de Gênes ; es domestiques, de la Campanie. L'Unité n'a pas modifié beaucoup cette situation. Si le peuple de Rome exerce maintenant certains métiers auxquels autrefois il ne se livrait pas — nécessité fait loi —, c'est cependant toujours vers les emplois qu'il juge plus « distingués » que vont ses préférences. Ceux qui demandent quelque goût, quelque finesse, ont surtout ses sympathies. Les très nombreuses administrations que Rome capitale a amenées avec elle, où il y a tant d'huissiers, avec ou sans chaîne, hiérarchisés comme des fonctionnaires — ils le sont du reste — l'ont également attiré, et sont pour beaucoup le havre rêvé. Mais les Romains continuent de n'aimer guère les métiers plus grossiers, et les abandonnent comme jadis aux gens de province.

Pas plus qu'avant 1870, Rome n'a aujourd'hui d'industrie. Ses 500 000 habitants et sa nombreuse population flottante ne « consomment » — en prenant le mot dans son sens économique large — que des objets importés. La capitale ne produit rien — même pas les légumes ou les fruits, qui viennent de la Campanie. L'*Agro Romano* est cependant fort étendu et pourrait, semble-t-il, être cultivé. Mais il n'est guère habité, et la production agricole est aussi peu abondante que la production industrielle.

Cette situation est la cause du prix très élevé de la vie.

1. *Nuova Antologia*, 1er août 1916.

A Rome, un objet quelconque coûte au moins un tiers plus cher que dans les autres grandes villes. Les frais de transport par chemin de fer et les droits d'octroi, sans compter les nombreux intermédiaires qui prélèvent toujours quelque gain plus ou moins honnête, majorent notablement les prix. Aussi les partisans de l'industrialisation n'ont-ils pas manqué de faire valoir que la mise à exécution de leur projet mettrait fin à ce fâcheux état de choses. Rome industrielle pourrait déverser sur les marchés du dehors, nationaux ou étrangers, les produits de ses fabrications, mais surtout elle fournirait aux besoins de ses propres habitants — ce qui permettrait à ceux-ci de payer notablement moins cher au moins un certain nombre des produits qu'ils achètent.

On a fait valoir encore en faveur du projet la situation dans laquelle se trouve l'Italie centrale et qui est, à la vérité, la même que celle de la capitale. Le Latium, l'Ombrie, les Abruzzes, les Marches ne produisent que fort peu et doivent faire venir du Nord ou de Naples tout ce dont ils ont besoin. Pour l'importation des produits étrangers ou l'exportation des quelques produits qui sont tirés du sol, la voie de mer n'est guère accessible, car de Livourne jusqu'à Naples la côte n'a pas de port important. Aussi Rome pourrait-elle alimenter les provinces de ce qu'elles se procurent à plus de frais à Milan ou à Gênes, et d'autre part le port qui devrait être créé à l'embouchure du Tibre — car, on le verra plus loin, le projet de développement industriel est lié directement à un autre, celui de la mise en état du fleuve — servirait de débouché aux productions des provinces centrales.

A ces deux raisons d'ordre général qui semblent militer en faveur de la création à Rome d'une zone industrielle, s'en ajoute une troisième qui fut également invoquée avec succès auprès de l'opinion. On a fait valoir que la capitale d'un grand État moderne devait être autre chose qu'un musée et un hôtel. Le passé, si riche et si glorieux de Rome, lui impose, a-t-on dit, de prendre sa part du développement économique du pays afin que Milan et les cités du Nord ne soient pas ses seules villes d'affaires. Il faut que Rome se réveille de la torpeur où elle semble se complaire, qu'elle devienne productrice de richesse et mérite, autrement que par son histoire,

le titre de capitale qui lui a été conféré. On comprend que l'argument ait porté, et que les Romains n'aient pas désavoué ceux qui se faisaient ainsi les défenseurs de leur prestige.

II

La loi sur la renaissance économique de Naples, du 8 juillet 1904, est le modèle que les Romains souhaiteraient voir reproduire pour leur propre ville. Cette loi a constitué le long de la mer, à l'est de la cité, entre celle-ci et San Giovanni à Teduccio, une large zone ouverte où les matières premières entrent sans payer de droits, et d'où elles peuvent sortir librement, même quand elles ont subi des manipulations qui ont eu pour effet de les transformer. D'importants avantages fiscaux ont été accordés aux industriels qui sont venus se fixer dans cette zone. La loi a également pourvu à l'établissement de la force motrice nécessaire et pris des dispositions relatives aux chutes du Volturne capables de la produire. Diverses mesures ont été aussi édictées sur l'enseignement technique et professionnel, destinées à créer une main-d'œuvre habile et à attirer vers le commerce la bourgeoisie, qui jusqu'alors se portait surtout vers les professions libérales.

Les promoteurs de l'essor industriel de Rome estiment que la création d'une zone ouverte semblable à la zone napolitaine, dotée des mêmes avantages, serait la première condition pour que la grande industrie pût s'acclimater. Cette zone pourrait être créée aux abords immédiats de Rome, au delà de la porte San Paolo, entre cette porte et le Tibre, sur les terrains mêmes concédés à la ville par la loi du 6 avril 1908, et où se sont élevées depuis les rares usines que compte à présent la capitale. Au Testaccio qui est tout proche, ainsi que sur les ruines de l'ancien Emporium, un quartier nouveau s'est construit dans ces dernières années, où les ouvriers des futures usines pourraient trouver facilement des habitations. Mais pour que cette zone industrielle puisse avoir quelque activité, il serait indispensable de lui donner des communications faciles avec l'exté-

rieur. Naples a un port admirable, et la loi de 1904 a prévu tout un ensemble de travaux destinés à l'améliorer encore. Cette loi a modifié également l'organisation des voies ferrées; depuis 1909, la gare centrale de la ville a été notablement agrandie et les lignes qui l'atteignent déplacées et doublées. La future zone ouverte de Rome devrait de même être reliée avec la mer d'une part, avec la ville et l'intérieur du pays de l'autre. D'où l'obligation de rendre le Tibre navigable, et aussi de créer des lignes de chemin de fer nouvelles, en même temps que serait supprimée ou abaissée la barrière d'octroi qui entoure Rome. Ces améliorations réalisées, les industries de la zone réservée pourraient aisément recevoir les matières premières qui leur seraient nécessaires, et vendre les produits qu'elles auraient fabriqués.

Le prince Colonna, maire de Rome, dans son discours au Conseil communal du 28 avril 1916, M. Paolo Orlando, l'un de ses adjoints, à cette même séance et dans un article très documenté de la *Nuova Antologia*, enfin, M. Luigi Luiggi, professeur à l'Université, dans une autre étude parue dans la même revue, ont longuement insisté sur les facteurs qui, d'après eux, assureraient la réussite de l'entreprise projetée. Diverses conditions sont nécessaires pour qu'une zone industrielle puisse être créée : la toute-puissance du législateur ne suffirait pas si certains éléments ne se rencontraient pour lui servir de base. On ne peut constituer une telle zone que si au moins certaines matières premières se trouvent en abondance sur place, si une force motrice suffisante existe, si une main-d'œuvre nombreuse et peu coûteuse est disponible, enfin si des débouchés sont assurés et faciles à atteindre. Or, à en croire certains Romains, Rome réunirait toutes ces conditions.

Si, au moment de l'Unité, Rome ne possédait plus aucune industrie importante, il n'en avait pas toujours été de même, et une exposition de produits qui s'était tenue en 1810 avait prouvé l'importance et l'étendue des fabrications de la région. Le chanvre, le lin, la laine étaient filés et tissés, utilisés dans le pays ou exportés dans le Levant. Les cuirs et les peaux étaient travaillés à Rome et à Tivoli. Dans cette ville, à Ronciglione, à Bracciano, à Viterbe, la force motrice des chutes d'eau servait à l'extraction du fer des minerais de l'île d'Elbe

et de la Tolfa. L'industrie de la céramique était en pleine prospérité à Civita Castellana.

Actuellement encore, sur l'*Agro Romano*, la Maremme toscane, les Marais Pontins, paissent de très nombreux troupeaux ; la laine grège qu'ils fournissent représente annuellement une valeur d'au moins 5 millions de lire. Trente et un petits ateliers travaillent les peaux. Les terres plastiques du Tibre, les caolins et les terres réfractaires de Monterotondo et de Civita Castellana, qui alimentaient les fabriques de céramique, n'ont rien perdu de leurs qualités. Les sables siliceux du Soracte, le minerais de fer que contiennent les sables de la côte sont des richesses encore inexploitées dont un important rendement pourrait être tiré. L'Ombrie possède en abondance des lignites et des tourbes qui formeraient un excellent combustible.

Pour traiter ces diverses matières premières, les industries romaines auraient à leur disposition une importante force motrice. On pourrait aisément mettre en exploitation la houille blanche de l'Apennin, notamment dans la région d'Aquila, dont une grande partie est actuellement inutilisée; on pourrait également relier le nouveau réseau à la centrale électrique de Larderello, qui utilise la vapeur sortant des nombreux cratères existant dans le pays. Cette station envoie à présent du courant jusqu'à Florence et Livourne : elle fournit 10 000 HP, mais pourrait en produire bien davantage. Sans qu'il en coûtât de grandes dépenses, Rome obtiendrait une force motrice de plusieurs centaines de milliers de chevaux.

La main-d'œuvre ne manquerait pas non plus. Actuellement, dès qu'un concours est ouvert, les candidats s'inscrivent en grand nombre. Il en va tout autrement dans les autres grandes villes, à Milan, à Gênes, notamment, où il n'y a presque pas de chômeurs. A Rome, ceux-ci sont légion. Il y a beaucoup plus de bras disponibles que de travail. C'est dire que, le jour où des industries nouvelles se constitueraient, elles seraient assurées de trouver de suite un important personnel disponible. Dans son discours au Conseil communal, le prince Colonna a insisté sur la réorganisation, qui s'imposerait, des écoles professionnelles et commerciales, de manière que les ouvriers d'une part, les employés de l'autre, pussent recevoir

l'enseignement technique indispensable. Il a rappelé que le Gouvernement avait pris l'engagement de créer sans retard une école supérieure de commerce.

Enfin l'hinterland nécessaire à toute zone industrielle serait assuré le jour où des voies de communication nouvelles auraient été créées, et spécialement ce canal latéral au Tibre sans lequel Rome ville d'affaires ne saurait exister.

Ostie était autrefois un port où se faisait un grand commerce. Au temps des Empereurs, la ville ne comptait pas moins de 80 000 habitants. Les belles fouilles qui ont été effectuées et qui s'étendent beaucoup plus loin qu'on ne le croit d'ordinaire — on a retrouvé tout le long de la côte, de Laurentum à Castel Fusano, des restes nombreux de villas et de thermes — témoignent de son importance passée. Le Tibre était navigable, et Rome elle-même avait au pied de l'Aventin de vastes bassins et de grands entrepôts — l'Emporium — dont il demeure encore de nombreux vestiges. Tite Live d'abord, plus tard Tacite et Plutarque ont parlé du trafic considérable qui s'opérait par le fleuve. Afin de l'augmenter encore, et pour remédier à certains défauts dont la navigation souffrait déjà, César avait formé le projet de construire un canal latéral, mais l'idée n'eut pas de suite ; elle ne fut reprise que beaucoup plus tard, et il semble bien que Sixte Quint l'eût réalisée si la mort n'était venue le surprendre. En 1579, Grégoire XIII rouvrit le canal de Fiumicino, qui avait été creusé sous Claude et Trajan, et Pie VI, en 1790, proposa la création d'une voie maritime, de 20 kilomètres de long, entre Maccarese et Rome, dont un barbanite, le Père Santini, lui avait soumis les plans. A son tour, Napoléon s'intéressa à l'idée : « Je ferai, disait-il, de Naples, de Venise et de Spezia de grands chantiers, de Rome un port de mer. » Mais cette fois, pas plus que les précédentes, le projet n'aboutit. Depuis, plusieurs ingénieurs fameux se sont prononcés pour sa réalisation. Lesseps déclarait que « Rome port de mer serait d'un grand intérêt pour l'Italie », et M. W. Stanley écrivait les lignes suivantes :

« Je crois que la construction d'un tel port assurerait à Rome, capitale de l'Italie et siège du Gouvernement, plus de profits qu'une puis-

sante marine de guerre. Ce port pourrait être « Le Havre » de la péninsule. Je n'ai jamais vu de grande ville aussi voisine de la mer et qui soit en fait aussi éloignée d'elle. En Angleterre, aux États-Unis, en Hollande, le travail serait effectué depuis longtemps... »

Le canal de Rome à la mer, dont le projet est tout prêt, n'entraînerait pas une dépense de plus de 25 millions. Large de 63 mètres, profond de 8 m. 50 à 9 mètres, long de 25 kilomètres, il partirait de la nouvelle Ostie, à l'embouchure du Tibre, et remonterait la rive gauche de celui-ci jusqu'à la basilique actuelle de San Paolo. A cet endroit des bassins intérieurs seraient construits et mis en communication avec le fleuve. On prévoit que celui-ci pourrait être rendu navigable en amont, entre Rome et son confluent avec la Nera, moyennant une dépense d'environ 30 millions.

Le Comité *Pro Roma Marittima*, qui a établi le projet de canal, a également dressé un plan du port à construire à l'embouchure. La dépense — un avant-port et un bassin intérieur protégé par deux môles — est estimée à 38 millions.

Les prévisions, établies d'après les quantités de marchandises qui parviennent actuellement à Rome par Naples, Livourne, Gênes, etc., indiquent pour ce port et le canal maritime un trafic initial d'au moins 700 000 tonnes annuelles. 35 p. 100 du trafic seraient constitués par des charbons, 30 p. 100 par des matériaux de construction, 10 p. 100 par des céréales, 7 p. 100 par la pouzzolane, etc.

On estime qu'à raison de la zone industrielle romaine le trafic devrait augmenter rapidement. On prévoit aussi pour Ostie elle-même un développement important. Les plans qui ont été préparés comprennent deux quartiers distincts. L'un serait destiné surtout aux touristes et comporterait de grands hôtels et des restaurants, l'autre, « le parc », se construirait au milieu de la belle *Pineta* qui est le charme de la côte, quelque peu désolée et aride. Il serait destiné aux Romains désireux de fixer leur résidence loin de la ville, au bord de la mer. Ostie, qui n'est actuellement reliée à la capitale que par un service d'automobiles, deviendrait ainsi un faubourg de Rome. Elle serait desservie par une ligne de chemin de fer spéciale. Cette ligne partirait de la Piazza Venezia et gagnerait San

Paolo et la campagne par la nouvelle grande voie qui est prévue entre cette place et le Colisée, le long du forum Romain et à travers les forums des Empereurs. La vitesse des trains, espacés de dix en dix minutes, serait de 70 kilométres à l'heure, de manière que le trajet pût être effectué en vingt-cinq ou trente minutes.

Rome reliée à la mer, dotée d'une vaste zone ouverte, sur le modèle de la zone napolitaine, deviendrait, comme les grandes cités du Nord, un centre d'activité commerciale. Et M. Orlando d'insister, dans la *Nuova Antologia*, sur la nécessité où, au lendemain de la guerre et par suite de celle-ci, l'Italie se trouvera de développer intensément toutes ses ressources naturelles, sans distinction de région et sans en négliger aucune. Car, pour supporter les impôts nouveaux qui seront établis, il faudra que les Italiens augmentent d'au moins 10 p. 100, et cela pendant de longues d'années — M. Orlando parle de treize ans — leur production de richesse. « Mais quand on pense, ajoute-t-il, qu'actuellement, dans la péninsule, 5 p. 100 seulement de l'énergie humaine est dépensée en travaux utiles, que 15 p. 100 seulement des calories du charbon sont utilisées, que tant de forces restent à l'état latent, on se persuade que, moyennant une plus grande activité, moyennant des perfectionnements techniques et un développement plus considérable des établissements industriels, l'Italie pourra aisément accroître des 10 p. 100 nécessaires sa trop restreinte production. Ce développement est indispensable pour éviter que, sortie de la tutelle économique allemande, elle ne tombe sous la tutelle française ou anglaise. Et toutes les villes, tous les villages doivent y contribuer. » « La capitale de l'Italie, disait le prince Colonna au Conseil communal le 29 avril dernier, doit marcher de pair avec les grandes cités ses sœurs. Nous devons le proclamer dès aujourd'hui, revendiquer pour elle du haut du Capitole la place que son passé, sa condition de capitale du royaume doivent lui assurer. » Et le prince Colonna terminait par ces mots : « Si nous savons faire notre devoir, le génie immortel de Rome resplendira de nouveau à travers le monde. »

III

Les vastes projets dont l'exécution devrait assurer la renaissance économique de Rome ont été l'objet, de la part d'un petit nombre de Romains, de très vives critiques. L'*Economista dell' Italia Moderna* s'en est fait l'écho dans une suite d'articles échelonnés du mois d'avril au mois d'août 1916. L'essor industriel qu'on préconise se heurterait à des obstacles qui ne pourraient être que très difficilement surmontés. Quoi qu'on dise, Rome ne présente pas les conditions nécessaires pour que la grande industrie puisse aisément s'y acclimater. S'il est vrai qu'on peut y amener une grande quantité de force motrice, s'il est vrai également que dans ses environs immédiats le sol renferme certaines matières premières encore inexploitées et qui pourraient l'être, il ne semble pas, par contre, que la mise en valeur de celles-ci soit fort rémunératrice et capable de tenter des capitaux sans emploi. Les caolins, les terres réfractaires pourraient être employés par l'industrie céramique, mais celle-ci traverse une crise très grave et son relèvement paraît difficile. Les sables siliceux du Soracte, le minerai de fer des sables de la côte ne seraient utilisables qu'après un traitement industriel qui entraînerait de lourdes dépenses. La laine grège que fournissent les troupeaux qui paissent sur l'*Agro Romano* pourrait évidemment être tissée sur place, mais pour que des filatures s'établissent il faudrait qu'elles fussent assurées de pouvoir produire à un prix moindre que les grandes usines similaires existant déjà à Biella ou à Schio. Or rien n'est moins certain. Pour ne parler que d'un des éléments qui influent sur le coût de la production, la main-d'œuvre, il semble que les industriels qui viendraient s'établir à Rome devraient payer celle-ci beaucoup plus cher qu'elle n'est payée dans les villes industrielles du Nord. Les salaires sont en effet actuellement très élevés dans la capitale, et l'établissement de grandes usines n'aurait pour effet que de les accroître encore.

Mais il y a plus : rien ne permet de croire que cette main-d'œuvre puisse être facilement recrutée. Nous l'avons déjà noté, le *popolano* de Rome ne fait volontiers que certains métiers manuels, ceux surtout qui demandent de la finesse et de l'habileté ; il n'a aucun goût pour les métiers plus grossiers où le rôle principal est tenu par la machine. Il devient aussi très volontiers fonctionnaire, et les fonctions d'huissier, d'employé sont parmi celles qui lui plaisent le plus. Abandonnerait-il volontiers ces places — qui sont souvent des sinécures bien rétribuées — pour l'usine? Le Romain, tout comme le Napolitain, aime l'air et le soleil. A Naples, on n'a pu trouver pour les établissements de la zone franche 100 000 ouvriers ; il est fort vraisemblable qu'à Rome, où la population est beaucoup moins dense, où la misère ne règne pas, on ne recruterait qu'un nombre de travailleurs bien moindre. En admettant même que les petits employés de Rome consentent à devenir des ouvriers ou des contremaîtres, on peut émettre des doutes sur la qualité du travail qu'ils fourniraient. Ne devient pas qui veut bon ouvrier : il y a un apprentissage et aussi une hérédité nécessaire. Or, d'ici longtemps, l'un et l'autre feront défaut au *popolano* de Rome. Il n'existe dans le peuple de la capitale aucune tradition industrielle.

Aux yeux de certains, la création à Rome d'un grand centre ouvrier pourrait même présenter un danger social assez grave. On fait remarquer en effet qu'il est toujours périlleux de constituer une masse ouvrière là où se débattent les intérêts et où s'agitent les passions politiques du pays. Rome est le siège du gouvernement italien ; c'est à Montecitorio et au Palais Madame qu'est le foyer de la vie nationale. Un prolétariat nombreux et puissant ne pourrait-il pas la troubler en faisant pression sur ceux à qui en incombe la direction? Les mouvements ouvriers ont presque toujours en Italie une importance et une étendue qu'ils n'ont plus que rarement chez nous : les meneurs sont ardents et décidés à toutes les tentatives. Il n'est sans doute pas utile que les pouvoirs publics subissent de trop près leur influence et risquent de perdre ainsi, au moins en partie, l'indépendance qui leur est nécessaire.

Que Rome ait un hinterland dont les populations sont actuellement obligées de s'approvisionner assez loin, on ne

saurait sérieusement le contester. L'Ombrie, le Latium et les régions avoisinantes, la Sardaigne, qui n'ont ni industrie, ni agriculture développées, font venir du Sud ou du Nord la plupart des produits alimentaires et des produits fabriqués dont ils ont besoin. Ils s'approvisionneraient plus volontiers à Rome, si Rome pouvait le faire, mais à une condition : il faudrait que Rome pût livrer à plus bas prix que Milan ou Naples — ou au moins au même prix que ces villes. Or — et nous sommes ramené ainsi à une idée déjà exprimée — rien ne permet de le supposer, et le contraire est même à peu près certain. Le coût de la production sera et demeurera pendant longtemps à Rome plus élevé que dans les autres villes déjà industrialisées, où certaines conditions favorables permettent de travailler avec des prix de revient relativement bas.

La communication avec la mer est évidemment indispensable au développement économique de Rome. Il est possible que les travaux n'entraînent pas des dépenses considérables : la reconstruction du port d'Ostie et le percement du canal latéral au Tibre ne présenteraient pas vraisemblablement de grandes difficultés. Mais encore faudrait-il, avant de jeter 50 millions dans cette entreprise, à une heure où l'argent se fait rare, qu'on fût assuré que celle-ci sera rémunératrice. On dit bien que le trafic sera annuellement d'au moins 700 000 tonnes, mais on oublie d'ajouter que les ports de Naples et de Livourne verront diminuer d'autant leurs opérations. Quand on envisage la création d'un nouveau port au centre de la côte méditerranéenne, on ne se soucie pas toujours assez des intérêts de ceux qui existent déjà. La question est beaucoup moins d'organiser des places nouvelles que d'améliorer les places déjà constituées. Le problème est en Italie le même qu'en France : il faut ou émietter les efforts, ou les concentrer dans quelques ports de première importance. La politique d'arrondissement, qui existe aussi au delà des Alpes, préfère la première solution, mais on sait trop à quels fâcheux résultats celle-ci a abouti pour que la seconde ne s'impose pas à l'avenir. L'Italie ne manque pas de ports, elle manque de bons ports, ou du moins ceux qu'elle possède n'ont ni les dimensions ni les aménagements nécessaires pour lutter avec

les grands ports allemands. Avant de créer de toutes pièces Ostie, il pourrait être utile de donner à Gênes, à Naples, à d'autres ports aussi, les installations qui leur font défaut. De même, avant de creuser le canal du Tibre, il serait utile d'aménager la navigation intérieure dans des régions où elle pourrait rendre à l'industrie et à l'agriculture des services plus importants. Les dépenses qu'on engagerait ainsi seraient certainement compensées par de larges profits. Dans beaucoup de domaines, et à Rome même où les transformations immobilières ont amené tant de faillites tristement célèbres, on a fait trop souvent des expériences coûteuses. La situation financière dans laquelle l'Italie se trouve dès maintenant et se trouvera après la guerre, ne permet plus les opérations aléatoires.

Les travaux qui seraient nécessaires pour mettre Rome en communication avec la mer, le coût actuel de la main-d'œuvre, les difficultés auxquelles à ce point de vue la grande industrie se heurterait certainement, disent assez qu'aucune comparaison ne peut être établie entre le développement économique de Rome et celui de Naples. Les éléments qui militaient en faveur de la création d'un centre industriel à Naples ne se rencontrent pas à Rome. Naples a une population très nombreuse, pauvre, et où des traditions industrielles existaient : avant 1860, la capitale des Deux-Siciles était en effet une grande ville d'affaires, et c'est l'Unité, avec le régime douanier qui l'a suivie, qui a brusquement entravé son développement. Surtout, Naples a un port splendide et possède ainsi des facilités d'approvisionnement et d'exportation exceptionnelles. Tout le Midi italien, sans parler de certains pays d'outre-mer, forme une clientèle assurée et suffisamment rémunératrice, à raison même de son étendue. Rome se trouve dans une situation en tous points différente. L'assimilation qu'on voudrait établir existerait-elle réellement que certaines précautions n'en devraient pas moins être prises avant l'élaboration d'une « loi sur Rome » semblable à la « loi sur Naples »; car, malgré les facteurs favorables qui permettaient de tenter l'expérience, cette loi n'a pas donné — au moins jusqu'ici — tous les résultats qu'on en avait espérés. Sans parler même de la main-d'œuvre qu'on n'a pas recrutée aussi facilement qu'on le suppo-

sait, la clientèle n'est pas venue aux industries établies dans la zone ouverte napolitaine aussi vite ni aussi complètement qu'il eût été désirable. D'où beaucoup de faillites, et un certain découragement, auquel la guerre a mis un terme, un grand nombre d'usines ayant transformé à cette occasion leur matériel et leur production, et s'étant mises à travailler pour l'armée. Depuis dix ans, ce furent surtout les établissements métallurgiques travaillant directement ou indirectement pour l'État qui réalisèrent d'importants bénéfices. Parmi les autres, beaucoup ont végété et ne sont parvenus à vaincre la concurrence des manufactures du Nord ou de l'étranger qu'après de multiples et coûteux efforts. On conçoit sans peine combien plus grandes encore auraient été les difficultés, si Naples n'avait eu ni main-d'œuvre, ni hinterland propre, ni communication avec la mer. La loi sur Naples eut fait totalement faillite. Il est bien à craindre qu'un tel sort ne soit réservé à une loi sur Rome.

IV

Les divers arguments qu'on a fait valoir contre la création d'un centre industriel à Rome paraissent avoir produit peu à peu quelque effet. Dans beaucoup de milieux, on semble avoir tendance à restreindre le grand projet primitif et à ramener celui-ci à des proportions plus raisonnables. Sans doute, on parle encore du port d'Ostie et du canal du Tibre, mais l'idée de la zone franche, la construction d'un vaste quartier spécialement réservé à la grande industrie ne sont plus défendues avec la même ardeur qu'il y a quelques mois. Pour beaucoup de Romains, dont le nombre s'accroît tous les jours, Rome pourrait se développer économiquement sans cependant devenir une nouvelle Manchester. L'action des pouvoirs publics ne devrait tendre qu'à l'établissement ou au développement de certaines industries. Seules devraient être encouragées celles qui dérivent de l'agriculture. Car c'est par le développement de l'agriculture qu'une vie nouvelle s'instituerait à Rome.

L'*Agro Romano* est une vaste plaine encore inculte, malgré les diverses lois qui ont été édictées en vue de son amélioration. Le Gouvernement devrait tout d'abord s'employer à modifier cette situation. L'auteur de la première loi sur l'*Agro*, le ministre de l'agriculture Domenico Berti, eut, dès 1883, la vision très nette de l'effort à accomplir. Il faudrait que la campagne romaine fût l'objet d'une culture intensive par des agriculteurs qui se fixeraient sur le sol même qu'ils achèteraient ou loueraient. Comme l'a fait remarquer l'*Economista dell' Italia Moderna*, la transformation de l'*Agro Romano* en bourgades rurales serait seule capable d'assurer à Rome une certaine activité économique[1]. Et si, comme on le prétend, une main-d'œuvre peut être trouvée, c'est vers ces bourgades, pour leur mise en valeur rationnelle, qu'elle devrait être dirigée. Ainsi, la population de Rome aurait à sa disposition, et à meilleur compte, tous les produits agricoles dont elle a besoin et qu'elle fait venir du Sud. Ainsi encore, diverses industries dérivées de l'agriculture pourraient s'établir et servir les intérêts locaux. Sans parler des minerais pour lesquels certaines réserves semblent nécessaires, on organiserait à bon compte l'industrie des beurres et laitages ; on étendrait celle des peaux, des laines et des soies.

Cependant, d'après certains Italiens, un tel programme est insuffisant ; il existe encore d'autres facteurs, de nature différente, qui, mis en œuvre, pourraient donner à la capitale une vie et une richesse nouvelles.

L'Italie n'a pas actuellement de centre financier. Les marchés locaux sont nombreux et actifs, mais il n'existe pas un marché central qui soit pour ceux-ci un régulateur. Les Bourses de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Pétrograd sont des organismes ayant une action interne et externe considérable. Si Rome devenait le centre de la vie financière italienne, celle-ci, actuellement partagée par des courants locaux, sans unité, acquerrait une stabilité favorable aux intérêts de tous. D'autre part, comment, après la guerre, l'Italie serait-elle étrangère au mouvement financier international? Or, pour y prendre part elle doit constituer tout d'abord un

1. Voir notamment, sur les conditions de cette transformation, deux articles de l'*Idea Nazionale*, 4 et 18 mars 1917.

marché national fortement organisé, où se concentrent toutes les transactions qui sont à présent effectuées dans les diverses places commerciales de la province.

Rome pourrait également devenir, au lendemain de la tourmente actuelle, le centre de la vie politique internationale. Beaucoup d'Italiens pensent que les organismes qui ont été, durant ces dernières années, établis à La Haye, devraient être transportés à Rome, patrie du Droit. La société des nations sera constituée sur des bases nouvelles ; ses rouages seront notablement plus étendus et plus complexes. Les Italiens se demandent si c'est bien à un État demeuré neutre pendant la guerre qu'il conviendra de confier la garde des institutions que les Alliés victorieux auront données au monde. Et ils revendiquent pour leur pays l'honneur d'être le dépositaire de la charte nouvelle qui régira les rapports des peuples civilisés. Déjà l'Institut d'agriculture est un centre international dont l'action a été partout hautement appréciée. Les nobles traditions de la race italienne sont un sûr garant de l'impartialité avec laquelle les pouvoirs publics rempliraient la mission qui leur serait confiée.

Enfin Rome est depuis longtemps un vaste foyer de vie artistique. Les écoles d'art que chaque grande puissance y a organisées ont acquis une renommée universelle. Il semble à certains Romains qu'elles devraient assurer à la capitale, dans le mouvement artistique international, une place qu'elle n'a pas encore. Paris a ses « Salons » annuels, qui sont d'imposantes manifestations de la peinture, de la sculpture et de la gravure françaises. Rome ne pourrait-elle pas être chaque année le siège d'une exposition internationale, qui donnerait d'utiles enseignements et ferait apparaître dans toute leur diversité les formes de l'art contemporain ? Et pour d'autres recherches : l'archéologie, l'histoire, quel cadre plus riche offrirait-on aux travailleurs ? L'École française du Palais Farnèse laisse à ceux qu'elle a abrités des souvenirs que le temps n'efface jamais. Pourquoi Rome ne deviendrait-elle pas le centre des études historiques du monde entier, pourquoi ne serait-ce pas au berceau même du monde latin que s'écrirait le récit des grands événements qui, dans la longue chaîne des siècles, ont précédé son éclosion ou l'ont

L'*Agro Romano* est une vaste plaine encore inculte, malgré les diverses lois qui ont été édictées en vue de son amélioration. Le Gouvernement devrait tout d'abord s'employer à modifier cette situation. L'auteur de la première loi sur l'*Agro*, le ministre de l'agriculture Domenico Berti, eut, dès 1883, la vision très nette de l'effort à accomplir. Il faudrait que la campagne romaine fût l'objet d'une culture intensive par des agriculteurs qui se fixeraient sur le sol même qu'ils achèteraient ou loueraient. Comme l'a fait remarquer l'*Economista dell' Italia Moderna*, la transformation de l'*Agro Romano* en bourgades rurales serait seule capable d'assurer à Rome une certaine activité économique[1]. Et si, comme on le prétend, une main-d'œuvre peut être trouvée, c'est vers ces bourgades, pour leur mise en valeur rationnelle, qu'elle devrait être dirigée. Ainsi, la population de Rome aurait à sa disposition, et à meilleur compte, tous les produits agricoles dont elle a besoin et qu'elle fait venir du Sud. Ainsi encore, diverses industries dérivées de l'agriculture pourraient s'établir et servir les intérêts locaux. Sans parler des minerais pour lesquels certaines réserves semblent nécessaires, on organiserait à bon compte l'industrie des beurres et laitages ; on étendrait celle des peaux, des laines et des soies.

Cependant, d'après certains Italiens, un tel programme est insuffisant ; il existe encore d'autres facteurs, de nature différente, qui, mis en œuvre, pourraient donner à la capitale une vie et une richesse nouvelles.

L'Italie n'a pas actuellement de centre financier. Les marchés locaux sont nombreux et actifs, mais il n'existe pas un marché central qui soit pour ceux-ci un régulateur. Les Bourses de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Pétrograd sont des organismes ayant une action interne et externe considérable. Si Rome devenait le centre de la vie financière italienne, celle-ci, actuellement partagée par des courants locaux, sans unité, acquerrait une stabilité favorable aux intérêts de tous. D'autre part, comment, après la guerre, l'Italie serait-elle étrangère au mouvement financier international? Or, pour y prendre part elle doit constituer tout d'abord un

1. Voir notamment, sur les conditions de cette transformation, deux articles de l'*Idea Nazionale*, 4 et 18 mars 1917.

marché national fortement organisé, où se concentrent toutes les transactions qui sont à présent effectuées dans les diverses places commerciales de la province.

Rome pourrait également devenir, au lendemain de la tourmente actuelle, le centre de la vie politique internationale. Beaucoup d'Italiens pensent que les organismes qui ont été, durant ces dernières années, établis à La Haye, devraient être transportés à Rome, patrie du Droit. La société des nations sera constituée sur des bases nouvelles ; ses rouages seront notablement plus étendus et plus complexes. Les Italiens se demandent si c'est bien à un État demeuré neutre pendant la guerre qu'il conviendra de confier la garde des institutions que les Alliés victorieux auront données au monde. Et ils revendiquent pour leur pays l'honneur d'être le dépositaire de la charte nouvelle qui régira les rapports des peuples civilisés. Déjà l'Institut d'agriculture est un centre international dont l'action a été partout hautement appréciée. Les nobles traditions de la race italienne sont un sûr garant de l'impartialité avec laquelle les pouvoirs publics rempliraient la mission qui leur serait confiée.

Enfin Rome est depuis longtemps un vaste foyer de vie artistique. Les écoles d'art que chaque grande puissance y a organisées ont acquis une renommée universelle. Il semble à certains Romains qu'elles devraient assurer à la capitale, dans le mouvement artistique international, une place qu'elle n'a pas encore. Paris a ses « Salons » annuels, qui sont d'imposantes manifestations de la peinture, de la sculpture et de la gravure françaises. Rome ne pourrait-elle pas être chaque année le siège d'une exposition internationale, qui donnerait d'utiles enseignements et ferait apparaître dans toute leur diversité les formes de l'art contemporain ? Et pour d'autres recherches : l'archéologie, l'histoire, quel cadre plus riche offrirait-on aux travailleurs ? L'École française du Palais Farnèse laisse à ceux qu'elle a abrités des souvenirs que le temps n'efface jamais. Pourquoi Rome ne deviendrait-elle pas le centre des études historiques du monde entier, pourquoi ne serait-ce pas au berceau même du monde latin que s'écrirait le récit des grands événements qui, dans la longue chaîne des siècles, ont précédé son éclosion ou l'ont

suivie? Ainsi Rome deviendrait ce que son passé mérite qu'elle soit : foyer d'expansion économique, elle serait encore et surtout un foyer d'expansion intellectuelle. Elle serait la source toujours vive de cette culture dont la guerre assurera la victoire sur la fausse civilisation germanique. La *Terza Roma* rayonnerait sur l'Europe nouvelle comme rayonnèrent sur le monde barbare la Rome de la République et celle de l'Empire aussi puissantes par leur activité commerciale que par leur force intellectuelle et leur organisation politique.

V

Une Rome nouvelle se prépare donc, qui ne ressemblera pas à la Rome quelque peu indolente d'aujourd'hui. Il est possible que l'avenir ne réalise pas les vastes projets de tous ordres que forment dès maintenant les Italiens, mais il amènera tout au moins un certain essor industriel, un développement des relations économiques.

Faire de Rome une seconde Manchester est sans doute une idée bien hardie et dont la réalisation se heurterait à de multiples difficultés, mais il est possible de créer ou de développer des industries ayant l'agriculture pour base, et d'assurer une mise en valeur rationnelle des terres de l'*Agro Romano*. Il est nécessaire que les Italiens se convainquent qu'un pays ne peut pas être — et même n'a pas intérêt à être — tout entier industriel. Pendant longtemps, l'agriculture a été presque la seule richesse et la seule ressource de l'Italie. Depuis un certain nombre d'années, les capitaux ont tendance à délaisser la terre pour l'usine. Un certain équilibre s'impose cependant. Il est aussi téméraire de vouloir industrialiser une région agricole que de chercher à développer l'agriculture dans une zone surtout propice à la production industrielle. La vérité est que ce sont les conditions locales qui doivent déterminer l'activité de chaque région. A moins de forcer la nature, ce qui est toujours une expérience dangereuse, l'avenir de Rome doit être surtout cherché dans le développement de l'agriculture.

Peut-être le transfert à Rome des organismes internationaux établis à La Haye soulèverait-il d'assez vives jalousies, et d'autres capitales, qui ont souffert les horreurs de l'invasion allemande, qui ont été mutilées au service du Droit, revendiqueraient-elles l'honneur que Rome souhaiterait pour elle-même. Mais si la capitale de l'Italie devenait un grand centre pour les études d'art et d'histoire, il semble bien qu'elle acquerrait ainsi dans le monde la place même à laquelle la destinent les souvenirs immortels qui la rendent chère à tous les cœurs. Les Romains ont raison de penser que nulle cité ne convient mieux que la leur aux grandes manifestations artistiques et aux recherches patientes des historiens et des érudits, parce que nulle autre n'est plus riche de vie latente.

Quel que soit l'avenir, souhaitons que Rome n'ait pas trop à souffrir des ouvriers nouveaux qui porteront la main sur elle ! Si l'on organise des expositions ou des instituts internationaux, il faudra des « palais » pour les abriter, et on ne peut s'empêcher de redouter les démolitions et les reconstructions qu'à cette occasion les architectes romains croiront devoir opérer. Dans la Via Nazionale existe déjà un « Palais des Beaux-Arts » qui serait mieux à sa place dans quelque Luna-Park qu'au centre de la grande voie dont les thermes de Dioclétien ferment la belle perspective, malheureusement gâtée à son autre extrémité par le disgracieux profil du monument de Victor Emmanuel. Le mausolée d'Auguste a été transformé en salle de concert et recouvert d'un toit en zinc, qui brille de mille feux et attire invinciblement le regard du promeneur contemplant Rome du haut du Pincio ou du Janicule. Et sans insister sur les monuments les plus récents, qui sont encore en cours d'exécution et dont les masses énormes retiennent aussi et blessent le regard, on y rencontre bien d'autres témoignages d'un mauvais goût qui s'est permis les plus lamentables fantaisies !

On ne peut pas non plus se défendre de quelque crainte en pensant à la transformation industrielle de la campagne romaine, ou même au développement de son agriculture. Cette campagne a un charme unique qui est fait de ce qu'on y voit et de ce qu'on y devine, de la lumière du jour et de l'ombre du passé dont on subit le mystérieux attrait. Elle a inspiré des

pages justement célèbres, et pas un voyageur ne la traverse sans penser, comme l'auteur de *Corinne*, que « tout y est beau de souvenir, de majesté, de mélancolie ». Dans sa lettre fameuse à M. de Fontanes, Chateaubriand en dit bien la douceur captivante :

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans les formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien, c'est la lumière de Rome !...

Faudra-t-il donc que demain cette lumière s'obscurcisse de fumées d'usines? Faudra-t-il que de hautes cheminées, le bruit de puissantes machines troublent l'harmonie de ces lieux, où le silence est grand maître? Les Italiens nous reprochent volontiers de demeurer toujours à leur égard des romantiques, et de nous soucier plus de leur passé que de leur avenir. Cependant, même quand on a le souci des promesses dont cet avenir est riche, comment pourrait-on ne pas tenir compte du passé, ni de la beauté immuable de cette terre italienne, qui a vu au cours des siècles tant de grandes choses, et qui, elle, alors que tout passe, demeure? Il est sacrilège d'attenter à la Nature, et l'industrie doit savoir la respecter. L'industrie de Naples a nui, en maints endroits, à l'admirable richesse du paysage, et les champs Phlégréens, pour ne citer qu'eux, ont été enlaidis par d'immenses ateliers, tout bourdonnants d'activité, qui ne s'harmonisent guère avec la douceur fameuse de ces lieux, célébrée par Virgile et Horace. A Bagnoli, l'*Ilva*, à Pouzzoles, les établissements Armstrong,

de l'autre côté de Naples, au delà des Granili, les manufactures de la zone franche forment de larges taches noires dans l'azur du golfe admirable, qui a enchanté tant de poètes. Puissent les beaux paysages de la campagne romaine conserver dans l'avenir, et malgré l'avenir, tout ce qui les rend chers à ceux qui professent encore le culte du Beau...

Il est peu de voyageurs qui, dans les siècles derniers, n'aient été frappés de la pauvreté de Rome et de ses habitants. Sans remonter très haut, au XVIIIe siècle, Duclos en faisait déjà la remarque, et plus tard Chateaubriand, auquel, quand on parle de Rome, il faut si souvent revenir, admirait la ville sommeillant au milieu de ses ruines, mais notait avec mélancolie que ses alentours n'étaient plus que solitude et misère :

> Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs, les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine...

Demain, des charrues laboureront ces champs incultes, demain Rome cessera de « descendre dans les catacombes d'où elle est sortie » : sa pauvreté prendra fin et une ère nouvelle s'ouvrira. Madame de Staël, dans les lettres charmantes qu'elle écrivit à Monti, où apparaît l'admiration sincère qu'elle éprouvait pour Rome, disait qu'elle y aimait surtout la lune et la nuit, parce qu'alors « tout ce qui sépare de l'antique est assoupi ». Puissent les Romains d'aujourd'hui, héritiers des « maîtres du monde », respecter pieusement ce que les siècles ont mis dans leur ville, justement nommée la Ville Éternelle, et savoir créer sans détruire...

ERNEST LÉMONON

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

XI

A la suite de cette aventure, ma mère prit de l'assurance, se redressa et devint la véritable maîtresse de la maison, alors que grand-père, complètement maté, se fit tout petit et rêveur. Il ne sortait presque plus et passait la majeure partie de son temps dans sa chambre, au grenier, où il lisait un livre mystérieux, intitulé *Mémoires de mon père*. Il serrait ce livre dans un coffre fermé à clé et plus d'une fois, j'avais remarqué qu'avant de l'en retirer mon aïeul se lavait les mains. C'était un épais bouquin d'un format plutôt réduit et relié de cuir fauve; sur une feuille bleuâtre, au-dessus du titre on pouvait remarquer cette suscription toute enjolivée :

A L'HONORABLE VASSILY KACHIRINE,
AVEC GRATITUDE, EN SOUVENIR SINCÈRE

Suivait une signature étrange dont le paraphe représentait un oiseau en plein vol. Après les avoir retirées avec précaution

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin, du 1er et du 15 juillet et du 1er août 1917.

de leur gaine, grand-père chaussait ses lunettes à monture d'argent et considérait cette signature en fronçant le nez. Bien des fois, je lui avais demandé quel était ce livre ; il m'avait toujours répondu d'un ton sentencieux :

— Tu n'as pas besoin de le savoir. Quand je mourrai, je te le léguerai, ainsi que ma pelisse de civette.

Il adressait moins souvent la parole à ma mère, la traitait avec plus de douceur et écoutait attentivement ses propos.

— C'est bien, c'est bien ! Fais ce que tu veux...

Il possédait dans ses malles quantité de vêtements extraordinaires : jupes de soie, mantelets de satin doublés de fourrure, longues robes de brocart tissé d'argent, coiffures et diadèmes brodés de perles, fichus et coiffes de teintes vives, lourds colliers, pierreries de toutes couleurs. Il apportait tout cela par brassées dans la chambre de ma mère et étalait ces colifichets sur les chaises et sur les tables. Ma mère admirait et il lui disait :

— Dans mon jeune temps, l'habillement était bien plus riche et plus beau qu'aujourd'hui. On avait des vêtements somptueux, on vivait mieux et il y avait aussi davantage d'harmonie. Ces temps-là sont passés et ne reviendront plus ! Tiens, essaye cela, déguise-toi...

Déférant à son désir, ma mère passa dans la pièce voisine et revint, parée d'une robe princesse bleu foncé brodée d'or et d'un diadème perlé. S'inclinant très bas devant mon aïeul, elle lui demanda :

— Suis-je bien ainsi, monsieur mon père?

Le visage du grand-père rayonna ; il tourna autour de sa fille, en remuant les doigts et finit par murmurer d'une voix indistincte, comme s'il rêvait :

— Ah ! Variouchа, si tu avais de l'argent... et si tu avais de braves gens autour de toi...

Maintenant, ma mère habitait deux chambres sur le devant de la maison; elle recevait souvent des visites : les frères Maximof étaient ses hôtes les plus assidus. L'un, Piotre, un bel officier robuste, aux yeux bleus, à l'immense barbe blonde, avait assisté au châtiment que je subis le jour où je crachai sur la tête du vieux monsieur. L'autre, Evguény, de taille élevée lui aussi, avait des jambes fines, un teint pâle, une

petite barbe noire et pointue, et de grands yeux ressemblant à des pruneaux. Il portait un uniforme de couleur verdâtre orné de boutons et de chiffres dorés. Rejetant en arrière ses longs cheveux onduleux qui retombaient sur un haut front poli, il souriait avec condescendance en racontant d'une voix un peu sourde des histoires qui débutaient toujours par des paroles insinuantes :

— Voyez-vous, il me semble que...

Ma mère, les paupières baissées, l'écoutait, riait et l'interrompait souvent :

— Vous êtes un enfant, monsieur Evguény, pardonnez-moi...

L'officier frappait son genou de sa large paume en approuvant :

— Oui, parfaitement, un enfant...

Les fêtes de Noël se passèrent dans une gaîté bruyante. Presque tous les soirs, des gens déguisés venaient chez ma mère. Elle se travestissait elle-même et elle était toujours plus belle que les autres ; puis elle partait avec ses amis.

Chaque fois qu'elle franchissait la porte cochère accompagnée de la bande joyeuse de ses hôtes, il me semblait que la maison s'enfonçait dans la terre ; tout devenait silencieux, angoissant et ennuyeux. Grand'mère, errant par le logis, pareille à une vieille mère-l'oie, remettait tout en ordre tandis que mon aïeul, le dos appuyé aux tièdes carreaux du poêle, monologuait :

— C'est bon, c'est entendu... Nous verrons ce qui en résultera...

Après le jour de l'an, ma mère nous conduisit à l'école, mon cousin Sacha et moi. Mon oncle Mikhaïl s'était remarié et dès les premiers jours, sa femme ayant pris son beau-fils en grippe, l'avait férocement battu. Sur les instances de grand'mère, mon aïeul avait offert de se charger de lui. Nous fréquentâmes donc l'école pendant un mois à peu près. De tout ce qu'on m'y enseigna, je me rappelle seulement ceci :

A la demande :

— Comment t'appelles-tu?

on ne devait pas répondre simplement :

— Péchkof,

mais il fallait dire :

— Mon nom est Péchkof.

Il était également interdit de s'adresser au maître en ces termes :

— Ne crie pas tant, frère, je n'ai pas peur de toi...

L'école me déplut dès l'abord ; mon cousin, lui, s'en déclara très satisfait, les premiers temps du moins : il y trouva sans nulle peine des camarades. Mais certain jour s'étant endormi au cours d'une leçon, il poussa tout à coup un rugissemet terrifiant :

— Je ne le ferai plus...

On le réveilla et il demanda l'autorisation de sortir ; mais on se moqua cruellement de lui, et le lendemain, comme nous allions à l'école, il s'arrêta à la descente du ravin, près de la Place du Foin et me déclara :

— Vas-y, si ça te plaît, moi, j'aime mieux me promener !

Il s'accroupit, enfouit soigneusement dans la neige son paquet de livres et s'éloigna. C'était une claire journée de janvier. Le soleil étincelait partout. J'enviais beaucoup mon cousin, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je me rendis en classe, car je ne voulais pas chagriner ma mère. Les manuels ensevelis par Sacha se trouvèrent naturellement perdus, et, le lendemain, il avait déjà une raison plausible de faire l'école buissonnière. Le troisième jour, grand-père était au courant de ses agissements.

On nous fit comparaître devant le tribunal de famille : mes grands-parents et ma mère, assis à la table de la cuisine, nous interrogèrent et je me souviens des réponses ridicules de mon cousin.

— Comment se fait-il que tu ne puisses plus arriver à l'école?

Ses yeux placides et bons fixés sur mon aïeul, Sacha expliqua sans se presser :

— J'ai oublié où elle était.

— Tu as oublié?

— Oui. Je l'ai pourtant bien cherchée...

— Tu aurais dû suivre Alexis, il s'est bien rappelé, lui, où elle est !

— Je l'ai perdu.

— Tu as perdu Alexis?

— Oui.

— Comment cela a-t-il pu se faire?

Sacha réfléchit un instant et répondit avec un soupir?

— Il y avait une tempête de neige et on ne voyait plus rien.

Tout le monde se mit à rire ; le temps était calme et clair. Sacha, lui aussi, sourit avec prudence. Les dents découvertes, grand-père continua malicieusement :

— Tu aurais dû le tenir par la main, ou l'empoigner à la ceinture...

— C'est ce que j'ai fait, mais le vent m'a emporté...

Il parlait avec conviction, d'une voix paresseuse. J'étais gêné en entendant ces mensonges inutiles et maladroits. L'entêtement de mon cousin m'étonna beaucoup.

On nous fouetta. A dater de cette heure, un guide, ancien pompier, qui avait eu le bras cassé, nous fut adjoint ; il devait veiller à ce que Sacha ne déviât pas de la voie qui mène à la science. Mais cette mesure n'eut aucun effet : le jour suivant, quand nous arrivâmes au ravin, mon cousin se baissa et enleva une de ses chaussures de tille qu'il jeta très loin ; ensuite il enleva l'autre et la lança non moins loin, dans une direction opposée. Puis, les pieds préservés par ses bas seulement, il se mit à courir vers la place. Le vieux pompier poussa des gémissements ; n'ayant pas le courage d'aller à la recherche des souliers égarés, il me ramena tout effrayé à la maison.

Mes grands-parents et ma mère parcoururent la ville en fiacre, s'enquérant du fuyard. Ce fut seulement vers le soir qu'on le découvrit près du monastère, au cabaret Tchirkof, où il amusait le public par ses danses. On le ramena à la maison, mais on ne le fouetta pas, car on était troublé par son silence obstiné ; allongé dans la soupente à côté de moi, il levait les jambes, se frottait la plante du pied contre le plafond et murmurait tout bas :

— Ma belle-mère ne m'aime pas, mon père ne m'aime pas, ni grand-père, pourquoi donc resterais-je avec eux? Je vais demander à grand'mère où demeurent les brigands et je me

sauverai chez eux... Et alors, vous verrez... Veux-tu venir avec moi?

Cela m'était impossible ; à cette époque-là, j'avais décidé que je serais un officier à grande barbe blonde, et dans ce but il me fallait aller à l'école. Lorsque je fis part de ce projet à mon cousin, il réfléchit et finit par m'approuver :

— Oui, c'est très bien. Quand tu seras officier, moi, je serai chef de brigands ; tu seras chargé de m'arrêter et il faudra que l'un de nous deux tue l'autre ou le fasse prisonnier. Moi, je ne te tuerai pas.

— Ni moi non plus.

Et nous nous tînmes à cette résolution.

Grand'mère survint, grimpa sur le poêle, et nous regardant, elle s'écria :

— Eh quoi, souriceaux? Ah! petits orphelins! petits débris! Petites miettes!

Le lendemain, je me réveillai le corps couvert de taches rouges. C'était la petite vérole qui commençait. On m'installa au grenier, dans une chambrette qui donnait sur la cour, mes bras et mes jambes solidement attachés au lit par de larges liens. J'étais aveuglé et d'affreux cauchemars me terrifiaient. Un d'eux m'épouvanta tellement que j'en faillis perdre la vie. Grand'mère seule venait me soigner ; elle me nourrissait à la cuiller, comme un petit enfant et me racontait d'interminables histoires, toujours nouvelles. Un soir, alors que j'entrais en convalescence et qu'on m'avait laissé les membres libres, — sauf les doigts emprisonnés dans des mitaines afin que je ne puisse pas me gratter la figure — grand'mère n'arrivant pas, je fus très alarmé de ce retard, quand elle m'apparut tout à coup : couchée derrière la porte, sur le plancher poudreux du grenier, les bras en croix face contre terre, elle avait la gorge tranchée, comme l'oncle Piotre. Un énorme chat, aux prunelles vertes et férocement dilatées, sortait de l'ombre poussiéreuse et se dirigeait vers elle.

Je sautai hors de mon lit ; des pieds et des épaules je brisai les deux cadres des fenêtres et je me jetai dans la cour, sur un tas de neige. Ce soir-là, ma mère avait des visites, personne n'entendit le bruit des vitres brisées et je dus rester ainsi assez longtemps exposé au froid du dehors. Je ne m'étais rien cassé :

je m'étais seulement démis le bras à l'épaule et les éclats de verre m'avaient coupé en de nombreux endroits. Mais mes jambes furent percluses pendant près de trois mois. De mon lit, j'entendais la maison vivre d'une vie toujours plus bruyante et les portes qui claquaient de plus en plus souvent m'indiquaient que le nombre des visites augmentait également.

Les mélancoliques tempêtes de neige sévissaient ; le vent sifflait par le grenier et chantait dans les cheminées ses lugubres mélodies. Les couvercles des poêles rendaient un son fêlé. Le jour, les corbeaux croassaient et par les nuits calmes, le hurlement désolé des loups m'arrivait de la campagne. Ce fut cette musique-là qui berça mon cœur et l'aguerrit. Puis, avec l'œil rayonnant du soleil de mars, le printemps timide apparut à la fenêtre, craintif et réservé d'abord, mais de jour en jour plus caressant. Sur le toit et par le grenier, les chats amoureux se mirent à miauler, à hurler. Les bruits du printemps filtraient à travers les murs ; aux gouttières, les glaçons de cristal se rompaient ; la neige à demi fondue glissait sur le versant des toitures et la chanson des cloches devint plus sonore qu'en hiver.

Grand'mère allait et venait, mais quand elle me parlait, son haleine, je le remarquais, sentait de plus en plus l'eau-de-vie. Bientôt même, elle en apporta une grande théière blanche qu'elle dissimula sous mon lit, en me disant, l'œil cligné malicieusement :

— Tu ne le diras pas à ce vieux grigou de grand-père, n'est-ce pas, mon petit ange?

— Pourquoi bois-tu?

— Peuh ! Quand tu seras grand, tu le sauras...

Elle suçait le bec de la théière, s'essuyait la bouche du revers de la main, souriait d'un air satisfait et disait :

— Voyons, maintenant, mon bonhomme, de quoi t'ai-je parlé hier?

— De mon père.

— Où est-ce que j'en étais?

Je le lui rappelais et pendant de longs moments, ses phrases cadencées coulaient comme un ruisseau.

Elle avait commencé, sans que je le lui eusse demandé, à me

parler de mon père. Un soir qu'elle n'était pas sous l'empire de l'ivresse, elle me confia, fatiguée et triste :

— J'ai rêvé de ton père : il marchait dans un champ, un bâton de noyer à la main ; il sifflotait et un chien tacheté le suivait la langue pendante. Je le vois bien souvent en rêve, ces temps-ci ; cela tient sans doute à ce que son âme est en peine.

Pendant plusieurs soirées consécutives, elle me raconta son histoire. Mon père était le fils d'un soldat arrivé à l'ancienneté jusqu'au grade d'officier et exilé en Sibérie pour avoir maltraité ses subordonnés. Et c'était en Sibérie, on ne savait où que mon père était né. Il se nommait Maxime. La vie lui fut dure ; dès sa plus tendre enfance, il chercha à s'enfuir de la maison, et certain jour, dans la forêt, son père lui fit donner la chasse par des chiens, comme à un lièvre. Une autre fois, mon grand-père le battit si fort que les voisins durent lui arracher l'enfant et le cacher en lieu sûr.

— Alors, on bat donc toujours les petits enfants? — m'informai-je, et grand'mère répondit paisiblement :

— Oui, toujours.

La mère de mon père était morte toute jeune ; lorsqu'il atteignit ses neuf ans, ce fut mon grand-père qui perdit la vie. L'enfant fut alors recueilli par son parrain, un menuisier qui l'inscrivit au nombre des membres de sa corporation, à Perm, et commença à lui apprendre le métier qu'il exerçait. Mais bientôt l'apprenti se sauvait et pendant quelque temps vécut en servant de guide à des mendiants aveugles. A seize ans, il arriva à Nijni-Novgorod et s'embaucha chez un entrepreneur de menuiserie batelière. A vingt ans, Maxime était déjà un excellent ébéniste, un parfait tapissier-décorateur. L'atelier où il travaillait touchait aux maisons de grand-père, rue Kovalikha.

— Les clôtures n'étaient pas bien hautes et les garçons peu timides, — disait grand'mère avec un petit rire. — Un jour, Variouchа et moi, nous cueillions des framboises au jardin, quand tout à coup, voilà ce Maxime qui saute par-dessus la clôture si brusqeument qu'il m'a fait peur. Il avançait entre les pommiers, robuste, solide, en blouse blanche, en pantalons de peluche et les pieds nus ; sur ses longs cheveux, il avait une simple bandelette de cuir. C'est dans cet accoutrement qu'il

est venu demander Variouchа en mariage. Je l'avais déjà vu auparavant, quand il passait devant nos fenêtres, et chaque fois, je me disais : « Qu'il est bien, ce garçon ! » Lorsqu'il fut tout près de nous, je l'interpellai : « Dis donc, jeune homme, pourquoi ne passes-tu pas par la porte? » Lui, se mit à genoux et d'un accent très ému : « Akoulina Ivanovna, me dit-il, me voici tout entier, tel que je suis, dans toute la sincérité de mon âme, et voilà Variouchа : viens à notre secours, au nom du ciel, nous voulons nous marier ! » J'étais tellement abasourdie que j'en restai muette. Je regarde, et je vois ta mère, la coquine, qui s'était cachée derrière un pommier et qui, rouge comme une pivoine, lui faisait des signes, les larmes aux yeux. « Ah ! m'exclamai-je, que la peste vous emporte, quelle fichue idée avez-vous donc là? N'as-tu pas perdu la raison, Variouchа? Et toi, jeune homme, as-tu bien réfléchi à ce que tu demandes : ne vises-tu pas trop haut? » A cette époque-là, grand-père était un richard, il n'avait pas encore partagé son bien entre ses enfants ; il avait des maisons, il avait de l'argent ; il était considéré ; peu de temps auparavant on lui avait donné un chapeau orné d'un galon ainsi qu'un uniforme parce qu'il avait été pendant neuf années consécutives le doyen de sa corporation ; et il était fier de sa situation. Je leur parlai comme je devais le faire, et en même temps, je tremblais de peur car leurs physionomies s'étaient rembrunies et ils me faisaient pitié. Maxime alors me déclara : « Je sais que ton mari ne me donnera pas sa fille de bon gré ; aussi vais-je l'enlever : veux-tu nous aider? » Moi, me proposer de les aider ! Je levai la main, mais il ne recula pas. « Lance-moi des pierres si tu veux, continua-t-il, mais viens à notre secours, parce que, moi, je ne céderai pas. » Variouchа s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule : « Il y a longtemps que nous nous sommes unis, me dit-elle; maintenant, il faut seulement qu'on nous marie ! » Je suis partie d'un éclat de rire, ah, mon Dieu !

Grand'mère se mit à rire si fort que tout son corps tremblait ; puis elle s'offrit une prise, essuya ses larmes et continua, après avoir poussé un soupir de satisfaction :

— Tu ne peux pas encore comprendre ce que cela signifie : « s'unir » et « s'épouser » ; sache seulement que c'est un grand

malheur pour une fille quand elle a un enfant sans être mariée ! Rappelle-toi cela quand tu seras grand ; ne pousse pas les filles à faire des choses pareilles ; tu te rendrais coupable d'un grand péché, la fille serait malheureuse et l'enfant illégitime. Souviens-toi de cela, fais attention. Aie pitié des femmes, aime-les sincèrement, mais pas pour t'amuser. C'est un bon conseil que je te donne là !

Elle se dandina sur sa chaise, absorbée par ses réflexions ; puis se secoua et reprit :

— Que me restait-il à faire? Je donnai un coup de poing à Maxime et je tirai Variouchа par les cheveux, mais il me dit avec raison : « Ce n'est pas avec des coups qu'on arrange les choses ! » « Il vaudrait mieux penser d'abord à ce qu'on pourrait faire et nous battre ensuite ! » ajouta ta mère. Je demandai : « As-tu de l'argent? — J'en avais, me répondit-il, mais je l'ai dépensé; j'ai acheté une bague à Variouchа. — Combien avais-tu? Trois roubles, sans doute? — Non, tout près de cent. » A cette époque-là, l'argent était cher et les choses bon marché. Je les regardais tous les deux, et je me disais : « Ah ! les galopins, les petits niais ! » Ta mère me confia : « J'ai caché la bague sous le plancher, pour que vous ne la voyiez pas ; on peut la vendre ! » De vrais enfants, quoi ! Bref, nous nous sommes entendus tant bien que mal ; on les marierait la semaine suivante et c'est moi qui arrangerais les affaires avec le prêtre. Je pleurais à fendre l'âme et je tremblais comme une feuille, car j'avais peur de grand-père ; Variouchа était angoissée, elle aussi. Bref, nous nous mîmes d'accord !

» Seulement ton père avait un ennemi, un ouvrier calfat, homme méchant qui avait tout deviné depuis longtemps et qui nous surveillait. Et voilà, je parai ma fille unique des plus belles choses que je possédais, puis je la conduisis jusqu'à la porte cochère ; une troïka attendait au coin de la rue ; elle y monta, Maxime siffla et ils disparurent ! Je rentrais tout en larmes quand soudain, j'aperçus cet individu qui venait à ma rencontre et qui me déclara, le coquin : « Je suis un brave homme, je ne me mêlerai pas de tes affaires, seulement tu me donneras cinquante roubles pour prix de mon silence. » Je ne possédais pas cette somme ; je n'aimais pas l'argent et je

n'en économisais pas. Par bêtise je lui répondis : « Je n'ai point d'argent et je ne t'en donnerai pas ! — Tu peux m'en promettre, me répliqua-t-il. — T'en promettre et où le prendrais-je? — Est-ce bien difficile de voler ton mari qui est riche? » J'aurais dû discuter avec lui, ruser, le retenir ; au lieu de cela, je lui crachai au visage et m'en retournai. Mais il courut et me devança dans notre cour où il fit du scandale.

Les yeux fermés, elle ajouta en souriant :

— Maintenant encore, je me rappelle la scène terrible qui éclata. Grand-père rugissait comme un fauve, car ce n'était pas une plaisanterie pour lui que ce mariage ! Que de fois il s'était vanté à propos de Variouchа : « Je la marierai à un noble, à un seigneur ! » Et voilà le noble seigneur qu'elle avait choisi ! La sainte Vierge sait mieux que nous ceux qui se conviennent. Grand-père se trémoussait comme un possédé ; il appela Jacob, Mikhaïl, demanda le concours de l'ouvrier calfat et celui de Kline, le cocher; je vis qu'il prenait comme arme un boulet de fer attaché à une courroie et que Mikhaïl s'était muni d'un fusil. Nous avions des chevaux vigoureux et ardents, une voiture légère. « Mon Dieu, pensai-je, ils vont les rattraper ! » Que faire? C'est alors que l'ange gardien m'inspira : je pris un couteau et j'entaillai la corde près du limon, de façon qu'elle cassât en chemin. Ce fut en effet ce qui arriva : grand-père, Mikhaïl et Kline faillirent être tués. Ils durent s'arrêter quelque temps et quand, une fois le désastre réparé, ils arrivèrent au galop à l'église, Variouchа et Maxime étaient sur le parvis, mariés, grâce à Dieu !

» Nos hommes essayèrent bien d'attaquer Maxime, mais celui-ci était robuste, et d'une force extraordinaire. Il jeta Mikhaïl à terre en lui meurtrissant le bras ; il rossa Kline ; et grand-père, ainsi que Jacob et l'ouvrier n'osèrent pas le toucher.

» Dans sa colère, d'ailleurs, Maxime ne perdit pas son sang-froid. Il dit au grand-père : « Pose ton casse-tête. Ne t'en sers pas contre moi ; je suis un garçon tranquille. Ce que j'ai pris, Dieu me l'a donné et personne ne peut plus me l'enlever ; je ne veux rien d'autre de toi. » Enfin, grand-père remonta dans son tarantas en criant : « Adieu, Variouchа, tu n'es plus ma fille ; je ne veux plus te revoir ; tu peux crever de faim,

cela m'est égal ! » A son retour, il m'a injuriée et rouée de coups. J'en ai un peu gémi, mais j'ai réussi à garder le silence, pensant en moi-même : « Tout passe et ce qui doit être, sera ! » Il m'a dit ensuite : « Écoute, Akoulina, et prends bien garde à mes paroles : tu n'as plus de fille, ne l'oublie pas ! » Moi, je pensai : « Tu radotes, rouquin, la colère est comme la glace : elle fond à la première chaleur ! »

J'écoutais avec attention, avec passion. Dans le récit de grand'mère, il y avait différentes choses qui me surprenaient ; grand-père m'avait donné du mariage de ma mère une version toute différente ; opposé à cette union, il avait interdit à ma mère de revenir à la maison après la noce, mais, selon lui, elle ne s'était pas mariée en cachette, et il avait même assisté à la cérémonie. Je n'avais pas envie de demander à grand'-mère des précisions : sa version à elle étant la plus jolie, je l'adoptai.

— Les premiers temps, pendant près de quinze jours, — continua-t-elle, — j'ignorais totalement où nichaient Varia et Maxime ; mais, un petit gamin débrouillard qu'elle m'envoya m'indiqua leur retraite. J'attendis jusqu'au samedi, et prétextant que j'allais à complies je me rendis tout droit chez eux. Ils s'étaient installés très loin, à la descente Souétinsky, dans un petit logis dont la cour était encombrée d'ateliers de toutes sortes. C'était sale et bruyant ; mais ils n'y prenaient pas garde : joyeux comme deux chats, ils ronronnaient et jouaient. Je leur avais apporté tout ce que je pouvais : thé, sucre, gruau d'avoine et de blé vert, confiture, farine, champignons secs, et même de l'argent ; je ne me rappelle pas la somme que j'avais peu à peu subtilisée à grand-père, car on peut voler quand ce n'est pas pour soi ! Ton père n'a rien voulu accepter ; il menaçait de se fâcher : « Est-ce que nous sommes des mendiants ? » se récriait-il. Et Varioucha de répéter la même chanson : « Ah ! maman, pourquoi apportez-vous tout cela? » Je les ai grondés : « Je suis la mère que Dieu t'a donnée, Maxime, et toi, petite sotte, je suis ta véritable mère ! Comment oseriez-vous me refuser ce que j'apporte ? » Maxime, alors, m'a prise dans ses bras et tout en dansant, m'a fait faire le tour de la chambre. C'est qu'il était fort, un vrai ours ! Varioucha, elle, la gamine, aussi fière de son mari que d'une poupée neuve, prenait des airs sérieux et discou-

n'en économisais pas. Par bêtise je lui répondis : « Je n'ai point d'argent et je ne t'en donnerai pas ! — Tu peux m'en promettre, me répliqua-t-il. — T'en promettre et où le prendrais-je? — Est-ce bien difficile de voler ton mari qui est riche? » J'aurais dû discuter avec lui, ruser, le retenir ; au lieu de cela, je lui crachai au visage et m'en retournai. Mais il courut et me devança dans notre cour où il fit du scandale.

Les yeux fermés, elle ajouta en souriant :

— Maintenant encore, je me rappelle la scène terrible qui éclata. Grand-père rugissait comme un fauve, car ce n'était pas une plaisanterie pour lui que ce mariage ! Que de fois il s'était vanté à propos de Variouchа : « Je la marierai à un noble, à un seigneur ! » Et voilà le noble seigneur qu'elle avait choisi ! La sainte Vierge sait mieux que nous ceux qui se conviennent. Grand-père se trémoussait comme un possédé ; il appela Jacob, Mikhaïl, demanda le concours de l'ouvrier calfat et celui de Kline, le cocher; je vis qu'il prenait comme arme un boulet de fer attaché à une courroie et que Mikhaïl s'était muni d'un fusil. Nous avions des chevaux vigoureux et ardents, une voiture légère. « Mon Dieu, pensai-je, ils vont les rattraper ! » Que faire? C'est alors que l'ange gardien m'inspira : je pris un couteau et j'entaillai la corde près du limon, de façon qu'elle cassât en chemin. Ce fut en effet ce qui arriva : grand-père, Mikhaïl et Kline faillirent être tués. Ils durent s'arrêter quelque temps et quand, une fois le désastre réparé, ils arrivèrent au galop à l'église, Variouchа et Maxime étaient sur le parvis, mariés, grâce à Dieu !

» Nos hommes essayèrent bien d'attaquer Maxime, mais celui-ci était robuste, et d'une force extraordinaire. Il jeta Mikhaïl à terre en lui meurtrissant le bras ; il rossa Kline ; et grand-père, ainsi que Jacob et l'ouvrier n'osèrent pas le toucher.

» Dans sa colère, d'ailleurs, Maxime ne perdit pas son sang-froid. Il dit au grand-père : « Pose ton casse-tête. Ne t'en sers pas contre moi ; je suis un garçon tranquille. Ce que j'ai pris, Dieu me l'a donné et personne ne peut plus me l'enlever ; je ne veux rien d'autre de toi. » Enfin, grand-père remonta dans son tarantas en criant : « Adieu, Variouchа, tu n'es plus ma fille ; je ne veux plus te revoir ; tu peux crever de faim,

cela m'est égal ! » A son retour, il m'a injuriée et rouée de coups. J'en ai un peu gémi, mais j'ai réussi à garder le silence, pensant en moi-même : « Tout passe et ce qui doit être, sera ! » Il m'a dit ensuite : « Écoute, Akoulina, et prends bien garde à mes paroles : tu n'as plus de fille, ne l'oublie pas ! » Moi, je pensai : « Tu radotes, rouquin, la colère est comme la glace : elle fond à la première chaleur ! »

J'écoutais avec attention, avec passion. Dans le récit de grand'mère, il y avait différentes choses qui me surprenaient ; grand-père m'avait donné du mariage de ma mère une version toute différente ; opposé à cette union, il avait interdit à ma mère de revenir à la maison après la noce, mais, selon lui, elle ne s'était pas mariée en cachette, et il avait même assisté à la cérémonie. Je n'avais pas envie de demander à grand'-mère des précisions : sa version à elle étant la plus jolie, je l'adoptai.

— Les premiers temps, pendant près de quinze jours, — continua-t-elle, — j'ignorais totalement où nichaient Varia et Maxime ; mais, un petit gamin débrouillard qu'elle m'envoya m'indiqua leur retraite. J'attendis jusqu'au samedi, et prétextant que j'allais à complies je me rendis tout droit chez eux. Ils s'étaient installés très loin, à la descente Souétinsky, dans un petit logis dont la cour était encombrée d'ateliers de toutes sortes. C'était sale et bruyant ; mais ils n'y prenaient pas garde : joyeux comme deux chats, ils ronronnaient et jouaient. Je leur avais apporté tout ce que je pouvais : thé, sucre, gruau d'avoine et de blé vert, confiture, farine, champignons secs, et même de l'argent ; je ne me rappelle pas la somme que j'avais peu à peu subtilisée à grand-père, car on peut voler quand ce n'est pas pour soi ! Ton père n'a rien voulu accepter ; il menaçait de se fâcher : « Est-ce que nous sommes des mendiants ? » se récriait-il. Et Variouchа de répéter la même chanson : « Ah ! maman, pourquoi apportez-vous tout cela ? » Je les ai grondés : « Je suis la mère que Dieu t'a donnée, Maxime, et toi, petite sotte, je suis ta véritable mère ! Comment oseriez-vous me refuser ce que j'apporte ? » Maxime, alors, m'a prise dans ses bras et tout en dansant, m'a fait faire le tour de la chambre. C'est qu'il était fort, un vrai ours ! Variouchа, elle, la gamine, aussi fière de son mari que d'une poupée neuve, prenait des airs sérieux et discou-

rait gravement sur le ménage, comme une vieille gouvernante ; c'était à mourir de rire. N'empêche que les talmouses qu'elle nous donna avec le thé étaient si dures qu'un loup s'y serait cassé les dents, et la caillebotte toute en grumeaux, comme du gravier.

» Cela dura longtemps ainsi ; tu allais bientôt venir au monde et grand-père gardait toujours le silence ; c'est qu'il est têtu, le vieux gnome. Il savait bien que j'allais chez tes parents, mais il feignait d'ignorer la chose et il était toujours interdit de parler de Variouchа à la maison. Personne d'ailleurs n'en soufflait mot, pas même moi, mais je savais bien que le cœur paternel ne peut pas rester muet éternellement. L'heure à laquelle il devait capituler arriva. Ce fut une nuit que la tempête faisait rage : on aurait dit que des loups grimpaient aux fenêtres ; les cheminées hululaient et les démons semblaient échappés de l'enfer. Nous étions couchés, grand-père et moi, et ne pouvions fermer l'œil ; je lui dis : « Ah ! que les pauvres sont malheureux par des nuits pareilles ; mais ceux qui n'ont pas le cœur en paix sont plus malheureux encore ! » Tout à coup, sans autre préambule, grand-père me demande : « Comment vont-ils? — Ils vont bien, lui répondis-je, et il n'y a rien à dire à leur vie. — Sais-tu seulement à propos de qui je t'ai demandé cela? me fait-il. — A propos de ta fille Variouchа et de ton gendre Maxime ! — Et comment l'as-tu deviné? — Finis donc, père, cesse cette plaisanterie, elle n'amuse personne ! » Il soupira : « Ah ! vous êtes bien des diables, des diables gris. » Ensuite, il me questionna : « N'est-ce pas que c'est bien un imbécile, un grand imbécile qu'elle a épousé? » Je lui répondis : « L'imbécile, c'est celui qui ne veut pas travailler, celui qui est à la charge d'autrui ; tu ferais mieux de regarder Jacob et Mikhaïl, en voilà deux qui vivent comme de véritables imbéciles. Qui est-ce qui travaille, qui est-ce qui gagne chez nous? C'est toi. Et eux, crois-tu qu'ils t'aident vraiment? » Là-dessus il m'a injuriée, me traitant de sotte, de méchante, d'entremetteuse et de je ne sais quoi encore. J'ai gardé le silence : « Comment as-tu pu être séduite par cet homme que nul ne connaît, qui vient on ne sait d'où? » continuait-il. J'ai persisté dans mon mutisme et quand il a été fatigué, je lui ai dit : « Tu

devrais aller voir toi-même comment ils se comportent, car ils s'entendent joliment bien. — Ce serait leur faire trop d'honneur ; qu'ils viennent eux-mêmes ! » Je me suis mise à pleurer de joie ; il a défait mes nattes, car il aimait à jouer avec mes cheveux et a murmuré tout bas : « Ne pleurniche pas, nigaude ; est-ce que tu t'imaginais que je n'ai point de cœur? » Au fond, grand-père était un bien brave homme, il n'est devenu méchant et bête que le jour où il s'est figuré qu'il n'y avait personne de plus intelligent que lui.

» Ils vinrent donc, ton père et ta mère, un dimanche de pardon des offenses ; tous deux si proprets et si coquets que j'en fus toute réjouie. Maxime s'avança vers grand-père qui lui arrivait à l'épaule et il lui dit : « Pour l'amour de Dieu, ne crois pas que je suis venu chez toi chercher une dot. Je suis venu pour rendre hommage au père de ma femme. » Ces paroles plurent à grand-père qui sourit : « Ah ! brigand, grosse bûche ! Assez plaisanté ! Vous viendrez vivre avec nous ! » Maxime fronça le sourcil : « Cela m'est bien égal, je ferai comme Variouchа en décidera ! » Là-dessus ils commencèrent à se chicaner, sans parvenir à se mettre d'accord. J'avais beau, de l'œil, faire signe à ton père et lui donner des coups de pied par-dessous la table, non, il continuait à discuter. Quels beaux yeux il avait, des yeux francs et joyeux, et ses sourcils ! des sourcils noirs, épais, qui cachaient ses yeux quand il les fronçait. Dans ces moments-là il prenait un air sombre, obstiné, et j'étais la seule personne au monde qu'il consentait à écouter. Je l'aimais, je l'aimais beaucoup plus que mes propres enfants ; il le savait d'ailleurs et me le rendait bien. Il me serrait parfois contre lui, ou bien, me prenait dans ses bras, en me disant : « Tu es vraiment ma mère, comme la terre, et je t'aime plus que Variouchа ! » A cette époque-là, ta mère était une espiègle, une joyeuse gamine qui se jetait sur lui en criant : « Tu oses dire des choses pareilles, Permien aux oreilles salées ! » Et nous nous amusions ainsi tous les trois. Ah ! quelle belle vie nous menions, ma petite âme de pigeon ! Il savait aussi danser à merveille et connaissait de magnifiques chansons, qu'il avait apprises des aveugles, car il n'y a pas de meilleurs bardes que les aveugles !

» Ils s'installèrent, ta mère et lui, dans une aile qui don-

nait sur la cour ; c'est là que tu es né, à midi précis ; tu arrivas juste à l'heure où ton père rentrait pour dîner. Ah ! qu'il a été heureux ! Il était comme enragé. Et sa femme, il l'a presque étouffée de caresses, le nigaud, comme si c'était bien difficile de mettre au monde un enfant. Je me souviens encore qu'il m'assit sur son épaule et me porta à travers toute la cour, pour aller annoncer à grand-père qu'il lui avait donné un petit-fils : « Ah ! tu es un vrai démon, Maxime ! » lui répliqua celui-ci en éclatant de rire.

» Tes oncles ne l'aimaient guère ; il ne buvait pas d'eau-de-vie et n'avait pas non plus sa langue dans sa poche ; et puis, il prenait tellement de plaisir à jouer toutes sortes de farces. On lui fit payer cher cette manie. Certain soir, pendant le grand carême, le vent s'étant mis à souffler, il y eut tout à coup dans toute la maison des sifflements et des hurlements terribles. Nous éprouvâmes une grande frayeur : était-ce une manifestation diabolique? Grand-père, tout à fait retourné, ordonna d'allumer partout les lampes devant les icones et déclara : « Il faut faire dire une messe ! » Soudain, l'étrange bruit cessa et nous eûmes encore plus peur. L'oncle Jacob assura : « C'est au moins Maxime qui aura manigancé tout ça ! » Et, en effet, ton père, quelque temps plus tard, raconta qu'ayant placé à la lucarne des bouteilles et des flacons de formes et de grandeurs diverses, le vent, soufflant dans les goulots, les faisait chanter, chacune à sa manière. Grand-père le morigéna : « Prends garde, Maxime, ces plaisanteries-là te mèneront en Sibérie. »

» Une année, l'hiver fut très rigoureux et les loups, quittant la campagne vinrent jusque dans la ville ; tantôt ils égorgeaient un chien, tantôt ils effrayaient un cheval ; ils mordirent même un gardien ivre et causèrent beaucoup de tracas. Chaque nuit, ton père prenait un fusil, chaussait ses raquettes et s'en allait aux champs d'où il revenait avec un ou deux loups qu'il avait tués. Il les écorchait et préparait les têtes remplaçant les prunelles mortes par des yeux de verre. C'était très ressemblant. Mais voilà qu'un soir, l'oncle Mikhaïl étant sorti dans le corridor pour une affaire urgente, rentra en courant, les cheveux hérissés, les yeux écarquillés, la gorge serrée, sans pouvoir proférer un mot. Son pantalon débou-

tonné lui tombait sur les pieds, et tout trébuchant, il chuchote d'une voix mourante : « Un loup ! » Chacun s'empare de la première arme venue, on se précipite dans le corridor avec une lumière et on aperçoit, en effet, un loup qui passe la tête entre les degrés de l'escalier. On lui flanque des coups de bâton, on lui tire des coups de fusil, mais l'animal ne remue pas. On s'approche et on s'aperçoit qu'on n'a affaire qu'à une bête vide et à une peau de loup dont les pattes de devant sont clouées sur une marche !

» Grand-père entra alors dans une violente colère, mais Jacob se mit à imiter Maxime ; celui-ci découpait dans du carton des masques qu'il modelait ; avec un nez, des yeux et une bouche ; il collait sur le haut du front des étoupes en guise de cheveux et s'en allait ensuite avec l'oncle Jacob hisser ces horreurs aux fenêtres des maisons. Naturellement, les gens effrayés poussaient des clameurs atroces. La nuit, les deux farceurs s'enveloppaient dans un drap et se promenaient dans cet accoutrement. Ils épouvantèrent le pope qui se précipita vers la guérite du sergent de ville ; mais ce dernier, prenant peur lui aussi, se mit à appeler au secours. Jacob et Maxime mystifièrent ainsi à peu près toute la ville et il n'y avait pas moyen de les faire revenir à la raison. Je leur disais : « Cessez-donc ces mauvaises plaisanteries ! » Variouchа grondait aussi, mais ils ne voulaient rien entendre. Maxime riait : « C'est trop amusant de voir les gens s'effrayer pour un rien et détaler à toutes jambes ! » disait-il.

» Il faillit payer de sa vie ces divertissements. L'oncle Mikhaïl est rancunier et susceptible, tout le portrait de grand-père : il résolut de faire périr ton père. Au commencement de l'hiver, Maxime, tes oncles et un diacre, déposé depuis pour avoir assommé un cocher de fiacre, revenaient tous quatre d'une maison voisine où ils avaient passé la veillée. Ils traversèrent la rue des Postillons et décidèrent Maxime à les accompagner à l'étang Dioukof, soi-disant pour y faire des glissades, mais une fois là, ils le poussèrent dans un trou creusé dans la glace... je t'ai déjà raconté la chose !

— Pourquoi les oncles sont-ils si méchants?

— Ils ne sont pas méchants ! — expliqua tranquillement grand'mère, en humant sa prise. — Ils sont bêtes et voilà

tout ! Mikhaïl est rusé, mais bête, Jacob, lui, n'est qu'un benêt... Ils le poussèrent donc à l'eau, mais il revint à la surface et s'agrippa au bords du trou. C'est alors que les autres, pour lui faire lâcher prise, se mirent à lui donner des coups de talon sur les doigts. Par bonheur, ton père n'était pas ivre, tandis que ses compagnons avaient bu ; avec l'aide de Dieu, il se maintint en nageant sous la glace, ne laissant sortir de l'eau que sa tête qui émergeait juste au milieu de la percée. Il était hors d'atteinte de leurs coups. Pendant un moment, les trois autres lui lancèrent des morceaux de glace, puis ils se lassèrent et finirent par s'en aller, se disant qu'il se noierait bien tout seul. Heureusement, il n'en fut pas ainsi. Maxime parvint à sortir de l'eau et courut aussi vite qu'il put au poste de police, tu sais au poste qui est là sur la grand'place. Le commissaire qui le connaissait, comme toute la famille, lui demanda ce qui lui était arrivé.

Grand'mère se signa et s'écria avec gratitude :

— Que le Seigneur donne la paix à Maxime et le mette au nombre des justes ; il en est digne ! Car il n'a rien raconté au commissaire : « J'avais bu un coup de trop et, en me promenant sur l'étang, je suis tombé dans un trou ! » a-t-il dit. « Ce n'est pas vrai, tu n'es pas buveur ! » a répondu le commissaire. Bref, on le frictionna avec de l'alcool, on lui donna des vêtements secs, on l'enveloppa dans une pelisse de peau de mouton et on le ramena à la maison ; ce fut le commissaire lui-même qui l'escorta avec deux autres hommes. Jacob et Mikhaïl, eux, n'étaient pas encore rentrés ; ils rôdaient de cabaret en cabaret pour la honte de leurs parents. Ta mère et moi, nous regardions Maxime, il n'avait pas son air habituel ; son visage était violacé ; ses doigts broyés saignaient ; il semblait avoir de la neige sur les tempes ; mais cette neige ne fondit jamais ; c'étaient ses cheveux qui avaient blanchi, de chaque côté de son front !

» Variouchа, affolée, se met à crier : « Que t'est-il arrivé? » Le commissaire nous interroge, essayant de nous tirer les vers du nez, et mon cœur pressent qu'il s'est passé quelque chose d'abominable. Je dis à Variouchа de s'occuper du commissaire et à voix basse je questionne Maxime. Il me chuchote : « Tâchez de voir Jacob et Mikhaïl dès qu'ils

reviendront ; expliquez-leur qu'ils doivent dire qu'ils m'ont quitté à la rue des Postillons, et qu'ils sont allés jusqu'à Pokrovky tandis que je prenais la ruelle des Fileurs. Ne vous trompez pas, sinon nous aurons des histoires avec la police ! » J'allai vers grand-père et je lui dis : « Va-t'en vers le commissaire, tiens-lui compagnie, pendant que j'attendrai nos garçons à la porte cochère ! » et je lui raconte ce qui s'est passé. Il s'habille en tremblant et il murmure : « Je le savais bien ! Je m'y attendais ! » Ce n'était pas vrai, il ne savait rien ! Je reçus mes enfants en les giflant l'un et l'autre ; Mikhaïl eut si peur que son ivresse se dissipa du coup : Jacob, lui, le brave garçon, soûl comme une grive, trouva moyen de grommeler : « Je ne sais rien de rien, c'est Mikhaïl qui a tout fait, il est l'aîné ! » Nous avons tranquillisé tant bien que mal le commissaire de police qui était un bien brave homme. « Prenez garde, nous a-t-il prévenus en s'en allant, s'il arrive un malheur chez vous, je saurai où chercher les coupables ! » Grand-père alors s'est approché de Maxime et lui a dit : « Je te remercie, un autre n'aurait peut-être pas agi ainsi, à ta place, et cela se comprend ! Merci à toi, ma fille, pour avoir amené un honnête homme dans la maison de ton père ! » Car il s'entendait bien à parler, le vieux, quand il voulait ! Ce n'est que plus tard, par bêtise, qu'il a cadenassé son cœur. Quand Varioucha et moi nous fûmes seules avec Maxime, il se mit à pleurer et à délirer, semblait-il : « Pourquoi me traitent-ils ainsi, quel mal leur ai-je fait? Dites, maman ! » Il ne m'appelait pas mère, mais maman, comme un petit enfant ; il avait d'ailleurs un caractère d'enfant. « Pourquoi? » demandait-il. Moi, je pleurais toutes les larmes de mon corps ; que pouvais-je faire d'autre?... J'avais aussi pitié de mes deux fils. Ta mère avait arraché tous les boutons de son corsage ; échevelée, comme après une bataille, elle hurlait : « Allons-nous-en, Maxime. Mes frères sont nos ennemis, ils me font peur ; allons-nous-en ! » Je la suppliai : « Ne jette pas de l'huile sur le feu ; on étouffe déjà dans la maison ! » Grand-père ayant exigé que les deux imbéciles vinssent demander pardon, elle se précipita sur Mikhaïl, et pan ! Sur la poire ! « Tiens, le voilà, ton pardon ! » Mon père, plus calme et grave, leur a dit simplement : « A quoi avez-vous pensé,

frères? J'aurais pu rester infirme, à cause de vous ! Comment par la suite aurais-je travaillé, sans mes bras? » Ils firent la paix, comme ci, comme ça. Ton père tomba malade et pendant sept semaines, il traîna, hanté par l'idée de départ. A tout instant, il me répétait : « Ah ! maman, venez avec nous dans une autre ville, on s'ennuie ici ! » Bientôt, en effet, il partit pour Astrakhan, où le tsar devait se rendre dans le courant de l'été : il était chargé de construire les arcs de triomphe. Ta mère l'accompagna par le premier bateau. Je les quittai avec chagrin ; Maxime était triste et m'encourageait à les suivre, ou à prendre mes dispositions pour aller les rejoindre, mais Variouchа, elle, l'éhontée coquine, était enchantée et ne cherchait même pas à cacher sa joie... Et ils s'en allèrent... Et voilà tout...

Elle but une gorgée d'eau-de-vie, prisa et continua d'une voix pensive, en regardant le ciel.

— Oui, nous n'étions pas de la même famille par le sang, ton père et moi ; mais nos âmes étaient parentes...

Parfois, tandis qu'elle parlait, grand-père survenait à l'improviste ; sa figure de putois levée en l'air, il flairait, examinait sa femme d'un œil méfiant, l'écoutait et bougonnait :

— Radote, radote...

Et à brûle-pourpoint, il m'interrogeait :

— Alexis, est-ce ici qu'elle a bu de l'eau-de-vie?

— Non.

— Tu mens, je le vois à tes yeux.

Mais il n'insistait pas et s'en allait, indécis, tandis que grand'mère, le désignant d'un clignement de sourcil, énonçait quelque dicton :

— Va-t'en voir ailleurs si j'y suis !

Un jour, immobile au milieu de la pièce, les yeux fixés au plancher, il demanda à voix basse :

— Mère...

— Hein?

— Tu sais où en sont les affaires?

— Oui.

— Qu'en penses-tu?

— C'est la destinée, père ! Rappelle-toi ce que tu as toujours dit du noble?

— Oui...

— Eh bien, c'est cela, c'est vrai pour nous aussi.

— Il est nu comme Job.

— Ah ! ça, c'est de sa faute à elle.

Grand-père sortit. Pressentant une catastrophe, je demandai :

— De quoi avez-vous parlé?

— Tu voudrais tout savoir, — grommela-t-elle en me frictionnant les jambes. — Si tu apprends tout pendant que tu es jeune, tu n'auras plus de questions à poser quand tu seras vieux...

Et elle se mit à rire en hochant la tête.

— Ah ! grand-père, grand-père, tu es un petit grain de poussière aux yeux de Dieu ! Alexis, n'en parle à personne : grand-père est complètement ruiné. Il a confié des monceaux d'argent à un monsieur, et ce monsieur a fait faillite...

Ma mère ne montait que rarement vers moi au grenier. Elle parlait peu et ne restait pas longtemps. Elle m'apparaissait toujours plus belle, s'habillait de mieux en mieux ; et je sentais en elle comme en grand'mère quelque chose de nouveau qu'on me cachait.

Les histoires de mon aïeule m'intéressaient de moins en moins ; les souvenirs de mon père qu'elle évoquait ne parvenaient même plus à calmer la vague angoisse qui m'étreignait avec une force grandissante.

— Pourquoi l'âme de mon père est-elle inquiète? — demandai-je à grand'mère.

— Comment le savoir? — dit-elle, en baissant les yeux. — C'est l'affaire entre Dieu et lui, c'est quelque chose que nous ne pouvons connaître...

La nuit, quand je regardais par les fenêtres bleues les étoiles qui voguaient lentement par le ciel, j'inventais des histoires mélancoliques, dans lesquelles mon père tenait toujours le rôle de héros : il cheminait, seul, un bâton à la main, et un chien à longs poils le suivait...

XII

Certain après-midi, m'étant endormi vers le soir, je sentis en m'éveillant que mes jambes étaient réveillées, elles aussi ;

je les sortis du lit, elles me refusèrent tout service, mais je pus me convaincre d'une chose, c'est qu'elles étaient intactes et que je pourrais marcher. Ce fut une impression si nette et si réjouissante que j'en hurlai de bonheur. J'appuyai mes pieds au plancher et je tombai, mais je me traînai quand même à quatre pattes jusqu'à la porte et descendis l'escalier, en m'imaginant l'étonnement de tout le monde quand on me verrait apparaître.

Je ne me rappelle pas comment je me retrouvai sur les genoux de grand'mère, dans la chambre de ma mère; des gens que je ne connaissais pas étaient là ; entre autres une petite vieille sèche et verte qui disait d'un ton sévère couvrant toutes les autres voix :

— Il faut lui faire boire une infusion de feuilles de framboises, et l'envelopper complètement.

Son chapeau, sa robe, sa figure et la verrue qu'elle avait sous le menton, tout était vert ; et je crois bien que les poils qui poussaient sur sa verrue avaient aussi la couleur de l'herbe. Elle laissait pendre sa lèvre inférieure et retroussait l'autre ; elle me regardait de ses dents vertes, car elle dissimulait ses yeux sous sa main gantée d'une mitaine en dentelle noire.

— Qui est-ce? — demandai-je, intimidé. Grand-père répondit d'une voix déplaisante :

— C'est encore une grand'mère pour toi...

Ma mère sourit et poussa Evguény Maximof vers moi :

— Et voilà ton père...

Elle prononça ensuite et précipitamment des paroles que je ne compris pas, tandis que Maximof, plissant les paupières, se penchait vers moi et me disait :

— Je te donnerai une boîte de couleurs...

La chambre était très éclairée ; dans un coin, sur une table brûlaient deux candélabres d'argent à cinq branches entre lesquels on avait placé l'icone préférée de grand-père « Ne me pleure pas, Mère ». Les gemmes du cadre de métal rutilaient à la clarté des bougies, et parmi l'or des auréoles, les améthystes rayonnaient. Des nez épatés, des faces rondes, vagues, plates comme des beignets se collaient, silencieuses contre les vitres sombres des fenêtres qui donnaient sur la rue.

Tout ce qui m'entourait semblait filer à la dérive, je ne savais où, et la vieille femme verte, me tâtant l'oreille de ses doigts froids, s'obstinait à répéter :

— Sans manquer, sans manquer...

— Il sommeille, — dit grand'mère et, m'emportant dans ses bras, elle se dirigea vers la porte.

Mais je ne dormais pas ; j'avais seulement fermé les yeux ; et comme elle me montait au grenier, je lui demandai dans l'escalier :

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cela?

— Toi, tais-toi ! Entends-tu?

— Vous me trompez tous...

Après m'avoir posé sur le lit, elle se cacha la tête dans un oreiller et se mit à pleurer ; ses épaules tremblaient sans discontinuer ; enfin, d'une voix haletante, elle murmura :

— Pleure donc... pleure un peu...

Je n'avais pas envie de pleurer. Il faisait froid et sombre; je frissonnais, le lit grinçait; je revoyais la vieille femme verte; je feignis de dormir et grand'mère s'en alla.

Quelques journées vides se déroulèrent monotonement ; après les accordailles, ma mère était partie ; un silence accablant régnait dans la maison.

Un matin, grand-père survint, un bec-d'âne à la main et se mit en devoir d'enlever le mastic de la double-fenêtre. Grand'mère lui ayant apporté un baquet d'eau et des chiffons, il lui demanda à mi-voix :

— Eh bien, ma vieille...

— Quoi?

— Tu es contente, hein?

Elle lui répliqua en employant les mêmes mots qu'elle m'avait adressés dans l'escalier :

— Toi, tais-toi, entends-tu?

Les paroles les plus ordinaires avaient maintenant un sens spécial ; elles dissimulaient des événements tristes et importants dont il ne fallait pas parler mais que tout le monde connaissait.

Après avoir enlevé le cadre avec précaution, grand-père l'emporta et mon aïeule ouvrit toute grande la fenêtre : au jardin, un étourneau pépiait, les moineaux gazouillaient et

l'odeur enivrante de la terre dégelée monta jusqu'à la chambre. Je sortis du lit.

— Ne marche pas pieds nus, — recommanda grand'-mère.

— Je veux aller au jardin.

— Tu ferais mieux d'attendre, c'est encore trop mouillé !

Mais je ne voulus pas l'écouter.

Au jardin, les aiguilles vert clair de l'herbe nouvelle pointaient ; les bourgeons des pommiers étaient gonflés, quelques-uns éclataient déjà ; sur la maisonnette de Pétrovna, la mousse verdoyait agréablement. Il y avait partout beaucoup d'oiseaux et quantité de bruits joyeux ; mais cet air frais et odorant me donnait un peu le vertige. Dans le bas-fond où l'oncle Piotre s'était tranché la gorge se dressaient de hautes graminées rousses et sèches, cassées et emmêlées par la neige. C'était le seul coin où il n'y eût rien de printanier ; les bûches noircies luisaient mélancoliquement, et le creux tout entier était inutile et agaçant à regarder. J'eus tout à coup une envie rageuse d'arracher les herbes folles, d'enlever briques et poutres, de nettoyer tout ce qui était sale et superflu, et après m'être construit là une demeure proprette, de m'y installer pour l'été tout seul, loin des grandes personnes. Je me mis immédiatement à l'œuvre ; et par bonheur cette besogne me détacha du coup et pendant longtemps de tout ce qui se faisait dans la maison ; quoique les événements fussent encore très humiliants pour moi, à mes yeux ils perdaient de leur intérêt de jour en jour.

— Pourquoi fais-tu la mine? — me demandaient parfois ma mère et ma grand'mère.

Cette question me gênait, car je n'étais fâché contre personne ; seulement, tout m'était devenu étranger dans la demeure. La vieille femme verte venait souvent dîner, goûter et souper ; on aurait dit un pieu pourri dans une haie décrépite ; ses yeux étaient comme cousus sur son visage par des points invisibles ; ils sortaient d'ailleurs très facilement de leurs orbites et bougeaient sans cesse, apercevant tout, observant tout, se levant vers le ciel, quand leur propriétaire parlait de Dieu, s'abaissant vers les joues, quand il s'agissait de choses familières. Ses sourcils simulaient assez deux taches de son symétriques, et ses larges dents déchaussées déchique-

taient tout ce qu'elle portait à sa bouche de sa main drôlement tordue. De petites boules osseuses roulaient près de ses oreilles qui remuaient ; les poils verts de la verrue s'agitaient aussi et, comme des vers, semblaient ramper sur sa peu ridée, d'une propreté répugnante ; car elle était aussi propre que son fils, mais leur propreté avait à mon avis quelque chose de répulsif. Les premiers jours, elle avait tenté de poser sur mes lèvres sa main de cadavre qui sentait l'encens et le savon jaune de Kazan, mais je tournai la tête et je m'enfuis...

Elle répétait souvent à son fils :

— Il faut absolument éduquer ce garçonnet, comprends-tu, Evguény...

Il penchait la tête avec soumission, fronçait le sourcil et gardait le silence. Tous ceux qui s'approchaient de la femme verte se rembrunissaient.

Je haïssais la vieille et son fils d'une haine concentrée, et ce sentiment me valut beaucoup de gifles et de coups. C'est ainsi qu'un jour, au cours du dîner, comme elle écarquillait affreusement les yeux et me faisait cette observation :

— Ah! mon petit Alexis ; pourquoi manges-tu si vite et de si gros morceaux ? Tu finiras par t'étouffer, mon chéri !

Je sortis le morceau que j'avais dans la bouche, et le plantant au bout de ma fourchette je le lui tendis :

— Tenez, prenez-le, si vous trouvez que c'est dommage..

Ma mère m'arracha de ma chaise et je fus honteusement chassé au grenier. Grand'mère, riant de tout son cœur et la main sur les lèvres, vint me visiter :

— Ah ! mon Dieu ! Tu es un fameux espiègle, mon petit ! Que le Seigneur soit avec toi !

Je n'aimais pas la voir se cacher ainsi la bouche, aussi je courus grimper sur le toit de la maison, où je restai longtemps assis derrière une cheminée. Oui, j'aimais faire des sottises et me montrer insolent avec tout le monde : il m'était difficile de surmonter ce penchant et pourtant, je dus bien y arriver : un jour, ayant subrepticement garni de gomme de cerisier les chaises de mon futur beau-père et de la nouvelle grand'mère, ils restèrent tous deux attachés à leur siège et ce fut très amusant ; mais lorsque grand-père m'eut fouetté, ma

mère monta vers moi au grenier, m'attira à elle et, me serrant avec force entre ses genoux, elle me dit :

— Voyons, pourquoi es-tu si méchant? Si tu savais quel chagrin tu me causes...

Ses yeux se remplirent de larmes claires ; elle appuya ma tête contre sa joue et le spectacle de cette douleur me fut si pénible que j'aurais préféré être battu. Je lui promis de ne plus jamais, jamais offenser les Maximof, à condition qu'elle cessât de pleurer.

— Non, non, — approuva-t-elle tout bas, — il ne faut plus que tu sois un polisson. Nous allons bientôt nous marier, ensuite, nous reviendrons et nous t'emmènerons avec nous. Maximof est très bon et intelligent, tu seras heureux avec lui. Tu iras au lycée, tu seras ensuite étudiant, comme il l'est maintenant, et plus tard tu deviendras docteur, ou ce que tu voudras. Les gens instruits peuvent prétendre à tous les emplois. Et maintenant, va t'amuser...

Ces « ensuite » qu'elle avait placés l'un après l'autre m'apparaissaient comme des degrés d'une échelle qui se serait perdue dans un gouffre profond, très loin de ma mère, dans l'obscurité, dans la solitude et la perspective de cet avenir m'effraya tellement que j'eus grande envie de lui dire :

— Je t'en prie, ne te marie pas, je te nourrirai bien moi-même.

Mais les mots ne voulaient pas sortir. Ma mère avait beau m'inspirer les pensées les plus délicates et les sentiments les plus chaleureux, je n'osais jamais les lui exprimer.

Au jardin, mes affaires allaient bien : j'avais sarclé les mauvaises herbes et coupé les grandes à l'aide d'une serpe ; avec des morceaux de brique, j'édifiai un large siège si confortable que je pouvais même m'y étendre et je garnis de briques également les endroits où la terre glissait sur le pourtour de mon domaine. Je rassemblai des tessons de bouteilles et des éclats de verre irisé, et les fixai avec de l'argile dans les fentes entre les briques de sorte que quand le soleil donnait dans le bas-fond, les parois, comme les vitraux de l'église, flamboyaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Tu as eu une bonne idée ! — me dit un jour grand-père, en examinant ce travail. — Seulement, les mauvaises herbes

vont t'envahir ! Attends, je vais remuer la terre avec la bêche ! Va me la chercher.!

J'apportai la bêche et grand-père, ayant craché dans ses mains et toussé au préalable une ou deux fois, enfonça du pied l'outil très profondément dans la terre grasse.

— Enlève les racines et je te planterai ensuite des mauves et des tournesols. Tu verras que ce sera très joli !

Mais tout à coup, il se tut, et, penché sur la bêche, resta longtemps immobile. Je le regardai avec attention : de ses petits yeux intelligents et vifs comme ceux d'un chien, des larmes s'échappaient et tombaient sur la terre.

— Qu'as-tu?

Il se secoua, essuya de la paume de la main son visage ridé et me jetant un vague coup d'œil :

— Je transpire ! Regarde donc tous ces vers !

Puis, s'étant remis à creuser, il s'arrêta soudain et déclara :

— C'est un travail inutile que tu as fait là, mon ami. Un travail inutile ! La maison sera bientôt vendue. Oui, je la vendrai sans doute vers l'automne car j'ai besoin d'argent pour doter ta mère. Il faut bien qu'elle, au moins, vive convenablement !

Il jeta la bêche et laissant retomber les bras d'un geste découragé, s'en alla derrière la chambre à lessive, dans un coin du jardin où étaient remisés les outils. Je voulus continuer seul la besogne commencée, mais je n'en étais pas à mon troisième coup de bêche que je me broyais un doigt de pied.

Cet incident m'empêcha d'accompagner ma mère à l'église le jour de son mariage : je ne pus que la suivre jusqu'à la porte cochère. La tête baissée, elle donnait le bras à Maximof. On aurait dit qu'elle marchait sur des pointes de clous tant elle posait avec précaution ses pieds sur les briques du trottoir et sur les touffes d'herbe qui sortaient des fentes.

Ce fut une noce tranquille ; en rentrant de l'église, on prit le thé sans beaucoup d'enthousiasme et ma mère s'en fut tout de suite dans sa chambre changer de toilette et faire ses malles ; mon beau-père s'assit à côté de moi et me dit :

— Je t'ai promis une boîte de couleurs ; mais on n'en trouve point de jolies ici ; et comme je ne puis pas te donner la mienne, je t'en enverrai une de Moscou...

— Et que faudra-t-il que j'en fasse?

— Tu n'aimes pas la peinture?

— Je ne sais pas peindre.

— Eh bien, je t'enverrai autre chose.

Ma mère s'approcha de nous :

— Nous reviendrons bientôt. Dès que ton père aura passé ses examens et terminé ses études, nous reviendrons...

Ils me parlaient comme à une grande personne, j'en étais flatté, mais je trouvais bizarre qu'un homme qui avait de la barbe étudiât encore. C'est pourquoi je demandai :

— Qu'est-ce que tu apprends?

— L'arpentage.

Ce mot ne me disait rien mais je ne voulus pas prendre la peine de m'informer davantage. Une tranquillité mortellement ennuyeuse pesait sur la maison et j'aurais voulu que la nuit vînt très vite. Grand-père, le dos appuyé contre le poêle, regardait par la fenêtre ; les paupières plissées, tandis que la vieille verte grommelante et gémissante aidait à ma mère à emballer. Quant à grand'mère, ivre dès midi, on avait jugé bon de l'expédier au grenier où on l'avait enfermée pour lui éviter la honte d'être vue.

Le lendemain matin de bonne heure, ma mère partit. Me soulevant aisément, elle me prit dans ses bras et me regardant en face avec des yeux qui m'étaient inconnus, elle m'embrassa :

— Allons, adieu...

— Dis-lui de m'écouter ! — intervint grand-père d'un ton morose, en regardant au loin.

— Tu obéiras à ton grand-père ! — ajouta-t-elle en dessinant sur moi le signe de croix.

J'avais espéré qu'elle me dirait autre chose et je ressentis une vive colère contre grand-père qui l'en avait peut-être empêchée.

Maximof et ma mère montèrent en voiture ; mais sa robe s'étant accrochée, elle eut fort à faire pour la dégager et devint écarlate de fureur.

— Va donc l'aider ! Tu ne vois donc rien? — me dit grand-père.

Je ne bougeai pas ; l'angoisse me ligotait. Maximof allongea précautionneusement ses longues jambes, tandis que

grand'mère lui confiait toutes sortes de paquets qu'il entassait sur ses genoux et maintenait avec son menton ; son visage blême se ridait peureusement :

— Assez ! — disait-il d'une voix traînante.

La vieille verte et son fils aîné l'officier, prirent place dans une seconde voiture ; l'une raide comme une statue, l'autre se grattant la barbe avec la poignée de son sabre, et bâillant de temps à autre.

— Ainsi, vous irez à la guerre? — lui demanda grand-père.

— Certainement.

— Vous ferez bien. Il faut battre les Turcs...

Les voyageurs partirent. A plusieurs reprises, ma mère se retourna en agitant son mouchoir ; appuyée d'une main au mur de la maison, grand'mère, qui faisait elle aussi des signes avec ses bras, pleurait de tout son cœur, tandis que grand-père écrasait les larmes apparues au bord de ses paupières et grommelait d'une voix saccadée :

— Cela ne finira... pas bien... non... pas bien...

Assis sur une borne, je regardais les voitures s'éloigner, puis disparaître au tournant de la rue ; il me sembla que dans ma poitrine, quelque chose brutalement se fermait à jamais.

Il était encore très tôt ; les contrevents cachaient les fenêtres des maisons ; la rue était déserte ; jamais encore je ne l'avais vue aussi morte, ni aussi vide. Au loin, un berger faisait entendre une mélodie obsédante.

— Allons prendre le thé, — proposa grand-père en me prenant par l'épaule. — Ta destinée, paraît-il, est de vivre avec moi ; tu te frotteras donc souvent à moi, comme une allumette sur une brique !

(*La fin prochainement.*)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LA THÉRAPEUTIQUE MENTALE

ET LA GUERRE[1]

Dès les premiers mois de la guerre, la direction du service de santé avait senti la nécessité d'organiser, à l'intérieur du pays, des centres spécialisés correspondant aux affections et aux blessures spéciales dont les combattants peuvent être atteints. Il y eut ainsi, en exécution de la circulaire du 9 octobre 1914, un grand nombre de centres psychiatriques et neurologiques régionaux ou parisiens, et ces centres furent dirigés par des psychiatres et des neurologistes éminents ; le centre psychiatrique de Bordeaux par Régis, le centre neurologique de Montpellier par Grasset, le centre psychiatrique de la même ville par Mairet, le centre neurologique de Bourges par Claude, le centre neurologique de Marseille par Sicard, le centre psychiatrique de la Ville-Évrard par le regretté Gilbert Ballet, etc., etc. D'autre part, des services psychiatriques et neurologiques de Paris furent militarisés, ceux de Pierre Marie et de J. Dejerine à la Salpétrière, celui de J. Babinski à la Pitié, celui de Collin à Villejuif, et c'est ainsi que s'établit cette assistance psychiatrique des armées en campagne que Jacoby d'Orel avait demandée et obtenue en

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars et du 15 avril 1917.

Russie dès 1904, et dont Régis n'avait jamais cessé de préconiser chez nous la préparation.

L'organisation régionale des centres avait, comme contrepartie, l'organisation, dans la zone des armées, d'une sorte de psychiatrie d'urgence qui devait s'inspirer de cet unique principe : guérir vite ou évacuer. Tout ce que pouvaient faire les aliénistes et les neurologistes du front, dans les conditions de travail défectueuses qui leur étaient imposées par les circonstances mêmes, c'était, pensait-on, de traiter les cas aigus et rapidement curables, de diriger sur les asiles les malades agités ou violents et sur les centres de l'arrière tous ceux qui avaient besoin d'un long traitement et d'une observation prolongée. En somme les médecins de l'arrière traitaient, tandis que ceux de l'avant avaient pour fonction principale de trier et d'évacuer, et ne traitaient qu'accessoirement.

Cette psychiatrie de guerre avait pour elle la logique, ce qui était quelque chose, et l'approbation de Régis, ce qui était encore mieux. On ne dira jamais assez les services rendus par les centres régionaux ainsi constitués.

Mais on crut s'apercevoir de bonne heure que les cures obtenues à l'avant, notamment chez certains commotionnés, étaient plus rapides et paraissaient plus complètes que les cures obtenues à l'arrière. « Chez quelques-uns de nos malades, écrivaient Gilbert Ballet et de Fursac, la guérison se fait attendre pendant de longs mois ; chez plusieurs, obtenue plus ou moins vite, elle se montre précaire, les troubles psychiques ayant récidivé avant le retour des malades au dépôt ou peu après. Les psychiatres du front, au contraire, sont unanimes à déclarer qu'ils guérissent tous leurs commotionnés — ou peu s'en faut — rapidement et en général définitivement. La thérapeutique du front se montre donc plus efficace que la thérapeutique de l'intérieur [1]. »

Si les psychiatres du front ont parlé de guérisons rapides et définitives pour la généralité des commotionnés, ils se sont, comme nous le verrons, beaucoup avancés, mais ils ont eu raison de parler de guérisons rapides pour les petits commo-

1. Les pyschoses commotionnelles. *Paris médical*, 1er janvier 1916.

tionnés et de guérisons immédiates pour les accidents divers que les commotionnés présentent : mutisme, surdité, paralysies, etc...

Chacun de nous apportait, en ce sens, des statistiques édifiantes dans les journaux médicaux ou dans les discussions de la Société de neurologie. Gilbert Ballet et Rogues de Fursac constataient ce succès et l'expliquaient par des raisons psychologiques vraisemblables. « En maintenant le malade sur le front, écrivaient-ils, on le laisse dans l'atmosphère du combattant, en contact avec les éléments qui donnent à cette atmosphère son caractère propre. En l'évacuant sur l'intérieur, on rompt le contact et on supprime l'adaptation. Quand une fois rétabli, il reviendra aux tranchées, il devra se réadapter. On peut concevoir que cette réadaptation, pénible pour beaucoup, peut apparaître impossible notamment aux déséquilibrés de l'émotivité chez qui une imagination maladive retrace, sous une forme obsédante et en les amplifiant démesurément, les spectacles tragiques de la guerre, fait revivre les angoisses éprouvées et projette sur l'avenir les terreurs du passé. »

Il y a beaucoup de vrai dans cette explication, mais elle s'applique particulièrement aux petits commotionnés. C'est pour eux surtout que s'impose le traitement sur place, car ils peuvent être guéris et réadaptés assez vite dans la zone des armées, tandis qu'envoyés à l'intérieur, ils peuvent être tentés de s'y attarder en donnant à leurs pensées une orientation pacifique. Voilà plus d'un an et demi que le docteur Crinon a signalé, dans plusieurs journaux médicaux, l'inconvénient grave qu'il peut y avoir, sous ce rapport, à diriger sur les hôpitaux de l'intérieur des blessés et des commotionnés peu atteints. Comme il l'a très bien vu, c'est pour des raisons analogues qu'on doit traiter et guérir dans la zone des armées les petits blessés et les petits commotionnés qu'il appelle des « éclopés psychiques ».

A ces raisons il faut joindre celle-ci que la plupart des commotionnés qui nous arrivent du front — quand ce ne sont pas des récidivistes de la commotion — sont dans un état d'ingénuité et de simplicité très favorable à leur guérison. Ils ont fait leurs accidents nerveux en toute spontanéité, en toute sincérité, par les autosuggestions que j'ai dites,

et ils ne connaissent pas encore les douceurs de vie et les longs repos qui peuvent, pour quelques-uns, retarder un peu la guérison au lieu de la hâter. Quand on les traite dans les vingt-quatre heures qui suivent leur arrivée du front, c'est-à-dire en moyenne quarante-huit heures après leur accident, on évite les tentations de ce genre à ceux qui pourraient se laisser tenter.

Quelle que soit d'ailleurs l'explication proposée, les faits étaient si patents que, dès le mois d'avril 1915, Gustave Roussy proposait de créer des centres neurologiques d'armée.

Je crois, écrivait-il, qu'il y aurait grand intérêt à pouvoir examiner et traiter les malades présentant des troubles psychiques de guerre, beaucoup plus tôt qu'on ne le fait dans la zone du territoire. Il suffirait pour cela que, dans chaque armée, soient créées, au point de filtration des évacuations, des services confiés à des médecins spécialistes et qui formeraient en quelque sorte des « centres neurologiques d'armée ». On arrêterait ainsi un grand nombre d'évacuations inutiles ; on éviterait les longues pérégrinations des malades ou pseudo-malades nerveux, et on couperait court à un mal qui, sans cela, menace de s'aggraver sérieusement [1].

Je partageais depuis longtemps la façon de voir de Gustave Roussy, et dès le 15 janvier 1915 j'avais eu l'occasion d'exposer au professeur Lemoine, médecin inspecteur général de la *n*e armée, les raisons qui paraissaient justifier la création des centres psychiatriques et neurologiques de l'avant. C'est sur son initiative que furent organisés, dans le courant de février 1915, les centres de psychiatrie de la *n*e armée.

A la vérité, cette organisation fut d'autant plus facile à réaliser qu'elle l'était en partie, car on avait pris l'habitude, depuis le début des hostilités, de concentrer dans les places fortes de X... et de Y..., qui possédaient des hôpitaux pourvus de cabanons, les nerveux et les mentaux provenant de la région, et ces malades étaient, suivant les cas, évacués dans les asiles ou traités sur place dans des services de médecine générale, que dirigeaient avec leur haute compétence, à X... Milian, médecin des hôpitaux de Paris, à Y... Pactet, médecin des asiles de la Seine.

1. *Presse médicale*, nº 18, 29 avril 1915.

Un service de plus fut créé à Z..., sous la direction du docteur Salin, médecin des asiles ; ordre fut donné à tous les hôpitaux d'évacuation de diriger sur X..., Y... et Z... leurs mentaux et leurs nerveux, et c'est ainsi qu'à part quelques exceptions dont je parlerai tout à l'heure, la plupart des mentaux et des nerveux de l'armée passèrent par nos centres psychiatriques.

Comme ces centres étaient totalement dépourvus d'appareils, les chefs de service s'ingénièrent pour en trouver. Des machines d'électricité statique furent réquisitionnées dans les lycées et vinrent appuyer les suggestions des médecins par leurs décharges bruyantes, les malades ayant pleine confiance dans un traitement qui faisait tant de bruit, et étant sensibles d'ailleurs à l'excitation des décharges. Ces modestes machines ont fait entendre les sourds, parler les muets, marcher les paralytiques. Elles ont eu moins d'action sur les *courbe-troncs*, qui se sont redressés plus facilement sous l'influence de courants faradiques de faible intensité.

Comme nous ne possédions aucun appareil de précision permettant d'inscrire les troubles de la respiration, de la circulation, de la motricité, de mesurer les troubles de la sensibilité, la lenteur des perceptions et des opérations intellectuelles, j'ai mis à contribution mon laboratoire de Sainte-Anne, et nous avons pu avoir, sous forme portative, un embryon de laboratoire de psychologie.

L'installation des centres dans les villes de X..., d'Y... et de Z... était un peu sommaire; elle l'a été bien plus pour le centre de X... lorsque le bombardement a obligé tous les services hospitaliers de la place à se transporter à la campagne. Tandis qu'on construisait des baraquements pour les mentaux et les nerveux, ces malades étaient logés dans des maisons de paysans et, comme on était au printemps, ils passaient leurs journées au soleil. Je n'oublierai pas le matin de mai où j'ai trouvé les quatre-vingts malades du centre de X... réunis dans une aire de village, sous la surveillance de deux gardiens. Un dément précoce, agenouillé dans l'herbe, invoquait le ciel, un mélancolique assis sur un rouleau à blé appelait un châtiment qui ne venait pas, un maniaque camisolé courait tant bien que mal à quatre pattes en faisant le chien,

et des têtes curieuses de paysannes regardaient, à travers la haie, ce spectacle peu banal.

C'est dans la maison d'école du village, et souvent dans l'école même, que les malades étaient examinés. Les écoliers, tout heureux d'être expulsés avant l'heure, nous accueillaient avec des sourires de reconnaissance. Les confus, les débiles et les déments les remplaçaient au tableau, où ils nous donnaient de piètres échantillons de leurs facultés de calcul et de compréhension ; c'était l'école qui continuait avec les grands élèves que la guerre nous donnait. Jamais, pendant le temps qu'a duré ce régime provisoire, Milian n'a eu à regretter d'accidents d'aucune espèce, et cependant il a dû parfois garder plusieurs jours, dans de simples chambres de paysans, des malades agités, en attendant leur évacuation.

A Y... il n'y a pas eu de bombardement pendant l'année 1915 ; la vie a été peu mouvementée et le centre psychiatrique, ainsi que les peuples heureux, n'a pas eu « d'histoires ».

Lorsqu'on a organisé officiellement un seul centre psychiatrique par armée, le centre de Y... est devenu le seul centre de la nôtre, et c'est notre distingué confrère le docteur Galtier (de Bordeaux) qui l'a dirigé jusqu'au mois de septembre 1916.

Dans tous nos centres, on pratiquait, à peu près, la même thérapeutique. Les aliénés véritables, incurables ou dangereux, étaient éliminés aussitôt que possible et dirigés sur les asiles de l'intérieur; c'étaient pour la plupart des paralytiques généraux, des déments précoces, des grands débiles délirants, des systématiques, hallucinés ou non. Les autres malades, déprimés, mélancoliques, commotionnés avec troubles confusionnels, émotifs ou pithiatiques, etc., etc., étaient observés, traités par des régimes appropriés, et guérissaient pour la plupart. Quand ils étaient guéris, on les renvoyait en convalescence ; quand ils avaient besoin d'une cure complémentaire, on les dirigeait sur les centres de l'intérieur.

Je n'aurais rien que de très connu à dire sur le traitement de la plupart de ces malades, mais je veux m'arrêter un peu sur le traitement des confus. Il était facile, on l'a vu, de les débarrasser de leurs accidents pithiatiques quand ils en avaient, mais la confusion, onirique ou non, qui précédait presque toujours ces accidents, et qui leur survivait sous une

forme atténuée, exigeait un traitement physique en même temps qu'un traitement mental. Le traitement physique a été depuis longtemps formulé par Chaslin, par Séglas et par Régis.

L'indication dominante, écrivait déjà Régis en 1898, consiste à combattre la cause première, l'intoxication ou l'infection, d'où l'utilité capitale des purgatifs et des laxatifs répétés, des médicaments antitoxiques, des lavages de l'estomac, des diurétiques, de la saignée, surtout dans les phases de début, lorsque l'empoisonnement est à son maximum. En même temps et suivant les cas, nous n'hésitons pas à nous joindre à Chaslin, à Sérieux et aux auteurs étrangers qui préconisent le repos au lit systématique, l'alitement, dans le traitement de la confusion mentale. C'est un excellent moyen d'arrêter la dénutrition, d'amener le calme, de faire comprendre au sujet qu'il est malade.

Lorsque les périodes d'agitation aigüe sont passées et que surviennent celles d'asthénie physique et psychique, qui vont jusqu'à la cachexie, le traitement doit changer de face et il faut alors s'appliquer à régénérer l'organisme par un ensemble de moyens appropriés visant à la fois l'hygiène, l'alimentation, les médications internes et externes. Parmi ces dernières, la pratique hydrothérapique et électrothérapique, les frictions, le massage, la gymnastique, les injections de sérum artificiel, l'eau oxygénée, l'opothérapie, les reconstituants du système nerveux peuvent rendre les plus grands services [1].

« Quant au traitement moral, ajoute Régis, il offre ici quelque chose de particulier, en raison de la faiblesse mentale dans laquelle se trouvent la plupart des malades, et l'on peut dire que, dans aucune autre psychose, l'intervention personnelle du médecin n'est plus indiquée ni plus efficace. »

L'isolement et le repos au lit, dit-il encore avec Hesnard, sont déjà des moyens psychiques indirects, susceptibles de suggérer au sujet qu'il est malade et de solliciter son initiative critique. Les conversations avec le médecin inaugureront la rééducation de sa personnalité, de sa perception extérieure, de son orientation, de sa mémoire de fixation et d'évocation, stimuleront son attention, sa coordination psychique, favoriseront le réveil de ses fonctions affectives. Des travaux intellectuels courts, réglés, progressifs, ranimeront parallèlement le cours de ses fonctions syllogistiques [2].

1. *Traité*, p. 305.
2. *In op. laud.*, p. 856.

A cette psychothérapie Régis demande, par ailleurs, qu'on joigne l'hypnotisme :

J'ai montré, à diverses reprises, dit-il, que dans nombre de cas, on pouvait par la suggestion hypnotique, faire disparaître l'amnésie et les idées délirantes consécutives à l'accès et activer ainsi la guérison [1].

Le traitement physique de Régis est préconisé par tous les aliénistes, à quelques variantes près, et on aura toujours avantage à s'en rapprocher dans la mesure où les conditions matérielles de l'installation le permettront.

Le traitement psychique qu'il recommande paraît avoir été pratiqué par tous les Allemands au cours de la guerre actuelle. Neutra prétend devoir à l'hypnose beaucoup de guérisons rapides ; Binswanger dit avoir employé avec succès la suggestion verbale, la rééducation méthodique de l'attention, l'entraînement régulier de la volonté par des exercices appropriés. Wollenberg insiste beaucoup sur l'efficacité des occupations réglées, et il demande l'utilisation des malades convalescents dans des colonies rurales.

D'après Redlich, la guérison des névrosés de la guerre dépend beaucoup moins de l'agent thérapeutique que de l'énergie de son application et il fait une grande place à la discipline dont on dispose vis-à-vis des malades dans les milieux militaires. Il y aurait avantage, pense-t-il, à l'employer sans ménagement [2].

On a vu dans les articles précédents avec quels résultats heureux j'ai pratiqué la suggestion verbale appuyée d'excitations électriques et les conclusions que j'ai tirées du succès de ce traitement ; mais je ne suis pas également certain, après expérience, de l'efficacité de tous les traitements de rééducation morale, ou, du moins, je ne les crois efficaces que si on les emploie avec beaucoup de prudence. Qu'on sollicite l'activité mentale du malade par des excitations diverses, rien de mieux ; mais il y a des inconvénients à insister

1. *Traité*, p. 305.

2. Ces indications sont tirées des rapports de K. Birnbaum sur les *Névroses et les psychoses de guerre*. Cf. le deuxième rapport paru en décembre 1915 dans la *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*.

sur sa rééducation, car on lui fait ainsi prendre conscience de toutes ses lacunes, de toutes ses faiblesses, et, à chaque défaillance ou à chaque faux pas, on l'ancre dans l'idée fausse qu'il est irrémédiablement diminué dans son intelligence, sa mémoire ou son attention ; on fait alors, avec les meilleures intentions, de la suggestion à l'envers. Plusieurs de nos malades ont été soumis à une rééducation de ce genre ; ils se sont attardés dans leur cure à tel point que nous avons dû les évacuer après trois mois, sans les avoir guéris, alors que six semaines suffisaient pour la moyenne des cures. L'un d'eux pleurait toutes les fois qu'il se sentait incapable d'évoquer un souvenir ou de faire un calcul. Tous se sont mal trouvés d'avoir établi leur bilan de faillite avec trop de précision.

Le traitement moral le plus simple consiste à obliger le malade à se réveiller et à se réadapter sous les sollicitations diverses de la vie. Pour cela, on a tout avantage, dès qu'il est convalescent, à le séparer de ses pareils et à le placer dans une salle de malades ordinaires, bronchiteux, rhumatisants, etc., qui causent avec lui, sans même le savoir malade, et le mêlent à leurs entretiens sans insister s'il ne répond pas ; de la sorte, le confus convalescent prend ce qu'il veut et ce qu'il peut de la conversation, et il se réadapte sans se douter qu'il a besoin de réadaptation, ce qui est une condition excellente. A X... et à Y..., les docteurs Milian et Pactet qui employaient ce système, non seulement avec les confus mais avec tous les mentaux améliorés, en ont toujours obtenu des résultats excellents.

Le service de médecine générale, où les confus étaient admis, dès qu'on pouvait les retirer de la section des mentaux, a été ainsi un bon milieu de convalescence.

Voici maintenant quelques chiffres concernant non seulement les commotionnés, mais l'ensemble de nos malades.

Sur 1 188 malades divers reçus dans les centres de l'armée, de mars à décembre 1915, 210 ont été internés dans les asiles d'aliénés, 12 ont été réformés sur place, 135 ont été renvoyés à l'arrière, quelques-uns à fin de réforme et la plupart à fin d'utilisation ; 485 malades, très améliorés, sont partis en convalescence ou ont été dirigés sur un centre neuro-psychiatrique de l'arrière pour supplément de cure, 288 ont pu regagner le

front tout à fait guéris, 58 étaient encore en traitement le 31 décembre.

On a ainsi le pourcentage suivant :

Internés	17	p. 100
Réformés sur place	1	—
Renvoyés à l'arrière	11	—
Envoyés dans les centres neuro-psychiatriques ou en convalescence	42	—
Renvoyés directement au front comme guéris	24	—
Encore en traitement le 31 décembre	5	—
	100	

Ces chiffres, tout significatifs qu'ils paraissent, ne le sont pas autant qu'ils le seraient si nous avions pu suivre les convalescents, les malades envoyés dans les centres neuro-psychiatriques et les internés eux-mêmes, pour dire combien d'entre eux étaient définitivement retournés dans le rang après leur guérison et si leur guérison était complète. Il semble qu'il aurait suffi de faire une enquête, mais les militaires guéris ne retournent pas toujours à leurs anciens régiments; ceux qui y retournent n'y restent pas toujours non plus ; d'autres séjournent longtemps dans les dépôts ou sont envoyés hors de France après leur guérison, et, pour faire une enquête qui les suive tous jusqu'au bout, il faudrait mettre en mouvement toute l'administration médicale de l'arrière et de l'avant. J'ai pu mesurer toutes les difficultés que présentent en ce moment ces sortes d'enquêtes, lorsque le professeur Lemoine, médecin inspecteur général de la *n*e armée a bien voulu en entreprendre une sur les commotionnés du centre de X... qui avaient été envoyés à l'intérieur pour supplément de cure ou renvoyés au front après guérison. Sur 120 questionnaires que nous avions adressés aux médecins des centres neuro-psychiatriques de l'intérieur, des régiments ou des corps, 40 seulement ont pu être remplis par nos confrères, bien qu'ils aient apporté à ce travail toute leur bonne volonté.

Sur 40 commotionnés, qui avaient tous quitté le service depuis plus de trois mois, la plupart depuis quatre, six et huit mois, il y en avait 2 pour lesquels l'internement avait fini par s'imposer; 9 erraient encore dans les centres de l'intérieur, et

29 avaient été renvoyés directement dans les régiments ou y avaient reparu après un séjour à l'intérieur.

Mais il faut distinguer, parmi ces derniers, entre ceux qui ne gardaient aucune trace de leur commotion, au nombre de 9, ceux qui en avaient des traces légères sous forme de céphalées et d'amnésies de fixation au nombre de 14, et ceux qui avaient de véritables séquelles, sous forme d'amnésies de fixation graves, de susceptibilité émotive, de céphalées fréquentes, au nombre de 6.

Les résultats concordent tout à fait avec ceux de l'enquête que j'ai faite sur place dans un bataillon de chasseurs où j'ai trouvé nombre de séquelles émotives et mentales chez d'anciens commotionnés dont l'accident remontait à sept, huit et dix mois et que le médecin du régiment n'avait pas jugés assez atteints pour les évacuer dans les hôpitaux de l'arrière-front. Tous ceux que j'ai examinés avaient de l'amnésie de fixation, de la céphalée intermittente, de l'exagération des réflexes et quelques-uns une émotivité extrême.

Il n'y a donc pas autant de guérisons, au sens complet du mot, que nous aurions pu le croire, si nous nous étions bornés à interroger le tableau des sorties.

Oui, les cures qu'on fait dans les services du front sont rapides, en ce sens qu'on y triomphe vite des accidents pithiatiques et qu'on ne laisse pas au malade le temps de s'alanguir dans sa maladie, mais il va de soi qu'on ne triomphe pas plus vite qu'à l'intérieur des troubles organiques, de l'amnésie, de la céphalée, de l'émotivité, et c'est un fait que sur 40 commotionnés dont la sortie remontait jusqu'à sept et huit mois, il y en avait 31 qui restaient plus ou moins atteints, soit un pourcentage de 77 p. 100.

Est-ce à dire qu'il faille peu compter sur la réadaptation et l'utilisation finale de la plupart des anciens commotionnés? Nullement. Ceux que j'ai vus dans un bataillon de chasseurs avaient tous pu reprendre leur service, quelques-uns avaient gagné des grades, et sur les 40 dont l'enquête du professeur Lemoine m'a permis de connaître le sort après leur sortie de nos services, il y en avait 29 qui faisaient des soldats utiles dans le rang où ils étaient rentrés. Seulement il convient de savoir que la commotion a créé ou développé, chez nombre de

soldats, une constitution émotive caractérisée par les signes que Dupré a indiqués et que nous avons notés ailleurs, exagération des réflexes tendineux, cutanés et pupillaires, déséquilibre vasomoteur, émotivité, et que les manifestations de cette constitution peuvent rester des mois sans s'atténuer. Il faut savoir également que ces manifestations s'aggravent toujours si le sujet est victime d'une seconde commotion. Il n'y a pas ici accoutumance, mais, au contraire, diminution de la résistance nerveuse, anaphylaxie, et j'ai observé plusieurs cas où les sujets, à peine troublés par une première secousse commotionnelle, ont fait des accidents graves après leur seconde secousse, sans qu'elle ait été plus violente que la première. De cette existence d'une constitution émotive, peut-être créée chez quelques-uns et certainement révélée chez beaucoup par la commotion, résulte la nécessité de traiter longtemps par le repos et l'hygiène morale, au besoin avec de longs congés et des réformes temporaires, les malades le plus profondément atteints, et de ne les renvoyer sur le front que lorsque les manifestations de leur constitution émotive se sont atténuées.

Quand il s'en trouve sur le front qui ont été renvoyés trop vite, leurs réactions émotives doivent être surveillées avec une attention particulière et jugées avec une particulière indulgence. Beaucoup de ces malades racontent que, pour résister à l'émotion d'un bombardement, ils doivent dépenser plus de volonté que par le passé ; quelques-uns, comme le soldat Dupuy, présentent de l'obtusion intellectuelle pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure toutes les fois qu'une torpille ou un obus éclatent à proximité. D'autres sont incapables de tenir sous un feu d'artillerie et se sauvent affolés.

Quand ces malades ont été traités dans des centres neuro-psychiatriques, ils peuvent être suivis d'une note qui renseigne leurs chefs sur leur état nerveux ou mental et les fait tout simplement renvoyer à l'arrière s'ils ne peuvent tenir sur le front, mais il arrive que le malade ayant été blessé en même temps que commotionné, les troubles neuro-psychiques et les troubles émotifs n'aient pas été notés dans le service de chirurgie où il a été traité. Alors il est envoyé devant un conseil de guerre pour désertion devant l'ennemi, et si son déséquilibre émotif est assez apparent pour être remarqué par son avocat et

ses juges, il paraît enfin, *pour la première fois*, devant un aliéniste.

Je viens d'examiner dans ces conditions le soldat Grillet qui a été blessé par un éclat d'obus il y a plusieurs mois et qui, transporté par le vent de l'éclatement, a été émotionné et commotionné en même temps que blessé. Après avoir été un bon soldat jusqu'à sa commotion, « un de ces soldats, dit l'enquête militaire, à qui l'on peut tout demander », il a été sujet à des crises de peur qui se sont manifestées avec une violence particulière depuis qu'il a été remis dans les tranchées. Il est prévenu aujourd'hui de désertion en présence de l'ennemi. Toutes les fois qu'il entend un obus, disent les témoins, « il se terre où il peut et tremble de tous ses membres ; il n'y a plus personne. Quand on l'a fait sortir de sa sape, il passe son temps à regarder autour de lui, pour savoir s'il ne va rien lui arriver sur la figure ; il n'a plus d'autre idée en tête. » Il présente par ailleurs tous les signes réflexes de la constitution émotive définie par Dupré.

L'histoire du soldat Knix est identique, puisque, commotionné et blessé en mars 1915 et revenu au régiment en juillet, il est devenu de plus en plus émotif, et a fini, malgré toute sa bonne volonté, par s'affoler comme Grillet en entendant le canon et à déserter comme lui en présence de l'ennemi. Il présente les mêmes signes de constitution émotive.

Il est à peine besoin de dire que, dans les cas de ce genre, je conclus à l'irresponsabilité complète. Ces hommes sont incapables de se défendre contre l'émotion qui les affole ; ils se rendent à la gendarmerie sans songer à profiter de leur désertion, et, pleins de regrets d'avoir fui, ils déclarent cependant qu'ils recommenceront infailliblement à la première occasion. Ce sont pour longtemps encore des infirmes du système nerveux ; ce n'est pas quelques années de prison que nous leur devons, mais des soins et du repos dont on ne songerait pas à contester l'utilité si leur infirmité provenait d'une blessure apparente.

*
* *

Il serait d'un grand intérêt théorique pour la connaissance des faits et d'un égal intérêt pratique pour le pronostic de

savoir la part qui revient aux prédispositions héréditaires dans les désordres commotionnels et leurs séquelles.

J'ai questionné nos confus guéris ou convalescents sur leur hérédité, et, dans la mesure où on peut se fier à ces sortes d'enquêtes, je puis dire que je n'ai pas trouvé chez eux d'hérédité vésanique. Les maladies mentales se rencontrent sans doute chez leurs ascendants, mais pas plus que chez les ascendants de tous les normaux. Régis, qui a fait une enquête très minutieuse sur les prédispositions de confus par commotion, est arrivé à la même conclusion et il écrit : « La prédisposition observée chez les malades atteints de confusion mentale et d'onirisme hallucinatoire n'est pas la prédisposition vésanique. »

Mais s'il écarte la prédisposition vésanique, il admet une prédisposition émotive que l'émotion-commotion n'aurait fait qu'exagérer, et il ajoute : « Les individus chez lesquels sont survenues des psychoses de la bataille étaient presque tous, et avant tout, des prédisposés émotifs, des impressionnables, des nerveux, certains même des névropathes. Cette prédisposition particulière domine et éclaire, à mon avis, le mécanisme étiologique des psychoses de la bataille qui sont donc, essentiellement, des psychoses d'origine émotive. »

Il doit être bien difficile, en présence d'un commotionné convalescent, de savoir s'il avait une constitution émotive avant sa commotion quand on n'a affaire qu'à lui seul; mais Régis a pu interroger les familles en même temps que les malades, et, comme il s'est entouré certainement de toutes les garanties, nous n'avons qu'à enregistrer son affirmation.

D'autre part, comme un grand nombre des sujets qui ont été projetés à distance ou ensevelis par une explosion n'ont aucun accident morbide, on a bien le droit de penser que ceux qui présentent des accidents mentaux ou nerveux avaient, pour les troubles émotionnels et commotionnels, une prédisposition spéciale.

J'ai cherché à savoir, pour un obus qui éclate à proximité d'un groupe, combien de sujets font des accidents nerveux ou mentaux parmi ceux qui sont projetés ou ensevelis ; plusieurs médecins régimentaires m'ont dit que le pourcentage des sujets qui sont mentalement et nerveusement atteints est

assez faible, et que la plupart des sujets projetés ou ensevelis se relèvent indemnes, même quand ils ont perdu connaissance. L'un d'eux m'a indiqué le pourcentage forcément approximatif de 10 p. 100.

Dans l'impossibilité où j'étais d'établir moi-même des pourcentages de ce genre, je me suis fait indiquer, à l'hôpital G..., un certain nombre de blessés ayant été atteints par des obus éclatant à proximité et ayant été projetés ou ensevelis par le vent de l'éclatement. Le nombre de ces blessés qui présentaient des troubles neuro-psychiques était de 2 sur 24; c'est à peu de chose près le pourcentage qui m'avait été donné par mon confrère, et cette statistique, toute limitée qu'elle est, permet d'écarter tout à fait la légende un moment répandue que l'explosion qui blesse gravement ne provoque pas de symptômes commotionnels, comme si la blessure était une dérivation. Elle nous oblige, de plus, à admettre que le nombre des commotionnés reçus dans les centres de psychiatrie ne correspond pas tout à fait à la totalité des commotionnés de l'armée, puisque les grands blessés commotionnés ont été dirigés sur les services de chirurgie.

Quoi qu'il en soit de ces pourcentages, il semble bien qu'il y ait prédisposition puisqu'il y a sélection, mais encore est-il bon de faire remarquer que, pour un même éclatement, les ébranlements subis par le système nerveux peuvent être très différents suivant les positions occupées par les divers sujets, et que, rien ne nous garantissant l'égalité de ces ébranlements, nous ne pouvons pas conclure sans réserves de la diversité des réactions à une diversité parallèle des prédispositions.

A côté de la prédisposition émotive, Régis fait d'ailleurs place à ce qu'on pourrait appeler la prédisposition toxique [1], et c'est de ce côté-là qu'on trouvera vraisemblablement une des conditions profondes de la prédisposition des commotionnés, s'il est vrai que le syndrôme confusionnel qui, à certains égards, nous est apparu comme fondamental, traduit toujours une intoxication sous-jacente. La prédisposition reviendrait dans ce cas à une susceptibilité native ou acquise

1. Régis et Hesnard, *In op. laud.*, p. 800.

de la cellule cérébrale pour l'auto-intoxication qui résulte de l'émotion et de la secousse commotionnelle.

Pour ce qui concerne l'âge, Régis remarque que les hommes les plus exposés aux troubles commotionnels appartenaient à la réserve, et j'ai moi-même constaté, sur un total de 200 cas, que l'âge moyen des malades était de vingt-sept ans, le plus grand nombre d'entre eux ayant entre vingt-cinq et trente ans ; mais, comme le remarque Régis lui-même, on ne peut rien conclure de ces chiffres tant qu'on ne saura pas s'ils ne sont pas la conséquence de la prédominance numérique des réserves dans les forces engagées. Si l'âge moyen des blessés de notre secteur était le même que l'âge moyen de nos malades commotionnés, si les uns et les autres avaient entre vingt-cinq et trente ans, il faudrait bien se décider à ne pas attacher à l'âge une importance considérable. Or, d'après les recherches faites pour une fraction de notre secteur, l'âge moyen des blessés y aurait été de vingt-huit ans pendant la période même où je faisais la statistique des commotionnés.

***

On a beaucoup parlé de simulateurs dans les deux séances que la Société de neurologie leur a consacrées depuis la guerre.

Pierre Marie, qui en a vu un certain nombre dans son service de la Salpétrière, distingue parmi eux : 1° des simulateurs purs qui inventent de toutes pièces une hémiplégie, une monoplégie, une paraplégie ; 2° des simulateurs inconscients qui sont le plus souvent des névropathes, des émotifs, toujours des suggestionnés, et qui rentrent en somme dans la catégorie des pithiatiques ; 3° des exagérateurs qui surajoutent des troubles imaginaires à des troubles réels et sont encore des pithiatiques, victimes de la suggestion dont leur blessure a été le point de départ.

Le terme de simulateur me paraît un peu excessif pour les deux derniers groupes dont nous nous sommes déjà occupés quand nous avons parlé de pithiatiques, mais on ne saurait contester que ces inconscients et ces exagérateurs se ratta-

chent au groupe des simulateurs conscients par des transitions insensibles, et qu'il y ait souvent des difficultés à les en distinguer.

Jean Sicard, qui a consacré une étude très remarquable aux purs simulateurs, distingue très justement, parmi eux, deux catégories. Les premiers, qu'il appelle des simulateurs de création, sont des artistes qui cherchent à réaliser, à l'aide de leurs ressources exagératives, les attitudes motrices ou les troubles nerveux qu'ils estiment le plus susceptibles de retenir l'attention ou de provoquer la pitié : paralysies paradoxales, paralysies trémulantes, rythmies de la tête, éructations, tremblements, surdités, mutismes, etc... etc... Les autres, qu'il appelle simulateurs de fixation, ont été, au début, de vrais malades, de vrais névrosés, et ils mettent à profit leur expérience pour exploiter et perpétuer, le plus souvent sans les amplifier et quelquefois en les simplifiant, les troubles névrosiques dont ils ont été réellement atteints.

Voici par exemple une surdité qui a été produite par un ébranlement nerveux des cellules auditives au cours d'une commotion et qui s'est accompagnée d'un mutisme pithiatique ; la surdité s'améliore et la guérison se fait peu à peu, mais le futur simulateur, qui s'aperçoit de cette amélioration, s'applique à ne pas paraître en profiter ; il cristallise sa névrose et il la cristallise en la simplifiant : il était sourd-muet ; il décidera d'entendre, mais il restera muet.

Sicard qui a suivi et observé longuement, dans son service de Marseille, dix-sept sourds-muets de guerre et qui a trouvé parmi eux neuf simulateurs avérés, a fait une très bonne psychologie du sourd-muet simulateur.

Il remarque d'abord que la tâche est beaucoup plus facile, au moins au début, pour les fixateurs que pour les créateurs. Tandis que le créateur improvise, le fixateur se borne à répéter. Le premier est obligé brusquement, en pleine conscience, de choisir et d'apprendre un rôle difficile, ingrat, et de s'y confiner pendant des semaines sans s'y être préparé ; le second a fait connaissance, sans effort, avec le symptôme de surdimutité ; il n'a qu'à l'imiter, à le retenir, en refusant la guérison.

Mais si la part d'initiative est différente, il semble bien que

les uns et les autres doivent dépenser la même énergie pour tenir leur rôle.

Le sort des sourds-muets simulateurs qui se savent observés est pitoyable, dit Sicard. Sans cesse sur le qui-vive, dans une surveillance d'eux-mêmes de tous les instants, ils vivent dans la crainte d'un geste surpris, d'un tournement de tête significatif, d'un tressaillement possible à un bruit insolite, d'une mimique trop expressive et surtout d'une rêvasserie à voix haute ; ils s'isolent, prolongent leur séjour au lit et, fuyant les yeux, le regard fixe, ils s'immobilisent dans une attitude souvent immuable, parfois variée, de gestes stéréotypés. La répétition du même mouvement, le jeu de la tête en avant, le clignement des paupières, le tic du peaucier, le mâchonnement des lèvres, sont autant de subterfuges qu'ils mettent en œuvre, non seulement pour se façonner un masque, mais pour tromper leurs longues épreuves et se retremper dans une énergie nouvelle [1].

Chez quelques-uns, cette contrainte permanente qu'ils exercent sur eux-mêmes finit par les isoler si bien du monde extérieur qu'à certains moments les bruits du dehors ne leur parviennent plus que sous la forme d'une excitation auditive qu'ils n'essaient même pas de comprendre. Il y a une sorte de barrage de la sensibilité et de la volonté.

Et cet état, comme le précédent, ne va pas sans angoisse, car le malade qui joue son rôle avec continuité finit par avoir la phobie d'en être la victime. « L'un d'eux, écrit Sicard, fort intelligent, qui *pendant sept mois* n'a pas laissé échapper une parole en public, me disait, après l'aveu, qu'à certains moments, il avait la hantise d'être privé véritablement de la parole et même, fait paradoxal, de l'ouïe, et que, terrorisé à cette idée, il se rendait le soir dans les couloirs obscurs de l'hôpital pour murmurer des chiffres ou se rappeler à lui-même quelques mots [2]. »

Je ne crois pas avoir rencontré dans la *n*e armée un seul simulateur qui ait créé, de toutes pièces, les accidents nerveux dont il se plaignait ; je n'en ai pas rencontré non plus qui ait imité les accidents nerveux d'un véritable malade, et d'une façon plus générale, je n'ai jamais constaté dans la *n*e armée des accidents nerveux d'aucune espèce où la contagion ait

1. *In op. laud.*, p. 13.
2. *In op. laud.*, p. 12.

paru jouer un rôle. Je pourrais écrire comme Sicard et dans les mêmes termes :

> Un fait curieux à noter est que malgré leur rapprochement dans un pavillon commun, faute de locaux disponibles pour un isolement plus strict, aucun de ces psychopathes, réel ou simulateur, n'a surajouté à sa névrose la névrose de son voisin. Chacun d'eux a fixé sa réaction, névropathique ou de simulation, individuellement, d'une façon autonome, sans que celle-ci se déformât, se rétrécît ou s'amplifiât par des emprunts.

En revanche, j'ai eu affaire à quelques fixateurs, mais je tiens à insister sur ce fait que ces fixateurs revenaient presque tous de l'intérieur où ils avaient séjourné dans beaucoup d'hôpitaux, qu'ils n'avaient jamais été traités pour la plupart dans les services psychiatriques de la n^e armée, et que nos propres malades ont eu bien rarement l'occasion de fixer des accidents dont une thérapeutique active les débarrassait presque toujours avant qu'ils nous aient quittés.

Je n'ai vu aucun sourd, aucun muet, aucun sourd-muet qui ait fait de la fixation ; tout au plus ai-je suspecté un sourd-muet qui, ayant cessé d'être muet à la suite de suggestions verbales appuyées d'excitations électriques, parut garder sa surdité pour jouir quelques jours de plus des douceurs, bien relatives, de l'hôpital. Il s'est mis à entendre dès qu'il a su que les malades guéris obtenaient sept jours de permission avant de retourner au front.

Quelques fixateurs, à la suite de sciatiques guéries ou de traumatismes anciens de la jambe, se tenaient debout et marchaient dans une sorte d'attitude hanchée qui faisait reposer le poids du corps sur la jambe saine, tandis que l'autre jambe fléchie reposait à peine sur le sol par la pointe des pieds et « frottait le parquet » pendant la marche. Comme ils ne présentaient par ailleurs aucun trouble de la sensibilité, aucun trouble des réflexes, aucune contracture et qu'ils pouvaient abandonner leur attitude quand on tirait sur les deux talons pour les replacer sur le même plan, on ne peut guère expliquer cette attitude que par une sorte d'habitude; c'est ainsi que l'explique Henry Meige, et j'ai de bonnes raisons de penser que dans plusieurs cas la volonté

est intervenue plus que l'autosuggestion pour entretenir cette attitude [1].

Je citerai, parmi ces fixateurs, le malade Lapierre qui errait dans les hôpitaux depuis treize mois et qui a guéri devant l'offre d'une situation rémunérée dans une industrie militaire qui lui a été faite par un protecteur. Je le soupçonnais depuis longtemps de nous tromper et je cherchais une occasion de le surprendre. Cette offre me l'a donnée. Je la lui ai transmise en lui disant que les malades ne pouvaient être utilisés dans l'industrie tant qu'ils étaient malades et qu'avant de le laisser sortir nous exigions une guérison pour laquelle nous lui donnions quatre jours de délai. Il a guéri en trois jours, et n'a pas obtenu d'ailleurs la situation qu'il espérait.

Je sais bien qu'on pourrait toujours objecter à des expériences de ce genre qu'un homme qui guérit devant la promesse d'une permission ou d'une place n'est pas nécessairement un simulateur et qu'il a pu être suggestionné par le désir de guérir qu'on lui a inspiré; mais il faut reconnaître cependant que ces guérisons sont bien faites pour inspirer des soupçons et fortifier les doutes, lorsqu'on en a.

Chez d'autres sujets, c'est le tremblement qui a été simulé, après avoir été réel, chez d'autres la parésie des jambes, chez d'autres la plicature du tronc. J'en ai compté en tout une douzaine.

Sicard ne paraît pas avoir eu l'occasion d'observer des sujets qui simulent les maladies mentales. J'en ai rencontré dix de janvier en mars 1915, et tous des simulateurs de création qui simulaient assez médiocrement.

L'un d'eux mettait dans ses actes et ses paroles une incohérence outrée, criant, chantant, imitant des cris d'animaux, sautant autour de la pièce et désireux d'utiliser, par tous les moyens possibles, les symptômes qu'il croyait ingénument être ceux de la folie. Un autre, plus prudent, croyait nous donner le change en répondant à toutes les questions de la même façon : « Comment t'appelles-tu? — Treize ans. — D'où viens-tu? — Treize ans. — Depuis quand es-tu mobilisé? — Treize ans. » Et il prenait l'air bête à plaisir. Quelques créateurs

1. Société de neurologie, 7 octobre 1915.

plus habiles s'aidaient de leur expérience et simulaient les troubles mentaux qu'ils avaient eu l'occasion d'observer ou dont ils avaient au moins entendu parler. C'est ainsi que j'ai vu simuler assez habilement un accès de mélancolie, plus maladroitement un délire alcoolique hallucinatoire et une amnésie globale. Par contre, je n'ai trouvé aucun simulateur de fixation qui gardât volontairement l'apparence de l'aliénation mentale, à moins qu'on n'appelle simulateurs tous les convalescents qui s'attardent dans leur inertie et qu'il faut secouer pour les en tirer. Apparemment, le fait de prolonger volontairement l'aliénation mentale, nécessairement jugée comme telle, explique un dédoublement, une maîtrise de soi, un sens critique dont les aliénés ne sont pas capables, même quand ils vont vers le mieux, et si la simulation de fixation se produit parfois chez eux, ce n'est vraisemblablement qu'à l'égard de troubles partiels comme l'amnésie, qui peuvent coexister avec l'intégrité de l'intelligence.

Les signes auxquels on peut reconnaître la simulation des maladies mentales n'ont rien de décisif, mais ils sont utiles à connaître, car on en peut tirer une sorte de certitude morale.

Régis a très justement insisté sur la puérilité et l'incohérence du tableau clinique. « Imbus, dit-il, de cette opinion vulgaire que tous les actes des fous sont extravagants, que tous leurs discours sont insensés, les gens qui empruntent le masque de la folie se livrent à des gesticulations immodérées, à des actions ridicules, à des divagations incohérentes. Aux questions qu'on leur adresse ils font invariablement des réponses niaises et absurdes, sans suite et sans lien, dans lesquelles ils prennent le contre-pied de ce qu'on leur demande, si bien qu'au lieu de l'image et du tableau de la folie, ils n'en donnent que le travestissement burlesque et la grossière parodie [1]. »

Nos deux premiers simulateurs correspondent assez bien à cette description et, pour des raisons assez différentes, ils ont été suspects dès le premier abord.

D'autre part, quand le tableau clinique est exact pour les symptômes mentaux, comme c'était le cas pour notre mélancolique, le simulateur ne peut y joindre un certain nombre de

1. *In op. laud.*, p. 940.

symptômes physiques impossibles à simuler, tels que les troubles de la circulation et de la respiration, l'hypertonicité ou l'hypotonicité musculaire, l'insomnie, et c'était le cas de notre déprimé qui n'avait ni ralentissement du pouls, ni ralentissement de la respiration, ni pâleur, etc...

Le fait, encore signalé par Régis, que le véritable aliéné est porté à dissimuler sa folie, tandis que le simulateur tend à l'étaler, est intéressant à connaître et peut, comme les précédents, contribuer beaucoup à éveiller et à fortifier des soupçons. Notre alcoolique, outre qu'il n'avait aucun symptôme physique de l'affection qu'il simulait mettait dans la description de ses hallucinations une hâte et une richesse qui l'ont perdu.

Enfin, le regard du simulateur, très bien étudié par A. Laurent, est un signe qu'il ne faut pas négliger. « Ce regard, dit Laurent, est furtif, mobile, sournois. Le simulateur de la manie ne saurait donner à son regard l'expression égarée et excitée qui appartient au maniaque ; le simulateur de la démence ne saurait lui donner davantage l'expression indifférente et affaissée. Très peu savent, au milieu d'un délire factice, dissimuler l'attention qu'ils portent aux propros et aux gestes des médecins dont ils veulent faire leurs dupes. »

On doit ajouter, toutefois, que la plupart de ces signes sont d'autant moins marqués que le simulateur est plus intelligent, et que, dans bien des cas, on ne peut découvrir la simulation que par une observation prolongée, de fréquents interrogatoires, une surveillance invisible et des pièges dont l'invention dépend de l'imagination de l'observateur. La découverte de la simulation devient alors une sorte de chasse où le chasseur peut être plus ou moins heureux.

Vis-à-vis des sujets qui simulent des accidents nerveux, il est difficile de se servir des mêmes critères, car les solécismes cliniques si précieux pour dépister la simulation mentale peuvent être ici le fait d'hystériques très sincères, et nous avons exclu ces malades des simulateurs.

L'insistance d'un malade à mettre en avant son accident, paralysie ou surdité, à le manifester, à l'exagérer ou à le prolonger en temps utile, peut bien nous donner de graves soupçons, mais sans trahir le simulateur autant qu'il serait nécessaire.

Pour arriver à la certitude avec ses sourds-muets, Jean Sicard cherche l'aveu. Il suspecte par principe tout sujet qui, sans aucune lésion nerveuse, auditive ou laryngée, fait pendant plusieurs mois de la surdi-mutité, et il le soumet à des expériences très simples ayant pour but de prouver qu'il entend ou qu'il peut faire fonctionner ses cordes vocales. On tire un pistolet derrière lui, à deux mètres de distance, et on observe soit les variations du rythme cardiaque, soit les sursauts de sa plume si on l'a prié d'écrire ; on tire le pistolet devant lui, après l'avoir prévenu, et on regarde si le sujet cligne de la paupière au moment où il doit percevoir le bruit ; on lui fait respirer des vapeurs de soufre pour le faire tousser et on observe la sonorité de la toux, etc., etc.

Après ces expériences, on emploie, pour obtenir l'aveu, soit la méthode douce qui consiste à faire appel aux bons sentiments du simulateur après lui avoir démontré qu'il est pris, soit la méthode forte qui consiste à le menacer du conseil de guerre.

En employant ces deux méthodes, Sicard a trouvé neuf simulateurs sur dix-sept cas observés et suivis dans ses services pendant les mois de juillet, d'août et de septembre 1915.

On ne saurait contester à J. Sicard ni les résultats heureux qu'il a obtenus, ni l'intérêt psychologique de sa belle étude, et cependant d'autres cliniciens pensent qu'il n'est pas toujours utile de chercher avec les simulateurs une solution aussi nette et de les presser jusqu'à l'aveu.

En fait, devant la plupart des cas de simulation, nous nous trouvons pris dans l'alternative suivante : où nous faire une conviction d'après les critères indiqués, ou obtenir l'aveu du simulateur. Quand nous nous faisons une conviction sans son aveu, nous avons rarement une certitude absolue, et, à moins d'avoir surpris le muet en flagrant délit de parole, le paraplégique en flagrant délit de marche et le sourd en flagrant délit d'audition, nous n'osons proposer de sanctions. Quand nous obtenons l'aveu, c'est d'ordinaire que nous nous sommes faits confesseurs, que nous avons cessé d'être l'inquisiteur et le juge, et nous sommes également paralysés pour les sanctions. Aussi, devant ces difficultés, a-t-on le droit de se demander s'il ne vaut pas mieux, dans certains cas, se

désintéresser de l'aveu et de la certitude, et se borner à faire disparaître l'accident par tous les moyens dont on dispose. « Ce qui doit nous préoccuper, écrit à ce propos J. Babinski, ce n'est pas de déterminer le degré de sincérité des sujets atteints des désordres en question mais bien de faire disparaître ces désordres le plus tôt possible. »

A ne pas mettre en question la sincérité du sujet, on peut lui sembler un peu naïf, mais qu'importe cette naïveté apparente, si par le traitement on a le dernier mot. On a ainsi l'avantage de ne pas heurter et fixer dans sa simulation le simulateur qui, persuadé qu'il peut guérir sans avoir l'air d'un malhonnête homme, prend d'autant plus volontiers la porte qu'on lui ouvre qu'on a soin de l'y pousser avec plus de vigueur par le traitement. Du jour, au contraire, où on lui a laissé voir qu'on le tient pour un simulateur, on doit engager avec lui une lutte sans merci où sa réputation fait partie de l'enjeu et dont le résultat est, partant, beaucoup plus douteux et toujours plus lointain.

Je pense qu'il convient d'employer, suivant les cas et suivant les individus, les deux méthodes. Avec les simulateurs cyniques, bien décidés à ne pas guérir, malgré tous les traitements et toutes les disciplines, il n'y a aucun inconvénient à démasquer la supercherie, à convaincre le sujet de mensonge. Avec les autres et notamment avec les prolongateurs, les fixateurs qui ne s'avouent pas toujours très clairement à eux-mêmes leur supercherie, j'ai accepté souvent de paraître dupe, pourvu qu'ils guérissent. Quelquefois, après guérison, j'ai cessé de feindre et j'ai dit des paroles énergiques et précises, mais la plupart du temps, j'ai laissé subsister dans l'âme du pseudo-malade la conviction qu'il m'avait roulé et qu'il n'avait pas déchu dans mon opinion. C'est un précieux soutien pour rester honnête que l'illusion de n'avoir pas diminué son crédit.

***

Si nous comprenons les simulations ou du moins certaines simulations parmi les séquelles des commotions, nous pouvons résumer la pathologie du commotionné en disant qu'on peut rencontrer chez lui six espèces de troubles :

1° Des blessures produites directement ou indirectement par les projectiles ;

2° Des blessures internes, des lésions précises, produites dans le système nerveux ou les organes des sens par le vent de l'éclatement, par la compression et la décompression de l'air ou par les ondes explosives, et se traduisant par des désordres sensitifs ou moteurs ;

3° Des troubles toxiques, mal définis, se traduisant par de la confusion mentale et de l'amnésie ;

4° Des troubles émotionnels se traduisant psychiquement par de l'angoisse, de l'émotivité et physiquement par des tressaillements, des tremblements, etc. ;

5° Des troubles pithiatiques, se traduisant par des accidents divers de la motricité volontaire ou de la sensibilité ;

6° Des troubles simulés.

Les lésions externes relèvent de la chirurgie et ne nous ont pas arrêtés.

Les lésions internes, hématomyélies, hémorragies méningées, hémorragies cérébrales, ébranlements cellulaires, relèvent de la neurologie et elles nous permettent d'expliquer un certain nombre d'accidents qu'on se pressait un peu trop autrefois d'attribuer à l'hystérie ; mais ces lésions peuvent se compliquer d'accidents pithiatiques surajoutés qui les complètent et les étendent et, même quand elles sont très passagères, certains des accidents qu'elles ont provoqués peuvent leur survivre sous forme pithiatique.

Les troubles toxiques relèvent de la chimie biologique par leur nature ; bien que nous les connaissions très mal, nous avons toute raison de penser que ces troubles conditionnent la confusion et nous avons fait de la confusion mentale et de la docilité qui la caractérise une condition presque constante du pithiatisme de nos commotionnés. Comme les lésions précédentes, les troubles toxiques peuvent se survivre sous forme pithiatique ; c'est à notre avis le cas pour certaines formes de l'amnésie.

Les troubles émotionnels, quand ils disparaissent comme tels, peuvent se survivre comme troubles pithiatiques. Les troubles pithiatiques sont des troubles d'origine suggestive et

surtout autosuggestive qui se réalisent en accidents sensitifs ou moteurs; mais, comme nous l'avons indiqué, l'autosuggestion prend le plus souvent sa matière dans des troubles réels qu'elle fixe.

Les troubles simulés peuvent se produire comme séquelles de tous les accidents pithiatiques et de tous les accidents organiques qui peuvent être reproduits par la volonté.

Bien qu'il soit souvent difficile de dire avec précision à quel moment un trouble cesse d'être réel pour devenir pithiatique ou simulé et ce qui revient à la simulation, au pithiatisme et à la réalité organique ou mentale dans un accident donné, on peut tenter de sérier les troubles commotionnels d'après leur ordre d'apparition et admettre qu'ils se succèdent ainsi :

1° Émotion et commotion, avec leurs conséquences organiques ;
2° Confusion (avec ses caractéristiques intellectuelles et affectives) ;
3° Autosuggestion ;
4° Prolongation ;
5° Simulation.

C'est à peu de chose près, c'est-à-dire avec le stade confusionnel en sus, l'évolution indiquée par Dupré. « Cette évolution, dit-il, bien démontrée chez les accidentés du travail, se retrouve chez les accidentés de la guerre. » Il est bon d'ajouter cependant qu'un très petit nombre de nos commotionnés en ont parcouru tous les stades et que le nombre des simulateurs, notamment, a été très faible.

D'autre part, les simulateurs qui ne sont ni percés à jour, ni débarrassés de leurs accidents par une thérapeutique sévère arriveront certainement, comme le font beaucoup d'accidentés du travail, a un stade ultime qui est celui de la revendication. Après avoir simulé un accident nerveux pour ne pas retourner au front, ils le simuleront pour s'en faire des rentes et ils constituent, dès aujourd'hui, pour l'après-guerre, une bonne réserve de procès.

Dr G. DUMAS
Médecin-expert pour la psychiatrie
au Quartier Général d'une armée.

DAVID LLOYD GEORGE
SIR EDWARD CARSON
LORD NORTHCLIFFE

Il y a quelques années, cette petite devinette courait à travers l'Angleterre : « Quelle différence y a-t-il entre un accident et une calamité? » disait-on alors. Réponse : « Un accident, c'est si Lloyd George tombait à l'eau ; une calamité, si quelqu'un l'en retirait. »

Aujourd'hui, si M. Lloyd George tombait à l'eau, les Anglais s'y jetteraient tous pour l'en retirer. Jamais homme d'État en une crise aussi tragique ne s'est imposé à l'admiration et à l'estime universelles par un ensemble de qualités plus rares. Il possède à la fois l'intelligence nette et subtile, le sens des réalités de l'homme d'affaires et l'âme ardente aux envolées prophétiques du barde et de l'apôtre. Il unit les nerfs et la sensibilité du Celte à la ténacité inébranlable de l'Anglo-Saxon, fondant ainsi, par une rencontre unique, les deux caractères d'une nation qui produisit les plus grands commerçants du monde et les plus idéalistes des poètes. Mais c'est encoreet surtout une conscience : peut-être trouverons-nous là le secret profond du pouvoir magnétique qu'il exerce. Né avec ces qualités d'intuition et de rayonnement qui conquièrent la foule, il sut résister à la tentation de devenir son

idole. Toute sa carrière témoigne d'une sincérité rigide. Sorti du peuple, il ne cessa de combattre pour le peuple, réclamant pour lui des droits qui parurent excessifs et déchaînèrent contre lui la colère des riches et des puissants. C'est à ces mêmes travailleurs qu'il parle aujourd'hui de devoirs.

De toutes les classes d'ailleurs il exige les plus lourds sacrifices et toutes, d'un accord entier, reconnaissent maintenant comme leur chef celui qui dédaigna toujours la popularité. Personne désormais n'oserait s'attaquer au *little man of Wales*, comme on appelle affectueusement ce grand homme. De l'aveu de tous, il est indispensable, il est *the man for the job*...

Je ne me souviens pas sans émotion du soir où j'attendais à la porte du cabinet de M. Lloyd George. C'était dans cette maison historique de *Downing Street* sur laquelle l'Europe fixe des yeux d'espoir, l'Allemagne des yeux de haine. Une simplicité presque austère ; point de laquais poudrés ni d'huissiers à chaîne, point de tapage ni d'apparat ; une pièce sommairement meublée où travaille le secrétaire de M. Lloyd George, jeune membre du Parlement à l'allure tranquille, à l'œil sagace. Dans des boîtes carrées très vénérables, recouvertes de cuir rouge usé, il classe les documents d'État que la Présidence du Conseil expédie chaque jour dans les divers *departments*. Une d'elles porte en lettres d'or : *Le Roi*, une autre : *Le Premier Lord de l'Amirauté*. Le téléphone sonne sans trêve, les télégrammes affluent, mais il n'y a ni hâte, ni confusion. C'est très ordonné, très silencieux, très *business*. Une maison de commerce sur laquelle repose l'affaire la plus colossale de tous les mondes et de tous les temps.

Voici qu'une porte s'ouvre. J'aperçois vaguement une salle immense, à peine éclairée, une longue table verte où s'alignent en file des buvards roses, la salle du Conseil des Ministres sans doute. Mais je ne vois plus, je ne veux plus voir que M. Lloyd George assis là-bas devant la table, la tête inclinée sous une lampe. Comme il apparaît d'abord fragile pour une tâche si gigantesque ! Par sa stature, la souplesse de ses attitudes, la mobilité de son expression, par sa voix chantante et changeante, c'est bien un Celte, un fils de notre race. Le visage semble tout en finesse, spiritualisé par les cheveux en auréole qui jettent un reflet d'argent sur le front élargi. Quand la

bouche ne sourit pas, elle prend un pli ferme, d'une énergie qui pourrait être dure. Mais tous les traits s'effacent devant le regard. Regard infiniment clair et direct sous les sourcils rapprochés par l'effort de la pensée, regard où brillent tour à tour, en nuances multiples et fondues, la lumière tendre et mélancolique d'une bonté lucide, l'étincelle de l'humour, la flamme brûlante la plus intense et la plus noble; regard enfin qui sait écouter, et avec quelle sympathie attentive et inspiratrice! Chacun sous un tel chef doit donner le meilleur de lui-même.

Je savais que M. Lloyd George venait de perdre, quelques heures plus tôt, l'oncle qui l'avait adopté orphelin, élevé au prix des plus durs sacrifices, qu'il aimait autant et plus qu'un père et avec lequel il échangeait une lettre quotidienne. Pourtant ni les soucis publics de la plus lourde responsabilité, ni la douleur de ce deuil privé ne venaient altérer l'expression de puissante sérénité qui se dégage de cette physionomie unique...

Est-ce un hasard heureux? Existe-t-il au contraire une volonté mystérieuse qui, pour les heures de grande crise, fait surgir et façonne l'homme exceptionnel? Mais si l'on étudie la vie de David Lloyd George, à la fois conte moral et conte bleu, on est frappé de voir que toutes les circonstances de cette vie ont contribué à former la force intérieure si profonde et si équilibrée qui élève — et à quelle hauteur! — ce grand homme politique au-dessus des politiciens.

Quelques épisodes ont déjà leur légende. Petit-fils de fermiers gallois, tenant par toutes ses fibres à cette terre de guerriers et de bardes, fils d'un professeur affiné, mais malchanceux et maladif, il n'avait guère plus de deux ans — il y a un demi-siècle — quand son père revint mourir au pays natal. On assure pourtant que lorsqu'on vendit aux enchères publiques le mobilier de la modeste ferme, le petit David proposa à sa sœur d'élever un barrage à la porte et d'en défendre l'accès. Anecdote douteuse? Qu'importe, si elle est symbolique... C'est dans cette expérience précoce du malheur immérité que l'orphelin puisa sa haine violente de l'injustice, son amour des humbles, son esprit de révolte contre les privilèges et les préjugés établis.

Il grandit dans le village de Llanys Tumdwy, non loin de la

ville de Carnarvon qu'il représente au Parlement, site d'une vivifiante âpreté, entre la mer sauvage et les forêts courbées par le vent du large. La nature elle-même se plut à durcir l'acier de cette énergie. C'est là que l'adolescent prit goût à la tempête.

Sa mère, dont il a dit lui-même qu'elle était « bonne, aimable, courageuse, ne se plaignant jamais, ne parlant jamais de ses luttes », était venue se réfugier avec ses enfants auprès d'un frère aîné qui tenait une échoppe de cordonnier. Tous deux travaillaient avec vaillance pour élever ce petit monde. Ce n'était pas la misère, — il n'y a pas de misère à la campagne —, mais il fallait compter, économiser.

« Nous mangions rarement de la viande fraîche, a écrit M. Lloyd George, et je me souviens que notre plus grand luxe était la moitié d'un œuf chaque dimanche. » Bien des fois, au moment du rationnement, j'ai entendu cette phrase : « Plaignons-nous donc ! Notre Premier a été élevé avec un demi-œuf par semaine... Voyez où ça l'a mené ! »

Mais le cordonnier Richard Lloyd n'était pas seulement une grande âme, c'était un caractère d'une originalité savoureuse et puissante. Il appartenait à une de ces sectes presbytériennes qui, ennemies de l'Église établie et de ses riches ministres « aux mains ruisselantes de la graisse du sacrilège », ont su garder pur de tout alliage l'esprit même du Christ des simples et des pauvres. Elles n'ont point de pasteurs. C'est à la source même qu'elles puisent et se désaltèrent. Le cordonnier, aux réunions du dimanche, commentait le texte divin ; et il exerçait un tel ascendant sur le village qu'on se réunissait souvent autour de lui pour discuter les nouvelles et les événements du jour. Il les jugeait et les résumait avec son rude bon sens, sa conscience intransigeante et son talent inné pour la parole, — car les Gallois naissent orateurs comme ils naissent musiciens.

Le petit David, sérieux et passionné, assistait aux séances de ce parlement rustique. Bientôt il risqua quelques remarques ; puis, écouté avec faveur, il se lança dans des improvisations fougueuses, essayant ses ailes.

L'échoppe de son oncle fut sa première école d'éloquence, et bien davantage encore : une école d'honnêteté stricte, de recti-

tude intellectuelle et morale que le contact du monde et les conseils de l'ambition ne purent jamais entamer. Je ne sais si M. Lloyd George a conservé la foi de son enfance; mais de l'empreinte dont elle fut marquée, il garda ce mysticism brûlant qui se mêle si étrangement chez lui au réalisme le plus aigu et lui inspire, avec le sentiment de la fugacité de la vie, je ne sais quel dédain pour ses joies et ses victoires passagères...

L'enfant travaillait avec ardeur d'abord à l'école du village, puis tout seul ou plutôt en compagnie de son oncle qui s'efforçait de l'accompagner dans ce voyage de la science et se penchait avec une touchante application sur les livres toujours plus ardus. C'est ainsi qu'ils apprirent le français, à l'aide d'une vieille grammaire et d'un dictionnaire aux feuillets dépareillés, et se prirent ensemble d'un goût fervent pour notre âme et notre culture.

Mais il manquait encore au petit puritain l'expérience des hommes et du monde. La carrière qu'il choisit allait justement les lui fournir. A seize ans, il passait ses premiers examens de droit, devenait clerc chez un avoué, puis quelques années plus tard *solicitor* à Criccieth. C'est là qu'il s'initia aux détails pratiques des affaires, aux conflits des intérêts, à la complexité des caractères : rien ne vaut une étude d'avoué, un cabinet d'avocat — un solicitor est à la fois l'un et l'autre — comme champ d'observation où viennent échouer et palpiter toutes les passions humaines.

Déjà il s'intéressait à la politique et parlait avec succès dans les réunions et les meetings, insufflant sa jeunesse ardente dans le nouveau parti national gallois qui allait s'opposer au vieux parti assoupi et repu des squires et des ministres anglicans. Mais peut-être serait-il resté grand homme de province sans une affaire qui le consacra et où il mit toute sa haine de nonconformiste pour l'Église reconnue : un carrier, membre d'une communauté dissidente, ayant demandé à reposer près de sa fille dans le cimetière de la paroisse, le pasteur refusa de l'y enterrer. Le jeune solicitor à la tête d'une foule irritée fit abattre le mur du cimetière; il s'en suivit un long procès qui excita par toute l'Angleterre un intérêt immense. C'est par cette brèche que M. Lloyd George entra dans la célébrité.

Entre temps, il s'était marié, il avait fondé la famille où il

devait trouver ses plus grandes, ses uniques joies. Car il a l'horreur du monde et c'est encore là une des causes de sa fière indépendance. « Pourvu que ces lords et ces belles duchesses ne nous prennent pas notre Lloyd George ! » disait devant moi un ouvrier anglais. Nulle crainte à ce sujet. Le Premier a su résister aux invitations les plus flatteuses des snobs de l'aristocratie. Mais il aime à s'entourer d'amis; et il en a beaucoup. Chose étrange : lui qui compte tant d'adversaires politiques n'a pas un ennemi privé. Impitoyable à la tribune, il est dans la vie ordinaire le plus doux, le plus aimable, le plus modeste des hommes. Il est même timide. Il ignore l'art de congédier un visiteur importun. Et dehors, au restaurant, qu'on le regarde ou qu'on l'observe, il s'énerve et perd contenance.

Un de ses familiers, M. T.-P. O'Connor, qui a publié sur « le réel Lloyd George » quelques pages de pénétrants souvenirs, conte de touchantes scènes de famille où il le montre assis sur un divan, un bras autour de la taille de chacune de ses filles. « J'ose à peine rappeler, ajoute-t-il, l'agonie de souffrances par lesquelles Lloyd George passa quand il perdit une autre de ses filles... Une plus grande égalité de caractère, une patience inaccoutumée et le mysticisme de son être intérieur sont peut-être parmi les conséquences de cette grande douleur. »

C'est au milieu des siens — il a deux fils et deux filles — qu'il se repose et se détend. Et il est alors d'une gaîté presque enfantine. Il se plaît parfois à chanter des refrains de music-hall, et plus ils sont absurdes, plus il est ravi. Il aime aussi le cinéma qui l'amuse par sa psychologie rudimentaire; il aime le théâtre dont son enfance austère et son existence de travailleur l'avaient sevré. Invité à un souper de première avec sa femme, il lui disait, en rentrant à pied, aux premières lueurs du matin : « Aurions-nous jamais pensé, il y a dix ans, que nous irions à un souper de théâtre et que nous pourrions nous y amuser? »

Après tant de luttes et d'expériences, il garde la fraîcheur d'âme d'un petit villageois. Mais il n'est jamais si heureux que dans sa maison de Criccieth où se sont écoulés ses meilleurs jours, au sein de cet âpre paysage qui le marqua, entouré de tout ce qui est gallois, parlant cette langue qui lui valut ses

plus chers succès oratoires, parmi des gens qu'il comprend jusqu'au tréfond de l'âme, et qui le comprennent. S'il donne généreusement à la grande patrie toute son intelligence et toute son énergie, c'est à la petite qu'il réserve sa plus tendre piété...

Elle l'envoyait à la Chambre des Communes en 1890. Il avait vingt-sept ans. Jeune provincial un peu gauche, habitué à la chaude et enthousiaste familiarité des réunions galloises, il se trouvait dépaysé dans cette atmosphère courtoise mais froidement distante, prosaïque et guindée. En réalité, ce fut pendant ces premières années, écoutant, observant, s'instruisant, qu'il fit son apprentissage de parlementaire. Il allait devenir un des plus habiles tacticiens de la Chambre. Nul ne possède aussi bien que lui la prescience des courants qui entraînent ou divisent une assemblée, nul ne sait mieux deviner l'opinion ambiante et, suivant l'occasion, s'y conformer ou la dominer. Cette sagacité stratégique, cette souplesse celte qu'on lui a parfois reprochées, constituent une de ses forces.

Donc le député de Carnarvon attendait et se taisait ; il se ramassait pour mieux bondir. C'est l'Église galloise, la lutte des non-conformistes contre les ministres patentés et rentés qui, une fois de plus, devint son tremplin. Passant des détails les plus ardus à des appels d'une éloquence imagée qui semblait emprunter à la Bible son langage prophétique, allant jusqu'à menacer le ministère d'une crise de Cabinet, cet inconnu de la veille tint la Chambre plusieurs semaines étonnée, rétive, puis subjuguée. De haute lutte, sa place était conquise.

Il était président du *Board of Trade* quelques années plus tard et s'y distinguait par de rares qualités d'organisateur, quand survint la crise morale la plus tragique de sa vie. Il se trouvait en mission aux États-Unis lorsque éclata la guerre Sud-Africaine. Dès son retour, à l'heure la plus sombre, à l'heure des revers, il osa s'en déclarer l'adversaire absolu. Tout son avenir était en jeu. Sa carrière politique allait sans doute y sombrer. Il pouvait être brisé. Peu importe, sa conscience avait parlé. Et non seulement sa conscience, mais son jugement.

Il hésite longtemps, paraît-il, avant de prendre un parti ;

il en pèse tous les risques, en prévoit toutes les conséquences. Il éprouve les angoisses et les faiblesses qui traversèrent la nuit du Jardin des Oliviers. Mais quand il a décidé, sa sérénité reparaît et rien désormais ne peut l'ébranler ni l'abattre. C'est ainsi qu'il entra avec une audace effrayante et paisible dans cette aventure inouïe.

Il tint tête plusieurs heures à une Chambre humiliée par sa violence agressive et sceptique, d'abord glaciale, puis furibonde ; spectacle dont ses amis ne se souviennent pas sans terreur. Il parcourut ensuite l'Angleterre, organisant des meetings, s'efforçant de parler parmi les cris et les insultes d'auditoires soulevés de rage. Jusque dans la rue, on l'injuriait, on le frappait. Sa vie était en danger. A Birmingham, il ne put échapper à une foule immense prête à le lyncher qu'en empruntant la capote d'un policeman. Jamais homme n'avait avec tant de calme jeté pareil défi à l'opinion : le calme d'une âme en paix avec elle-même. Du même coup il avait mesuré sa force ; il avait respiré le souffle enivrant de la tempête. Il allait désormais y vivre, pour l'orgueil de la vaincre.

L'Angleterre sait admirer le courage des convictions désintéressées. Réélu avec une immense majorité, M. Lloyd George se trouvait en 1906 dans le Cabinet libéral de M. Asquith dont le programme hardi de réformes politiques et sociales succédait au rêve impérialiste de Joseph Chamberlain. Ce furent des années d'activité formidable, de luttes acharnées. Le jeune puritain de naguère, mué en homme d'État, n'avait rien oublié des rudes leçons de démocratie entendues dans l'échoppe du savetier son oncle. Avec une fougue véhémente et presque religieuse, il courut à l'assaut de tous les abus, traditions surannées, privilèges de la naissance et de la fortune. Il parlait des impôts nouveaux qui devaient s'abattre sur les classes possédantes, il dénonçait le monopole de la terre, cause du dépeuplement des campagnes, avec les accents inspirés d'un prophète. Bientôt l'Angleterre ébranlée fut partagée en deux camps ; il n'existait plus au monde qu'une question : « Se rangeait-on pour ou contre le budget de M. Lloyd George ? » Pour le peuple, il devenait une idole, pour les classes supérieures la bête de l'Apocalypse.

Le tumulte de cet orage perpétuel empêcha-t-il cet esprit sagace de discerner la tempête autrement terrible qui déjà grondait à l'horizon? Absorbé par la guerre sociale, oublia-t-il la guerre tout court?

Certes, il était avant tout pacifiste, antimilitariste ; dans l'attitude de ceux qu'on appelait les *war-mongers*, les semeurs de panique, il croyait voir, non sans raison, une manœuvre alarmiste des conservateurs désireux d'arrêter la marche du progrès. Pourtant pendant la crise d'Agadir, lorsque le péril sembla se préciser : « Je crois, disait-il le 2 juillet 1911, qu'il est essentiel pour les intérêts les plus élevés, non seulement de ce pays mais du monde entier, que la Grande-Bretagne maintienne sa place et son prestige parmi les grandes nations du monde... Je ferais d'immenses sacrifices pour conserver la paix. Mais la paix à tout prix serait une humiliation intolérable pour un peuple comme le nôtre... » Toute son attitude future se trouve contenue dans ces paroles fermes et fières.

Et tout à coup, voici la Belgique envahie. « C'est l'ironie du destin, a écrit M. Chevrillon, que des humanitaires, des fervents de la démocratie, des hommes comme M. Asquith, M. Lloyd George, Sir Edward Grey, dont nous savons qu'ils représentent spécialement les nobles idées de paix et de progrès social, se soient trouvés tout d'un coup chargés de conduire la plus effroyable guerre de l'histoire... et, pour tout dire, qu'un Lloyd George ait maintenant pour fonction spéciale de fabriquer des machines à tuer les hommes... »

Ironie tragique, en effet. Mais Lloyd George n'hésita pas plus que n'eût hésité notre Jaurès. Il n'eut qu'à écouter une fois de plus l'appel de sa conscience : c'est pour défendre le trésor de l'idéal démocratique et de la liberté du monde contre l'autocratie militariste, c'est pour assurer dans l'avenir le règne de la paix qu'il s'élance dans la croisade.

Il s'y multiplie avec une fougue, une énergie que semblent décupler les difficultés. Ses efforts connus de tous sont l'histoire même de l'Angleterre en guerre ; inutile de les rappeler en détail. Il arrête la grève des mineurs gallois qui menaçait d'immobiliser la flotte anglaise. Il conquiert les ouvriers des Trade-Unions, encore rebelles, s'obstinant à l'observation des règles étroites, ne pouvant s'élever au-dessus de la conception

de la lutte des classes. Il s'adresse à leur cœur et à leur raison, tour à tour affectueux et mordant, sans crainte de risquer sa popularité. Il confesse son erreur à propos du danger allemand : « Je me suis trompé, moi aussi... Écoutez-moi... » Et sa franchise panse les blessures d'amour-propre, emporte les dernières résistances.

Ministre des munitions en juillet 1915, à l'heure douloureuse où l'Angleterre atterrée apprend tout à coup que, si ses troupes sont décimées par des pertes excessives, c'est parce qu'il lui manque des canons, des obus, des explosifs et tout le personnel et le matériel nécessaires à leur fabrication, dirigeant tout, voyant tout par lui-même, stimulant les volontés par la parole et par l'exemple, promulguant des mesures à la fois sévères et libérales, il peut, en quelques mois, annoncer à la Chambre que le nombre des usines de guerre a passé de 1 340 à 2 500, employant 1 500 000 hommes et 250 000 femmes, quintuplant la production. Et le voici qui apparaît le sauveur attendu.

Le grand Kitchener disparu, l'opinion, d'une seule voix, désigne Lloyd George comme ministre de la Guerre, et les premiers, les beaux succès de l'armée britannique pendant l'été de 1916 viennent consacrer ce choix.

Mais il veut encore plus d'air, plus de liberté d'action. Il étouffe dans ce cabinet surpeuplé où l'action s'éparpille au lieu de se concentrer. « Un cabinet de vingt-trois membres, déclare-t-il dans un meeting, ce n'est plus un cabinet, c'est un parlement ! »

Son opinion prévaut. Et il faut noter ici la noblesse d'une crise où deux adversaires, gardant l'un pour l'autre leur estime et leur amitié, surent, devant l'importance des intérêts en cause, oublier toute question personnelle : c'est sans rancœur que s'effaça M. Asquith, sans terreur comme sans orgueil qu'en décembre dernier M. Lloyd George chargea sur ses épaules l'écrasant fardeau d'un ministère qui, par la guerre à outrance, doit conduire le pays jusqu'à la victoire.

Tout aussitôt il le dote du Cabinet de guerre : en tête, cinq membres possédant seuls le pouvoir de disposer et de décider. Au-dessous, les ministères qui proposent et exécutent. Entre eux, pour les relier, un département des affaires générales,

étudiant les questions complexes et rétablissant l'accord et l'équilibre entre les divers ministères. Enfin, dans chaque poste, un homme possédant les connaissances techniques nécessaires, *the right man.*

D'une part, le gouvernement, de l'autre, l'administration : telle est la formule simple et magique qu'il fallait découvrir...

Depuis, chaque jour se signale par des mesures d'une rapidité et d'une hardiesse inouïes. Périodiquement, le Premier Ministre en donne en public les raisons et les résultats. Chacun de ses discours vaut un acte, marque une étape dans l'histoire de la guerre. Il semble prendre le pays par le bras, le mettre affectueusement dans sa confidence. Il lui dit sur un ton familier : « Voilà ce que nous avons fait ; voici ce qui nous reste à faire. » Il entre dans tous les détails, cite des documents, donne des chiffres. Il ne cèle aucune difficulté, aucune inquiétude, aucun mécompte. On a déjà souffert, sans doute devra-t-on souffrir plus encore ; qu'importe, puisqu'on est certain d'arriver au but? Un souffle d'optimisme viril anime la moindre de ses paroles. Les phrases sont brèves, claires, incisives. Parfois une note d'humour qui déchaîne les rires. On se trouve en plein domaine des faits.

Mais soudain, la phrase s'élargit, l'horizon s'ouvre, la pensée prend son essor, monte très haut au-dessus des réalités douloureuses de l'heure, pour aller d'un coup d'aile rejoindre là-bas dans l'avenir pacifié les visions de justice et de bonheur. Et la force intérieure qui pénètre la vie de l'orateur, s'en va par éclairs toucher jusqu'aux régions les plus secrètes le cœur de ceux qui croient en lui. Ce qui fait la grandeur de cet homme, c'est que, rivé aux minuties quotidiennes de la tâche la plus absorbante, il n'a rien abdiqué de son ancien idéal.

— Lloyd George, — me disait dernièrement un pacifiste impénitent, — mais aujourd'hui, c'est un autocrate ! Il a pris le virus du militarisme prussien...

Et il se trouve en Angleterre des journaux qui propagent quotidiennement cette opinion.

Lui, un autocrate? Un militariste?

Je le revois dans son cabinet de *Downing Street.* Il venait de me parler de la France qu'il aime et comprend autant qu'un

Français lui-même — n'est-il pas Celte? —, qu'il n'a jamais tant aimée, tant admirée que depuis la guerre. Il m'avait dit que les exemples de la Révolution française qu'il a passionnément étudiée n'ont cessé d'inspirer sa conduite. Puis d'une voix grave :

— La France est le seul pays qui ait toujours combattu pour un idéal. C'est une vérité historique...

Je venais lui demander à lui, l'ami du peuple, un message de sympathie et d'encouragement pour les millions de travailleurs, hommes et femmes qui, par toute la France, luttent et peinent, permettant au pays de durer; mais je le lui demandais surtout pour nos soldats et parmi eux pour les fantassins, combattants anonymes des tranchées glaciales et des trous bourbeux...

Il se rejeta dans son fauteuil, une main pendante, une autre soutenant son front :

— Je sais, — me dit-il, — j'ai été à Verdun...

Un instant il garda le silence. Son regard lointain, si bon, plein d'une pitié avertie et très triste, semblait évoquer les hommes vêtus de boue qu'il avait vus près de cette ville, tous ceux qui n'ayant rien à perdre, rien à gagner, ont tout donné, leurs bras, leurs souffrances, leur vie, et par delà leur vie, les larmes de leurs femmes, le pain de leurs enfants.

— Il le fallait, — fit-il, comme se parlant à lui-même. — Oui, pour que leurs enfants ne revoient plus cela... et pour l'affranchissement de l'humanité. Il le fallait...

Puis il se redressa.

Lui, oublier les humbles, les sacrifiés? Rien d'essentiel n'est changé dans son idéal. Il fait la guerre pour la paix.

— Lloyd George et le Dragon, — disait quelqu'un l'autre jour, — c'est la vieille légende qui ressuscite...

L'affreux dragon tudesque dûment exterminé, Lloyd George, déposant la lance, travaillera de nouveau pour amener le règne des principes de démocratie et de justice sociale qui,— il l'a dit dans son salut à la Révolution russe et aux États-Unis, — peuvent seuls assurer l'union et la paix de l'humanité.

*
* *

Un des membres les plus populaires du Cabinet après M. Lloyd George semble bien être Sir Edward Carson. Ce n'est pas la même popularité : qu'on parle de M. Lloyd George de l'autre côté du Détroit, les langues se délient, on s'anime, chacun apporte son anecdote ou sa légende. Prononce-t-on le nom de Sir Edward Carson, les visages reprennent leur immobile gravité, on hoche la tête, on se tait ; à peine une voix murmure-t-elle avec respect : « Oh ! celui-là, une force. *A strong man !* » Et ce silence, si anglais, est à lui seul un hommage.

Car si M. Lloyd George s'impose à l'Angleterre, la galvanise et l'entraîne par des qualités qui ne sont pas anglaises, le pays reconnaît, au contraire, en sir Edward Carson toutes celles qui forment sa substance et édifièrent sa grandeur. L'un est la flamme vive qui jaillit en éclairs, l'autre le dur métal que rien ne saurait entamer. Et pour parler la langage du *foot-ball*, si le Premier Ministre est l'*avant* fougueux qui bondit vers le camp ennemi, celui qui fut sept mois Premier Lord de l'Amirauté, l'*arrière*, par son poids et par sa masse, par sa prudence et sa froide détermination, prévient les surprises, assure la défense, conserve l'équilibre. Le peuple qui assiste au terrible match garde sa tranquillité : avec deux tels lutteurs dans l'équipe, qui peut douter du succès?

« *He has grit...* », dit-on encore de Sir Edward Carson. *Grit*, petit mot qui crisse sous les dents, mot qui exprime à la fois le grain serré du grès, les mâchoires en étau du bull-dog, avec un je ne sais quoi d'intraduisible et de britannique. C'est bien le mot qui vous vient aux lèvres en face du Premier Lord.

Je l'ai vu dans son cabinet de l'Amirauté, vaste pièce lambrissée de chêne et dont l'orgueil somptueux — le noble orgueil de la marine anglaise — s'oppose à la simplicité de *Downing Street*. Il est grand, maigre, les os forts, les épaules hautes et un peu voûtées, la tête portée en avant; les traits accentués sont taillés en plein granit, le long menton aux arêtes nettes se tend, le masque garde son impassibilité, le regard à

la fois aigu et lourd scrute, pèse et au lieu de rayonner semble absorber la lumière.

Au-dessus de lui, sur un vieux tableau du XVIIe siècle, un beau vaisseau cambré fend les eaux vertes de tout l'élan de ses voiles gonflées. Partout, sur des chevalets, aux murs, sur les tables, des cartes géantes où s'étalent, en larges espaces clairs sillonnés de serpents bleus, toutes les mers et tous les océans.

Penché vers elles, le poing sur la table, Sir Edward Carson, pilote audacieux et prudent, semble chercher les cuirassés gris, les croiseurs agiles, les torpilleurs, les sous-marins, tous ces vaisseaux, fière parure de l'Empire, qui, dociles à sa voix, parcourent les eaux, guettent, transportent et combattent. Puis il parle, lentement, simplement, d'une voix égale, un peu sourde, sans inflexions. Il est un Anglo-Saxon, des pieds jusqu'à la tête, — *every inch of him*...

Or, cet Anglo-Saxon est Irlandais. Peut-on rêver antagonisme plus dramatique que celui qui divise ces deux fractions de peuple emprisonnées dans l'étroit espace d'une île? Le Celte ardent, changeant, imprévoyant, le Saxon positif, travailleur, économe; le catholique du Midi, le protestant du Nord, tous deux fanatisés par leur voisinage mutuel, ajoutant à l'opposition des races et des religions ennemies les malentendus de l'intérêt, les rancœurs séculaires.

En 1914, cette hostilité prend un caractère aigu. On allait donner le *Home Rule* à l'Irlande. L'Ulster, demeuré profondément anglais, prétendant d'ailleurs que toutes les charges financières du gouvernement commun tomberaient sur le Nord, alléguant l'incurie de l'Irlandais du Sud et son incapacité à se conduire, se déclare prêt à défendre, les armes à la main, s'il le faut, les liens qui l'unissent à la mère-patrie. Sir Edward Carson fut l'âme de cette révolte patriotique.

Jurisconsulte éminent, *Kings-Counsel* réputé, il représentait depuis longtemps l'Université de Dublin à la Chambre des Communes où il siégeait parmi les conservateurs. On le connaissait dans les milieux du Barreau et du Parlement plus encore par son jugement, sa conscience d'avocat, son énergie au travail que pour l'éclat de son éloquence. On appréciait aussi la franchise sans alliage et la droiture de son caractère.

Mais sa célébrité ne s'étendait pas au grand public. Il lui avait manqué l'occasion propice.

Du jour où il se met à la tête des Unionistes irlandais, il se révèle stratège, conducteur de peuples, chef de partisans. Si la vie de M. Lloyd George rappelle un conte de fées, celle de Sir Edward Carson en cette crise évoque un roman de cape et d'épée.

M. A. de Beck, dans son intéressant article de *The Imperial war*, conte comment à Craigavon le conspirateur amena 120 000 hommes sous sa bannière : « Pendant des heures, dit-il, le cortège coula dans le vaste amphithéâtre naturel qui servait de lieu de meeting ; les allocutions de bienvenue et de confiance se succédèrent, puis Sir Edward Carson se leva pour répondre. Il parla moins d'une heure, mais quand il s'arrêta, il avait conquis le cœur de l'Ulster. » Et le drame romantique se déroule. La rébellion s'agrandit ; son chef lève des volontaires, les exerce, les exhorte, l'œil à tout, vigilant, infatigable. L'Angleterre suit ces péripéties, comme elle suivrait celles d'un match, avec une curiosité violente et presque sympathique. Elle aime toutes les prouesses et admet l'indépendance des convictions, même dans ses excès. D'ailleurs, le *Home Rule* n'étant encore qu'un projet, la loi ne se trouve pas lésée.

La guerre civile est proche. Coup de théâtre. La guerre européenne en étouffe les germes et rapproche les cœurs. Les armes et les âmes bandées pour la révolte servent à la défense. « Les tristesses de l'Angleterre sont nos tristesses, dit alors sir Edward Carson, ses triomphes seront nos triomphes. » Et il conduit lui-même au bureau de recrutement ses volontaires de l'Ulster qui, avec les nationalistes Irlandais, s'en vont lutter et tomber pour la liberté commune. Quelques mois plus tard, M. Asquith invite Sir Edward Carson à entrer dans le Cabinet de coalition : le chef rebelle se change en leader gouvernemental.

Il devient bientôt le favori de ses collègues, libéraux et torys, et se signale par de remarquables qualités : prévoyance et prévision, jugement infaillible, maîtrise de soi-même et des événements, inflexible résolution. Bientôt pourtant, et à cause de ces dons même, il se séparait du Premier Ministre dont la

politique d'atermoiements — la fameuse politique du *wait and see* — lui semblait une faute et un danger.

Le 2 novembre 1915, il se retire avec éclat, après avoir donné au gouvernement dont il est membre un grave avertissement. Signalant en un raccourci saisissant l'inertie passée, le péril présent, l'immensité de la tâche future, il affirme, avant M. Lloyd George, qu'un cabinet de vingt-trois membres est incapable de gouverner ; il déclare qu'abandonner la Serbie est une erreur et un déshonneur, il réclame une action militaire plus vigoureuse à Salonique, une action diplomatique plus énergique envers la Grèce et conseille le rappel des troupes de Gallipoli. Cette lettre publique adressée à M. Asquith, en même temps qu'un acte de courage, reste un document politique singulièrement pénétrant et prophétique. Elle fit époque et cette démission sacra Sir Edward Carson grand homme d'État.

Dès lors, avec une violence dans le sarcasme à froid que personne ne surpasse, il mène l'opposition, formule les critiques, stimule les interpellations, souligne sans pitié les lenteurs, les faiblesses, les contradictions, prêtant à M. Lloyd George, en qui il reconnaît l'homme de l'avenir, l'appui de son inlassable ténacité.

Quand le nouveau ministère lui semble réaliser tous les espoirs, il accepte d'en faire partie. Preuve suprême de confiance, car Sir Edward Carson n'a rien d'un arriviste. De l'aveu unanime, nul homme n'est plus affranchi d'ambitions personnelles. Mais lorsqu'il entreprend une œuvre, il entend la mener jusqu'au bout.

On lui offrit d'abord le portefeuille de la Justice, le *Woolsack*, but de tout homme de loi, couronnement de sa carrière. La tâche lui parut trop aisée. Lui qui avait beaucoup attaqué l'Amirauté, il en devient le Premier Lord.

Poste d'honneur, poste de péril. La marine britannique accomplit l'œuvre la plus importante et la plus ingrate, dans le plus noble, le plus modeste silence. C'est elle qui fait marcher la guerre, *which keeps the War going*, et le monde l'ignore. *The silent Navy*... Quant à son grand chef, il doit tout supporter, les questions, les allusions, les omissions, les interpellations et garder ses lèvres scellées. La presse se plaint, l'opi-

nion s'émeut; peu importe. La tradition demeure. Maintenir le respect de l'antique maison tout en s'efforçant d'y introduire un esprit nouveau, des méthodes nouvelles, c'est une entreprise gigantesque qui impose une lutte continue, sourde, acharnée.

Mais Sir Edward Carson n'a pas seulement l'audace, il a l'opiniâtreté. Il entrait au ministère dans la phase la plus critique, alors que le péril de la campagne sous-marine redoublait de violence.

— Il n'est pas en mer un seul marin, il n'est pas à l'Amirauté un seul membre de l'état-major qui ne travaille nuit et jour dans l'espoir de résoudre ce problème, — me disait-il quelques semaines plus tard, avec un sérieux paisible ; — et nos inquiétudes ne servent qu'à nous inciter à des efforts plus incessants...

Ces efforts, nous ne pouvons qu'en deviner la grandeur et la diversité. Nous savons pourtant que depuis six mois, plus de 60 pour 100 des bateaux marchands sont armés, que l'on en construit chaque jour de nouveaux, ainsi qu'une foule de destroyers, sous-marins, dragueurs et poseurs de mines, patrouilleurs, *drifters*, chalutiers, — la flotte légère qui apparaît la formule navale de l'avenir. « On aura construit en juillet, annonçait l'autre jour le Premier Ministre, trois fois plus de navires que l'an dernier et, malgré l'importance de nos pertes, nous aurons alors plus de tonnage qu'en mars... » En deux ans, l'Angleterre a accompli un effort équivalant à environ 1 200 000 tonnes. On en promet quatre millions pour l'an prochain. Quant aux moyens pour lutter contre les sous-marins, s'il n'en est pas d'infaillibles, « aucun problème n'étant insoluble, celui-ci ne fera pas exception à la règle ». Il suffit d'ailleurs d'appliquer strictement et de coordonner les mesures déjà existantes pour diminuer encore les pertes.

Le Premier Lord ne prononce que de rares discours. On l'écoute d'autant mieux qu'il ne parle pas pour ne rien dire. Chaque fois il a déclaré sans ambages que l'heure était grave. « Le véritable optimisme et le véritable courage, a-t-il dit, sont en l'homme qui sait regarder les faits en face. » Chaque fois il a exigé du pays de nouveaux sacrifices, annoncé de nouvelles restrictions. Sa moindre parole a du poids et de

l'écho. Récemment, répondant à une question sur l'imminence du danger sous-marin, il laissa tomber ces seuls mots : « Il augmente. » Et toute l'Angleterre en fut secouée.

L'autre semaine, on discutait à la Chambre le principe de cette convention irlandaise qui amènera sans doute l'accord tant souhaité. Les membres de l'Ulster semblaient devoir rester irréductibles. Tout paraissait remis en cause. M. Lloyd George lui-même semblait abattu. Mais il alla s'asseoir auprès de Sir Edward Carson et lui murmura quelques phrases à l'oreille. Tous les regards étaient fixés sur eux. Le premier Lord réfléchit un instant, puis il fit lentement de la tête un signe d'approbation. Ce petit geste suffit à éclaircir l'atmosphère : le malaise se dissipait, l'espoir renaissait. Bientôt Sir Edward Carson parlait et son discours, le plus persuasif qu'il prononça jamais, créait une atmosphère de conciliation qui rendait possible la création de la conférence d'Irlande.

Depuis, il travaille plusieurs heures par jour pour trouver à la constitution rêvée une formule définitive. Il le fait silencieusement, activement, avec son ordinaire dédain de la réclame. Quelle qu'elle soit, la solution paraît dans l'air et c'est à lui que pour la plus grande part on la devra. Il aura anéanti du même coup un des seuls éléments qui auraient pu troubler l'enviable union du Parlement britannique.

Pourtant, au moment de l'accroissement des pertes sous-marines, on prit ce prétexte pour mener contre le Premier Lord une injustifiable campagne. On fit même courir le bruit de sa démission. Intrigues politiques, et comme l'a dit M. Lloyd George, « tourbillons d'écume qui, sous la surface immobile de l'océan, révèlent l'écueil à la dent acérée ». L'esprit de parti que la guerre condamnait au silence a parfois des réveils perfides.

Sir Edward Carson ne s'est pas ému. Il a d'abord réorganisé l'Amirauté sévèrement, équitablement. Puis il vient d'accepter de faire partie du Cabinet de guerre, qui réclamait l'appoint de sa force lucide et opiniâtre...

Étrange signe des temps que l'étroite collaboration dans un même cabinet de deux hommes que tout devait séparer : Lloyd George, le libéral fougueux et le tory Carson, le plébéien et le squire, le solicitor, ce démocrate du Barreau, et l'impor-

tant *Kings-Counsel*, le Celte nerveux, à l'âme ardente, à l'esprit souple, et l'Anglo-Saxon flegmatique et tenace, le promoteur du *Home Rule* et le chef intransigeant de l'Ulster : en vérité, l'une des surprises de cette guerre aux incessants miracles...

*
* *

Mais ces deux hommes d'État, si exceptionnels soient-ils, seraient restés paralysés sans le secours de l'opinion. En Angleterre, nation de l'individualisme et de la liberté, pour que l'État puisse agir, il faut que la voix du peuple l'y autorise. Tous les grands mouvements s'y sont accomplis sous la poussée de la conscience et de la volonté nationales. Or qui forme et formule l'opinion, si ce n'est la presse? La presse anglaise, si forte, si respectée parce qu'elle se respecte elle-même, la plus indépendante, la plus digne de l'être par sa franchise, son esprit de justice, le sentiment de ses responsabilités. Cette puissance ou du moins une bonne partie de cette puissance, un homme, Lord Northcliffe, allait la mettre au service de la nation d'abord, du gouvernement ensuite.

C'est une des personnalités les plus connues, les plus discutées de l'heure. Il emplit l'Angleterre de son nom. Qu'on ouvre un journal, une revue, il est question de lui ; qu'on assiste aux débats de la Chambre, à un meeting, à un congrès, encore lui ; qu'on entre même dans un théâtre, toujours lui. Dans une pièce du populaire Barrie, jouée cet hiver, un certain Lord Times apparaît de temps à autre comme un diable sort d'une boîte et crie d'un ton impérieux : « *It must be done !* Il faut que cela se fasse !... » Il y a quelques mois, le directeur d'une revue tapageuse, le *John Bull*, faisait promener à travers Londres de grands placards sur lesquels on lisait en grosses lettres : « *Northcliffe sends for the King...* Northcliffe envoie chercher le roi... » Si on cause paisiblement entre amis et qu'on cite son nom, le débat se passionne, on se lance à la tête épithètes et arguments : « C'est un ambitieux sans scrupules, un dictateur ! — Les forts doivent gouverner ! — C'est un esprit changeant, une imagination déréglée ! — Un génie constructeur, un prophète ! — Un jaune ! — Le courage le plus indomptable ! — Oui, le plus insolent ! — Un patriote,

en tous cas !... » A ces mots l'accord s'établit. Amis et ennemis s'entendent sur ce point : « C'est un patriote ; c'est l'homme qui a prédit la guerre. »

Il faut le connaître pour comprendre le secret de l'empire qu'il exerce. Avez-vous vu des tanks? Quand une de ces machines formidables en même temps que prodigieusement intelligentes s'en va droit son chemin, sûrement, qu'elle broie les réseaux de fil de fer, écrase les sacs de terre, déracine les arbres, enjambe les fossés et les tranchées, renversant tous les obstacles avec un paisible, un effroyable dédain, on sent que rien ne pourra l'arrêter. Telle est à peu près l'impression qu'à première vue donne Lord Northcliffe. C'est une force de la nature — ou de la science.

Quand il est présent, on ne voit, on n'entend que lui. Il semble absorber tout l'air respirable. Il est là, dans son cabinet du *Times*, debout devant la monumentale cheminée aux flammes vives, la tête rejetée en arrière, les épaules carrées, les poings derrière le dos, sa haute taille solide tendue dans une attitude de défi. De profil, les traits sont nets, dessinés d'un seul jet pur et hardi ; de face, ils se ramassent en un ovale d'une structure un peu massive, à la mâchoire puissante et obstinée : un profil grec dans une face de John Bull. Le voici qui se promène de long en large, il s'assied, il se lève, se penche vers une table, consulte une carte, un livre, saisit son téléphone, lance un ordre, prend une note, le tout en une minute. Et il parle. Des phrases pressées, explosives, chargées de faits et d'idées, se succèdent en brefs éclairs. Parfois quand il s'anime ou s'irrite — et cela lui arrive — ses lèvres se tordent sur les mots et les lancent avec cette petite crispation qu'a la main en jetant une bombe. Les yeux noircissent. La figure rougit. On se dit : « Cela ne doit pas être drôle d'être son ennemi ! » Mais tout à coup, il se laisse négligemment tomber dans un fauteuil, il rit, il plaisante — boutade ou raillerie à l'emporte-pièce — et ses traits prennent une expression juvénile de gaieté, de confiance et d'abandon. Il sait être dur; il peut être bon. Il y a des contradictions dans cette nature. Mais c'est par-dessus tout un combatif, une volonté inspiratrice, un semeur de pensées et d'énergie, — un animateur, comme on dit en Italie.

On retrouve dans la vie de Lord Northcliffe la veine romanesque qui sillonne et pare celles de M. Lloyd George et de Sir Edward Carson. Mais sa vie à lui est un roman tout moderne, tout américain, si l'on peut dire.

Il naît en Irlande d'un père anglais et d'une mère irlandaise qui avait des parentés françaises. Il doit à cet élément celte son caractère impulsif, généreux et violent par saccades, sa belle élasticité et le bouillonnement parfois un peu excessif d'une âme impétueuse. Son heureuse mère a quatre fils au Parlement, deux à la Chambre des Lords, deux à la Chambre des Communes. Deux de ses sœurs avaient épousé des Prussiens et c'est par ces circonstances de famille que l'enfant acquit de bonne heure sa connaissance et sa méfiance de la mentalité germanique.

Sa vocation fut précoce, sa carrière brillante et rapide. A quinze ans, il écrit dans les journaux; à vingt-cinq, il a conquis ce qu'on appelle une fortune ; à vingt-sept, il possède l'*Evening News*, la *Weekly Despatch*, il a organisé et lancé le *Daily Mail*, il va prendre la direction du *Times*. A quarante, il est le roi du journalisme mondial. On assure qu'il a la haute main sur près d'une soixantaine de journaux et de revues. Il commande une véritable armée d'écrivains, d'administrateurs, d'imprimeurs, de typographes, d'employés et de comptables, armée connue dans son ensemble sous le nom de *Northcliffe Press* et dont plus de quatre mille unités sont en ce moment au front. Elle compte des hommes de grand talent, les plus actifs, les plus autorisés dans tous les domaines, qui partagent les idées de leur chef, croient en sa force d'entraîneur. Sa seule présence inspire et stimule. Il exige beaucoup, dit-on, mais il donne beaucoup aussi. Il sait généreusement reconnaître les services. Et il paie d'exemple : il n'y a pas dans l'équipe de travailleur plus acharné que le « patron ». Il a foi dans la mission de la presse. Il en a fait une puissance, il lui a donné un prestige dont il a l'orgueil.

Mais Lord Northcliffe est encore un grand homme d'affaires. Il possède entre autres deux importantes manufactures de papier en Angleterre et règne sur 3 400 milles carrés de forêts dans l'île de Terre-Neuve, également destinées à la fabrication du papier et que complètent sur place des manufactures, des

chemins de fer, une flotte de vapeurs. C'est à ses efforts en grande partie que l'Angleterre a dû d'éviter la crise qui paralyse si fâcheusement nos journaux.

Le directeur du *Times* fut le plus jeune baron et plus tard le plus jeune pair créé par le roi Édouard VII. Il semble s'être appliqué à battre tous les records.

Bien que depuis sa jeunesse il écrive quotidiennement, Lord Northcliffe se défend d'être un écrivain, au sens étroit du mot. Certes, il n'a rien du plumitif qui tourne et mâche son porte-plume, gratte le fond de son encrier, peine sur une épithète, succombe sous une période. D'un coup d'œil preste et précis, il cueille les détails suggestifs, les note en des phrases nettes, courtes, imagées qui ont le vol rapide et brillant du martin-pêcheur, les pose en touches successives, sans effort, sans lien apparent, et soudain l'idée jaillit, déjà muée en acte. Certains de ses articles — ceux sur l'Espagne germanisée, par exemple — sont des tableaux d'une ampleur et d'une justesse qui en font de véritables documents historiques. D'autres ont provoqué d'admirables mouvements de générosité ; ils ont la valeur d'œuvres sociales et philanthropiques. La Croix-Rouge anglaise lui doit d'avoir soulagé partout les souffrances. Telle de ses phrases a fait couler des millions et séché bien des larmes. Ce n'est plus de l'art, c'est encore et toujours de l'action.

Certains de ses procédés de journalisme, directs et hardis, ont pu naguère trouver quelque résistance dans une partie du public, celle qui a gardé les traditions de réserve et de froideur britanniques. Le *Daily Mail* fut une révolution. Et les vieux abonnés du *Times*, tirés de leur torpeur, ne durent pas reconnaître leur antique gazette. On a parfois reproché à leur directeur d'avoir en quelque sorte américanisé la presse. Il faut avouer que nul ne s'entend comme lui à lancer ou à abattre les hommes et les entreprises, à saisir les grands de ce monde dans ses dents de bull-dog et à les secouer par la peau du cou ; nul ne connaît mieux dans tous ses détours l'art de la réclame, de l'*advertising* et du *booming*. Enfin quand il attrape l'opinion dans ses poings de lutteur, il sait la brasser, la pétrir, la mouler à son empreinte. De là son rôle et son renom de dictateur.

Certains parmi nous ont pu regretter de voir cette force se consacrer à défendre la citadelle désuète du torysme contre l'assaut du progrès. Mais cela, c'est une autre histoire, comme dit Kipling, et qui ne nous regarde pas. Qui d'ailleurs se souvient de ces querelles préhistoriques? Il n'y a que la guerre qui compte. Et Lord Northcliffe fut un soldat d'avant la guerre.

Ses ennemis prétendent qu'il a l'esprit versatile. Pour réfuter cette allégation, il suffit de feuilleter la collection de ses articles et de ses journaux depuis plus de vingt ans. Dès 1896, inlassablement, s'appuyant sur les faits et les événements, appelant à la rescousse pour des campagnes bruyantes les plus réputés des écrivains, il signale sans trêve le danger allemand. A l'heure où le Kaiser parade et caracole à travers l'Europe sous ses oripeaux de Lohengrin pacifique, Lord Northcliffe lui arrache son masque, expose en plein jour la face de proie, l'œil arrogant et torve. Il appelle l'attention publique sur les armements gigantesques, l'accroissement formidable de l'armée et de la marine prussiennes, il dénonce les théories agressives des Bernhardi et des Treitschke, la monstrueuse formule: « la force c'est le droit ». Il prévoit même le viol de la neutralité belge. Il avertit le pays qu'il court au désastre. Il le supplie de se préparer, de s'armer. Il critique comme surannée la politique d'isolement. En 1904, déjà, il réclame le service obligatoire.

Quand, dans une heure de généreuse aberration, M. Churchill et Sir Henry Campbell Bannerman offrent à l'Allemagne de limiter en même temps que l'Angleterre leurs constructions navales, quand le parti de la *little Navy*, auquel on donna le nom de *Suicide Club*, s'oppose aux crédits demandés pour la Marine, il fonce tête baissée contre les utopistes, aveugles et sourds à la réalité. Il voit ou plutôt il prévoit tout. Il est la vigie impérieuse qui, penchée vers l'avenir, indique opiniâtrement de son bras tendu le péril mortel qui grandit à l'horizon.

De plus il agit, il stimule l'activité créatrice de l'Angleterre, trop riche et assoupie. Comprenant l'importance de la quatrième arme dans le conflit futur, il encourage l'aviation — comme il avait naguère encouragé l'automobilisme —, il lui donne le coup d'épaule initial. Le *Daily Mail* crée des concours

avec des prix somptueux : 250 000 francs pour le vol de Paris à Manchester, 250 000 francs pour faire le tour de la Grande-Bretagne (tous deux gagnés par des Français). Puis c'est la traversée du Détroit dont le succès frappa si vivement l'imagination populaire, et encore 125 000 francs offerts aux hydroplanes, et toute une série de concours qui passionnèrent le monde. « La supériorité et la magnificence de notre aviation sont pour la plus grande part dues à Lord Northcliffe », disait récemment un orateur. Cette aviation vient de se classer au premier rang. Lord Northcliffe qui a été nommé président du *Air-Board* à la Chambre des Lords a le droit d'en concevoir quelque fierté!

Une légende absurde et malfaisante — retour de Berlin — prétend que Lord Northcliffe n'a pas toujours été notre ami. Certes, pendant l'incident de Fachoda, il prit avec sa vigueur coutumière le parti de son pays. Qui peut l'en blâmer? Nous n'oserions guère nous-mêmes exhumer certaines diatribes publiées dans nos feuilles, soit à cette époque, soit au cours de la guerre sud-africaine. Ces temps sont loin. Les nuages à peine dissipés, dès 1902, le 6 novembre, dans le *Daily Mail*, Lord Northcliffe prononce le mot d' « entente cordiale ». Il ne cesse ensuite d'y revenir. « Un accord entre la France et l'Angleterre, prétend-il en 1904, peut préserver la paix de l'Europe. » Il ne manque pas une occasion de louer les procédés loyaux et amicaux du gouvernement français envers l'Angleterre, d'assurer la France qu'elle peut compter sur l'aide militaire et navale de la Grande-Bretagne. Au moment d'Algésiras, il déclare sans ambages : « La France peut demeurer certaine qu'à une attaque brutale et sans provocation répondraient l'alliance et l'appui du peuple britannique. » Il résiste à toutes les intrigues destinées à semer la méfiance et la désunion entre les deux pays, il les dévoile et les stigmatise.

A l'heure d'Agadir, il montre l'Angleterre et la France debout, épaule contre épaule, prêtes à répondre ensemble à l'insulte.

Et tout à coup, la guerre est là. Alors, tandis que certains grands journaux libéraux dont je tairai les noms et qui, par leurs principes du moins, auraient dû se rapprocher de nous, réclamaient le maintien de la neutralité, tandis que le 4 août,

à l'heure où les masses barbares écrasaient déjà la Belgique, ces mêmes feuilles osaient alléguer qu'on restant spectatrice du drame, l'Angleterre pourrait continuer ses relations commerciales avec tous les belligérants et s'assurer la conquête des marchés neutres, faisant ainsi de l'argent avec du sang, la *Northcliffe Press*, de ses cent voix, faisait de l'intervention britannique un devoir strict, de la neutralité un crime et le déshonneur suprême de l'Empire.

— Pour ma part, si nous n'étions pas intervenus, — me disait l'autre mois, Lord Northcliffe, d'une voix encore frémissante, — j'avais décidé d'abandonner ce pays, de porter ma fortune en France, et de m'y faire naturaliser aussi rapidement que le gouvernement français me le permettrait !

Boutade? Qui sait? Le pur patriotisme comme le vrai amour ne veut pas de tache à son idéal...

Depuis la guerre, il ne cesse de mettre en relief les sacrifices de la France, de magnifier la grandeur de son héroïsme, de rappeler la dette contractée envers elle. Plusieurs semaines avant l'intervention des États-Unis, il les invitait à prouver leur gratitude historique envers la France en l'aidant à ranimer ses industries et à porter l'écrasant fardeau de ses charges financières.

Quelques jours plus tard, à propos de son discours sur les perspectives illimitées de richesse qu'ouvre la future unité économique de l'Empire, le *Daily Mail* reprochait à Sir Edward Morris, ministre de Terre-Neuve, de n'avoir point songé aux intérêts français : « La prospérité économique de nos Alliés, assurait l'article, est presque aussi importante pour nous que la nôtre propre. »

— Quel que soit le résultat de la guerre, — me disait encore Lord Northcliffe, — il est essentiel que la France et l'Angleterre arrivent à une alliance plus intime que jamais. Il le faut, parce que la brute prussienne est dure à tuer et peut se relever ; il le faut aussi parce que nos qualités se complètent et s'équilibrent.

» Je ne cesse de prêcher la cohésion la plus étroite entre les deux pays : matrimoniale, militaire, navale, commerciale et linguistique ; nos enfants devraient avoir deux langues, le français et l'anglais... Enfin si j'étais autrefois l'adversaire

du tunnel sous la Manche dont la capture aurait pu mettre dans la main prussienne la clef de l'Angleterre, j'en suis maintenant le partisan déclaré.

» Français et Anglais auront bientôt entièrement révisé leurs opinions antérieures : l'Anglais ordinaire croyait le Français frivole ; le Français ordinaire estimait l'Anglais d'âme purement mercantile. La guerre nous a prouvé que le Français de 1914 est toujours l'homme audacieux et opiniâtre que Napoléon a promené à travers la Prusse. Et la France reconnaîtra bientôt que nous avons répandu non seulement notre richesse, mais le sang le plus précieux de toutes nos classes pour la liberté commune. J'ai critiqué assez violemment nos lenteurs au début de la guerre pour pouvoir affirmer, sans crainte d'être accusé de vanité nationale, que l'effort des peuples qui composent l'Empire est d'une surprenante grandeur. Le comprend-on bien chez vous?... »

Depuis l'instant d'angoisse qui précéda l'entrée de l'Angleterre dans le conflit, tous les journaux de la *Northcliffe Press* mènent le combat quotidien contre l'inertie populaire, l'imprévoyance des gouvernants, les erreurs et les lenteurs de l'organisation. Ils parlent au pays avec une franchise brutale et bienfaisante, ne lui célant aucune faute, aucun revers, aucun danger. Ils luttent contre la censure et finissent par en triompher. Sage politique, autrement génératrice de confiance et de foi qu'un optimisme béat auquel la réalité apporte son démenti constant. Ce pessimisme patriotique du *Times* et du *Daily Mail* a contribué au salut de l'Angleterre.

Quant à Lord Northcliffe lui-même, il est toujours sur la brèche. Ce conservateur devient l'apôtre de l'obligation sous toutes ses formes, de la mobilisation de tous les citoyens, hommes et femmes, de l'accaparement par l'État de tous les services publics. Il rejoint en somme le socialisme intégral.

En M. Lloyd George qu'il combattit naguère avec toute sa fougue, il voit « l'homme qui se révèle comme une véritable force dynamique dont chaque once d'énergie est employée à sa tâche immédiate ». Sans arrière-pensée il lui apporte aussitôt son appui total. Sir Edward Carson gagna autrefois contre lui un procès qui lui coûta plus de sept millions : pendant son passage à l'Amirauté, le Premier Lord n'eut pas

d'allié plus loyal. Cet homme de parti n'a plus d'autre politique que la guerre — et la victoire. Le gouvernement vient de l'envoyer en Amérique pour continuer et achever à la tête des missions britanniques l'œuvre de M. Balfour. Pour la première fois un journaliste anglais fait fonction d'ambassadeur. Et M. Bonar Law, à la Chambre, l'en remerciait publiquement comme d'un grand service rendu à la patrie.

Tels sont les trois hommes si différents sur lesquels pèse pour une grande part la charge de la guerre. Les Allemands qui leur font l'honneur de les confondre dans la même haine ont souvent prétendu que leur union ne pouvait durer et que l'on verrait Sir Edward Carson, « ce Néron de l'Ulster » et le « dictateur Northcliffe » jeter par-dessus bord « Herr George le démagogue ». Ils prennent leurs désirs pour des réalités. « Ceux que la guerre a unis ne se sépareront pas après la paix, disait l'autre jour M. Ribot, car il y aura entre eux de l'ineffaçable. » D'ailleurs, la tâche de ces trois hommes est loin d'être accomplie. La guerre n'est pas encore « gagnée »...

Idéalistes et réalistes anglais ne voulaient pas cette guerre; on la leur a imposée ; ils iront jusqu'au bout et sont d'accord pour exiger que les résultats compensent les sacrifices. *It must pay...*

ANDRÉE VIOLLIS

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1917.

		Pages
Y.	L'Odyssée d'un Transport torpillé. — III	5
MAXIME GORKI	Ma Vie d'Enfant (2e *partie*)	33
XXX.	La Bataille de l'Aisne et de Champagne	69
ARNOLD BENNETT	Hilda Lessways *(fin)*	91
L. DE BRUNIER.	Souvenirs de Noyon (1914-1915). — I	141
GASTON RAGEOT	Alfred Capus.	161
COMMANDANT WEIL	Marie-Louise et le Roi de Rome.	182
AUGUSTE GAUVAIN	La Question grecque. — II.	198

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1917.

MAXIME GORKI	Ma Vie d'Enfant (3e *partie*)	225
CHARLES GÉNIAUX	La Kabylie (1871-1917).	270
A. DE LENS.	Le Harem entr'ouvert (1re *partie*)	295
MAURICE CAULLERY	Les Clubs universitaires aux États-Unis.	333
L. DE BRUNIER.	Souvenirs de Noyon (1914-1915). — II	349
OLIVIER GUIHÉNEUC	La Lutte contre les Sous-Marins.	380
HECTOR BERLIOZ.	Lettres (Le Musicien errant). — IV	390
AUGUSTE GAUVAIN	La Question grecque. — III	417

LIVRAISON DU 1er AOUT 1917.

		Pages
MAXIME GORKI	**Ma Vie d'Enfant** *(4e partie)*	449
Y.	**L'Odyssée d'un Transport torpillé. — IV**	486
A. DE LENS	**Le Harem entr'ouvert** *(fin)*	525
MARCEL ÉTÉVE	**Lettres** (1915-1916)	565
JANE MISME	**Les derniers Maîtres d'Urville**	597
HECTOR BERLIOZ	**Lettres** (Le Musicien errant). — **V**	614
PAUL GSELL	**Dans les Pays libérés**	640
J. TCHERNOFF	**Le Soviet de Pétrograd**	650

LIVRAISON DU 15 AOUT 1917.

CAMILLE VERGNIOL	**Cinquante Ans après Baudelaire**	673
CHARLES BAUDELAIRE	**Lettres inédites. — I**	710
JOSEPH REINACH	**Gambetta et Bismarck. L'Affaire Schnœbelé**	746
ROBERT DE FLERS	**La Mort du " Lautar "**	772
ERNEST LÉMONON	**Une Rome nouvelle**	792
MAXIME GORKI	**Ma Vie d'Enfant** (5e *partie*)	814
DOCTEUR G. DUMAS	**La Thérapeutique mentale et la Guerre**	842
ANDRÉE VIOLLIS	**Lloyd George, Sir Edward Carson, Lord Northcliffe**	868

AFFAIRES IMMOBILIÈRES

A vendre :

Orne. Château historique 250 ha, 3 fermes, moulin hydraulique, chasse, forêt 100 ha. Rivière, droit de pêche exclusif. 450.000 frs 150.000 comptant.

Charente-inférieure. Beau château moderne 9 ha. 100.000 fr.

Bel immeuble, façade magnifique sur boulev. Haussmann, conviendrait à grande Banque. 200 000, emprunt au Crédit Foncier 500000 fr.

Avenue des Champs-Elysées. — Bel hôtel à vendre 2 400 000 fr. Belle occasion

Beaux terrains à vendre, aux Champs-Elysées (1000 et 2000 mètres). **Beau choix de terrains pour construire.**

Hôtel particulier à Passy avec tout le confort moderne, 5 à 6 chambres de maître, belle salle à manger, salon, salle de bain. A vendre en *viager* d'urgence.

Belle Villa moderne, joli jardin, Le Vésinet. A vendre en viager; extrême urgence,

Bail d'un Immeuble en totalité, à céder, à l'intersection de 5 voies, 7 étages. Position exceptionnelle pour un hôtel.

Pour toutes communications écrire au Comptoir Castiglione, 7, rue Castiglione: (Département R. B.)

TRAITÉ PRATIQUE
des
JEUX

Tableaux, données, combinaisons mathématiques

par HENRI RATTON, Ingénieur

Livre inédit appelé à amener une révolution dans les jeux, car il supprime mathématiquement le hasard dans les jeux du Baccara à deux, tableaux et au chemin de fer, la Roulette, le Trente-et-Quarante, la Boule, le Poker, les Petits Chevaux, les Courses de Chevaux.

La Notice détaillée est adressée à toute demande faite à l'auteur, M. RATTON, 31, quai des Brotteaux, Lyon.

OUVRAGE SE TROUVANT EN LIBRAIRIE

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE*

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux

Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

La **Librairie Vivienne**, 13, rue Vivienne, Paris, achète au comptant les LIVRES & GRAVURES de toutes époques.

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1861 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione: **ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-845**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et economique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : Charles-Albert CORTINA

Sont collaborateurs de "La Rivista Politica e Parlamentare" les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : 10 francs | Pour la France, un an : 12 francs

La livraison : 0 fr. 30

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
&
DIRECTION GÉNÉRALE
À
LANCEY (ISÈRE)

USINES À LANCEY ISÈRE

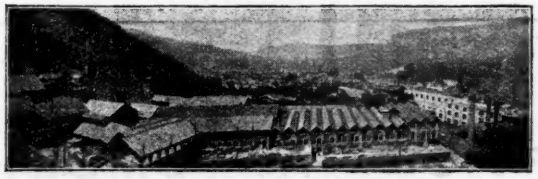
USINES À PERSAN (S.-et-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (III) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320 - 322 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.

FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS



Vue des usines de Lancey

DRAEGER

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

RÉTABLISSEMENT POUR LA SAISON D'ÉTÉ

des billets d'aller et retour collectifs de famille

Ces billets, émis du 1er juillet au 30 septembre 1917 inclus aux prix indiqués dans les tarifs G. V. 6 et 106, seront valables, quelle que soit la date de délivrance, jusqu'au 5 novembre inclus.

Ils ne seront toutefois délivrés qu'aux enfants mineurs non mariés, à deux de leurs ascendants (père, mère, grand-père, grand'mère, beau-père et belle-mère) et à un domestique. Les titulaires des billets seront tenus de voyager dans le même train à l'aller et au retour et il ne sera délivré ni les coupons individuels, ni les cartes d'identité pour voyages à 1/2 tarif prévus par les tarifs précités.

Pour tous renseignements et autres conditions s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des Chemins de fer de l'État délivre des tickets garde-places en 1 e et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés, et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au payement d'un droit spécial de 1 franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit de 1 franc a été versé à la gare de départ, et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

CHEMINS DE FER A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

SERVICES AUTOMOBILES de CORRESPONDANCE DU P.-L.-M.

En dehors du service automobile de correspondance qui fonctionne, depuis le 15 juin dernier, entre le gare d'Issoire-Saint-Nectaire et la station thermale de Saint-Nectaire (avec prolongement bi-hebdomadaire sur Murols et Besse), la Compagnie P.-L.-M. met en marche, jusqu'au 15 septembre, les services suivants :

Grenoble-Saint-Pierre-de-Chartreuse ;
Grenoble-Briançon, par la Grave et le Lautaret ;
Annecy-Saint-Gervais-les-Bains-Le Fayet, par Thônes, les Araris, Mégève ;
Moutiers-Salins-Pralognan ;
Moutiers-Salins-Val d'Isère, par Bourg-Saint-Maurice ;
Clermont-Ferrand-Saint-Nectaire.

Ce dernier service est en correspondance avec le train partant de Paris à 8 h. 15 (arrivée à Clermont à 16 h. 34 et à Saint-Nectaire à 19 h.) ainsi qu'avec le train arrivant à Paris à 17 h. 40 (départ de Saint-Nectaire à 6 h. 30 et de Clermont-Ferrand à 9 h. 2).

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés : **BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE**
Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

Louis CAZAMIAN
Maître de conférences à la Sorbonne

LA GRANDE-BRETAGNE ET LA GUERRE

Esquisse d'une Évolution sociale

Un volume in-18. — Prix . . . . . 4 francs

Ce livre résume successivement, dans le domaine politique, militaire, économique, social, moral, les signes et les modes de l'organisation plus serrée où la Grande-Bretagne a cherché une force accrue.

Jehanne D'ORLIAC

UN GRAND BLESSÉ

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . 4 francs

Dans ce roman d'une si émouvante opportunité, l'auteur, Mlle Jehanne d'Orliac, a analysé un nouvel héroïsme — non celui qui fait mourir bravement, mais celui qui force à vivre, alors que toute raison de vivre paraît abolie.

Abel HERMANT

LA VIE A PARIS

Une Année de Guerre : 1916

Un volume in-18. — Prix . . . . . 4 francs

Le tour anecdotique et constamment varié de ce livre délicieux en fait un ouvrage qu'on lira dès maintenant, qui amusera et touchera successivement, qui attachera toujours.

COLLECTION ILLUSTRÉE A 1 FR. 15

Victor MARGUERITTE

LA ROSE DES RUINES

ROMAN

Illustrations de Ch. ATAMIAN

Un volume in-8°, couverture en couleurs. — Prix. . . . . 1 fr. 15

NOUVELLES ÉDITIONS

Gustave LE BON

Aphorismes du Temps Présent

(*Septième mille*)

Un volume in-16 écu en belle reliure d'amateur souple. — Prix. . . . . 4 fr. 50

La Philosophie de Georges Courteline

(*Septième mille*)

Un volume in-16 écu en belle reliure d'amateur souple. — Prix. . . . . 4 fr. 50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

LUCIE FÉLIX-FAURE GOYAU

L'ÉVOLUTION FÉMININE

La Femme au Foyer et dans la Cité

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 francs
Il a été tiré dix exemplaires numérotés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma : 12 *fr.* 50

ROBERT VALLERY-RADOT

LE RÉVEIL DE L'ESPRIT

« N'éteignez pas l'Esprit. »
(SAINT-PAUL.)

Un volume in-16. — Prix . . . . . 3 fr. 50

PIERRE LADOUÉ
Sergent au 9e d'Infanterie

CEUX DE "LA-HAUT"

Hier et Aujourd'hui — Demain
RÉCITS ET IMPRESSIONS D'UN COMBATTANT

Un volume in-16. — Prix . . . . . 2 fr. 50

JEAN CARRÈRE

PAGES D'AVANT-GUERRE

L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

et le Rapprochement Franco-Anglais — 1900-1903
Préface de J. JACQUIN

Un volume in-16. — Prix . . . . . 3 fr. 50

OLIVIER GUIHÉNEUC

LA BATAILLE NAVALE DU JUTLAND

31 Mai 1916

Un volume in-16. — Prix . . . . . 3 fr. 50

RENÉ LOTE

Les Leçons intellectuelles de la Guerre

Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE BAUMANN

L'ABBÉ CHEVOLEAU

Caporal au 90e d'Infanterie

Un volume in-16 . . . . . 2 francs

PAUL HUVELIN

UNE GUERRE D'USURE

La Deuxième Guerre punique

Avec une Photogravure et trois cartes

Un volume in-16 . . . . . 2 fr. 50

ANDRÉ GODARD

Les Oiseaux nécessaires

à l'Agriculture, à la Sylviculture, à la Viticulture
à l'Arboriculture et à l'Hygiène publique
Ouvrage orné de 18 dessins inédits par A. MILLOT
professeur de dessin au Muséum

Un volume in-16 . . . . . 1 fr. 50

Par décision syndicale du 26 juin, Majoration temporaire : 0 fr. 50 par volume à 3 fr. 50 et 20 p. 100 sur les autres volumes.

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

SOLITUDES

ROMAN

Un volume in-16. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

RÉGINA RÉGIS

L'AMOUR VEUT ÊTRE LIBRE

ROMAN

Préface de **JEAN DE GOURMONT**

Un volume in-16. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

Il a été tiré 17 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma : **12** *fr.* **50**

HENRI RENÉ

Jours de Gloire - Jours de Misère

HISTOIRE D'UN BATAILLON

Alsace — Lorraine — Marne — Ypres — Artois — Verdun — 1914-1916

Un volume in-16. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

Il a été tiré 10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma : **12** *fr.* **50**

J.-M. BOURCERET

Sur les Routes du Front de Meuse

SOUVENIRS D'UN INFIRMIER-MAJOR

Un volume in-16. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

LOUIS PIÉRARD

LA BELGIQUE

SOUS LES ARMES, SOUS LA BOTTE, EN EXIL

Sous les armes. *D'une Belgique à l'autre.* — **Sous la botte.** *La zwanze et les Allemands.*
En exil. *Réfugiés.* — *Méditation sur la mort d'Émile Verhaeren.*

Un volume in-16. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

ANDRÉ DUBOSCQ

L'ORIENT MÉDITERRANÉEN

Impressions et Essais
sur quelques éléments du problème actuel

Un volume in-16. . . . . **2 fr. 50**

FERDINAND TYAN

FRANCE ET LIBAN

Défense des intérêts français en Syrie

Un volume in-16. . . . . **1 fr. 50**

RENÉ PINON

FRANÇOIS-JOSEPH

Essai d'Histoire psychologique

1830-1916

Une brochure in-16 . . . . . **1 franc**

COMTESSE D'ADHÉMAR

Aux Veuves de la Guerre

LES PREMIÈRES HEURES

Un volume in-16 . . . . . **1 fr. 50**

Par décision syndicale du 26 juin, Majoration temporaire : 0 fr. 50 par volume à 3 fr. 50 et 20 p. 100 sur les autres volumes

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

CAMILLE AUDIGIER — LA TERRE QUI RENAÎT, *ROMAN*
Préface de HENRI MICHEL

THÉODORE DE BANVILLE — CRITIQUES
Choix et Préface de VICTOR BARRUCAND
Portrait par GAVARNI

HENRI BATAILLE — L'AMAZONE - LES FLAMBEAUX
Préface de l'AUTEUR

FERNAND GREGH — LA COURONNE DOULOUREUSE
POÈMES

GUSTAVE GUICHES — LES DEUX SOLDATS, *ROMAN*
Couronné par l'Académie Française

DENIS GUILLOT — SUPERKULTUR
Roman satirique

HENRIOT — DE L'ARRIÈRE AU FRONT
850 croquis, couverture illustrée

MAURICE MAETERLINK — L'HÔTE INCONNU
Enquête sur l'état présent du Mystère
LES DÉBRIS DE LA GUERRE

JOSEPH REINACH — LES COMMENTAIRES DE POLYBE
Séries I à X (1914-1916)
LA GUERRE SUR LE FRONT OCCIDENTAL
ÉTUDE STRATÉGIQUE (1914-1915)

Envoi FRANCO contre mandat-poste

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

VIENNENT DE PARAITRE :

André MAUREL

LES AMIS LATINS

Dialogue psychologique et pratique entre un Français et un Italien

Un volume in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Paul FORT

SI PEAU D'ANE M'ÉTAIT CONTÉ

Contes pour Jacques Bonhomme écrits au temps de guerre

Avec préface de M. Maurice Maeterlinck

Un volume in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Paul d'ESTRÉE

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

D'après les mémoires contemporains et des documents inédits

Un volume in-8. Prix . . . . . **6 francs**

Jérôme et Jean THARAUD

L'OMBRE DE LA CROIX

Un volume in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Francis de MIOMANDRE

LE VEAU D'OR ET LA VACHE ENRAGÉE

Roman

Un volume in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

Maurice BARRÈS
de l'Académie française

L'Ame française et la guerre

******

POUR LES MUTILÉS

Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. 50

* **L'UNION SACRÉE.** Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. 50
** **LES SAINTS DE LA FRANCE.** Un volume in-18. Prix. . . . **3** fr. 50
*** **LA CROIX DE GUERRE.** Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. 50
**** **L'AMITIÉ DES TRANCHÉES.** Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. 50
***** **LES VOYAGES DE LORRAINE ET D'ARTOIS.** Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. 50

La 16e édition

Les Diverses Familles spirituelles de la France

Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. 50

Collection in-18 à **3** fr. **50**

L'Ennemi des lois.
Du sang, de la volupté et de la mort.
Amori et Dolori Sacrum (La mort de Venise).
Les Amitiés françaises.
Scènes et doctrines du nationalisme.
Greco, ou le secret de Tolède.
La Colline inspirée.
Huit jours chez M. Renan.
La Grande pitié des églises de France.

Le Culte du Moi

Sous l'œil des Barbares.
Un Homme libre.
Le Jardin de Bérénice.

Le Roman de l'énergie nationale

Les Déracinés.
L'Appel au soldat.
Leurs figures.

Les Bastions de l'Est

Au service de l'Allemagne.
Colette Baudoche.

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

LES PRISONNIERS ALLEMANDS AU MAROC

LA CAMPAGNE DE DIFFAMATION ALLEMANDE
LE JUGEMENT PORTÉ PAR LES NEUTRES
LE TÉMOIGNAGE DES PRISONNIERS ALLEMANDS

Avec 32 planches de photographies tirées hors texte

Pour impressionner les neutres et donner une apparence de justification à ses mesures dites de « représailles » à l'égard de nos captifs, c'est systématiquement que l'Allemagne mène depuis le début de la guerre une campagne de diffamation contre l'emploi, au Maroc, de quelques milliers de ses soldats prisonniers en remplacement de la main-d'œuvre française absorbée par les besoins de l'armée.

Le présent ouvrage fait raison de ces calomnies. Il montre d'abord dans quel intérêt l'Allemagne, humiliée de voir ses soldats servir sous les nôtres, aux yeux des indigènes marocains, nous a accusés d'astreindre ses prisonniers à des travaux de forçats dans un climat malsain.

Il atteste, par les témoignages des délégués du Comité international de la Croix-Rouge, le parfait état sanitaire des camps où sont groupés les soldats allemands et l'excellence du régime auquel ces soldats sont soumis.

Enfin, de documents émanant des prisonniers eux-mêmes — lettres ou déclarations verbales — il dégage, d'une manière incontestable, la bonne foi et l'humanité de la France qui tient à honneur de demeurer digne de sa réputation dans le monde, malgré les manœuvres de ses ennemis.

Un volume in-8, broché. . . . . 2 francs

EN VENTE

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES OFFICIELS

Livre Jaune Français
(240e mille). Un volume in-8, broché. 0 fr. 50

Livre Gris Belge
I (40e mille). Un vol. 0 fr. 25 ; II (28e mille) 0 fr. 75

Livre Vert Italien
(11e mille). Un volume in-8, broché. 1 franc

Livre Bleu Anglais
(14e mille). Un volume in-8, broché. 1 franc

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Rapports et Procès-Verbaux sur les Crimes allemands
Tome I (8e mille), 1 fr. 30 ; Tome II (8e mille), 0 fr. 40 ; Tomes III-IV (10e mille), 1 fr. 50
Tome V, 1 fr. 50

Les Allemands à Lille et dans le Nord de la France
(28e mille). Un volume in-8, broché, 1 franc

. CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître :

ADOLPHE ADERER

LES ALLEMANDS DE TOUJOURS

Un volume in-18 — Prix . . . . . 3 fr. 50

Majoration provisoire, 0 fr 50

En vente la 7e édition de :

DMITRY DE MÉREJKOWSKY

L'ANTÉCHRIST

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

Un volume in-18 — Prix . . . . . 3 fr. 50

Majoration provisoire, 0 fr. 50

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 780-17.

LIVRES NOUVEAUX

ANTHOLOGIE DES BALLADES FRANÇAISES,
par **Paul Fort.**

L'œuvre si nombreuse, et à tous égards si considérable de M. Paul Fort ainsi que ses procédés de versification ont été si souvent étudiés et avec de tels développements critiques par les écrivains les mieux qualifiés, qu'il est superflu de signaler l'intérêt du livre où il nous donne une anthologie de ses ballades. Ce n'est pas non plus en quelques lignes qu'on peut apprécier la fertilité singulière, la souplesse et la variété indéfinie de ce talent. Bornons-nous à constater que M. Paul Fort a rendu à la poésie, entre autres éclatants services, celui de restituer toute son importance, à l'élément essentiel de l'œuvre poétique, le Rythme. De la musique avant toute chose ! C'est le premier précepte de l'art poétique de Verlaine. Ce doit être la devise de tout vrai poète.

LA FRANCE PENDANT LA GUERRE,
par **Gabriel Alphaud.**

M. Alphaud s'attache à montrer la physionomie concrète de nos provinces au cours de la guerre; il décrit la vie locale, l'activité agricole et industrielle, rappelle les grandes actions accomplies par les régiments recrutés dans nos régions. Grâce à ce livre, qui respire un patriotisme ardent et éclairé, nous apprenons à mieux connaître la province, à apprécier son effort dans la défense nationale nous saisissons, comme le dit M. Deschanel, « dans le rayonnement de la grande Patrie, les mérites et les vertus de ses petites patries. »

LA GRANDE CAPRICIEUSE,
par **Charles-Henry Hirsch.**

Ce titre, d'une grâce si coquette, désigne celle dont les caprices n'inspirent point la comédie pimpante, mais la seule tragédie ; la capricieuse dont il s'agit est la Mort. Aussi le roman de M. Ch.-Henry Hirsch, qui fait apparaître sous un aspect nouveau le talent de l'auteur, est-il d'une lecture émouvante, et laisse-t-il après soi une impression d'originalité et de vigueur dramatique qui ne s'efface pas aisément.

LE VILLAGE RECONSTITUÉ,
par **Joseph Reinach.**

Publiée en brochure, cette conférence appelle l'attention sur une tâche importante de l'après-guerre. Nos villages sont souvent réduits à un chaos de ruines. Pour les reconstruire on devra trouver des plans à la fois conformes aux exigences de l'hygiène et en harmonie avec la vie locale. Ainsi se reconstituera la physionomie de la France, qui n'est pas seulement, suivant la juste expression de M. Reinach, une personne morale, mais une « personne physique ».

LES CAMPAGNES ARDENTES,
par **A. de Lévis-Mirepoix.**

Le jeune duc de Lévis-Mirepoix, qui sert depuis le début de la guerre, a raconté ses souvenirs de la ligne de feu dans une série d'articles que le *Monde Illustré* publia avec le plus grand succès. Réunies maintenant en volume, ces impressions forment un livre émouvant auquel l'Académie vient de décerner le prix J.-J. Weiss destiné à un « ouvrage écrit dans le style classique le plus pur ». M. de Lévis-Mirepoix a, du reste, de qui tenir : la belle famille française à laquelle il appartient et qui s'enorgueillit de deux maréchaux célèbres, compte aussi un écrivain : Pierre-Marc-Gaston de Lévis, que ses travaux de littérature et d'économie politique menèrent à l'Académie.

GUERRE ET CIVILISATION,
par **Christophe Nyrop.**

L'éminent philologue danois qui a écrit ce livre est un pacifiste résolu. Mais s'il considère la guerre comme une régression de la civilisation, il sait aussi que les Allemands en sont responsables et l'ont rendue particulièrement atroce. Il flétrit leur conduite odieuse en Belgique, il montre comment l'oppression des nationalités provoque la haine contre l'oppresseur. Le premier chapitre du livre contient une vigoureuse réponse de Maupassant aux sophismes par lesquels Moltke prétendait justifier la guerre. Il n'était pas inutile de le publier de nouveau.

LES GRANDES ÉPOQUES DE L'ART FRANÇAIS.

Il convient de signaler l'apparition de ces brochures qui condensent ingénieusement de longs siècles d'évolution artistique. Elles font partie d'une collection destinée à faire « mieux comprendre la France ». De tels résumés constituent de bons instruments de propagande française ; ils seront aussi utilement mis entre les mains de nos écoliers qui pourront y puiser le goût d'étudier les divers aspects de notre civilisation.

LE FRANÇAIS A LA TÊTE ÉPIQUE,
par **Maurice Wilmotte.**

La science allemande a fort habilement cherché dans le siècle dernier à annexer au génie germanique des formes de littérature et d'art qui appartiennent à d'autres nations. Poursuivant dans un autre domaine un effort parallèle à celui de M. Émile Mâle, restituant à la France l'architecture du moyen âge, M. Maurice Wilmotte montre avec une grande sûreté d'érudition et une très agréable clarté que l'épopée française, découlant de l'épopée antique, est tout à fait exempte d'influences germaniques.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.